



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



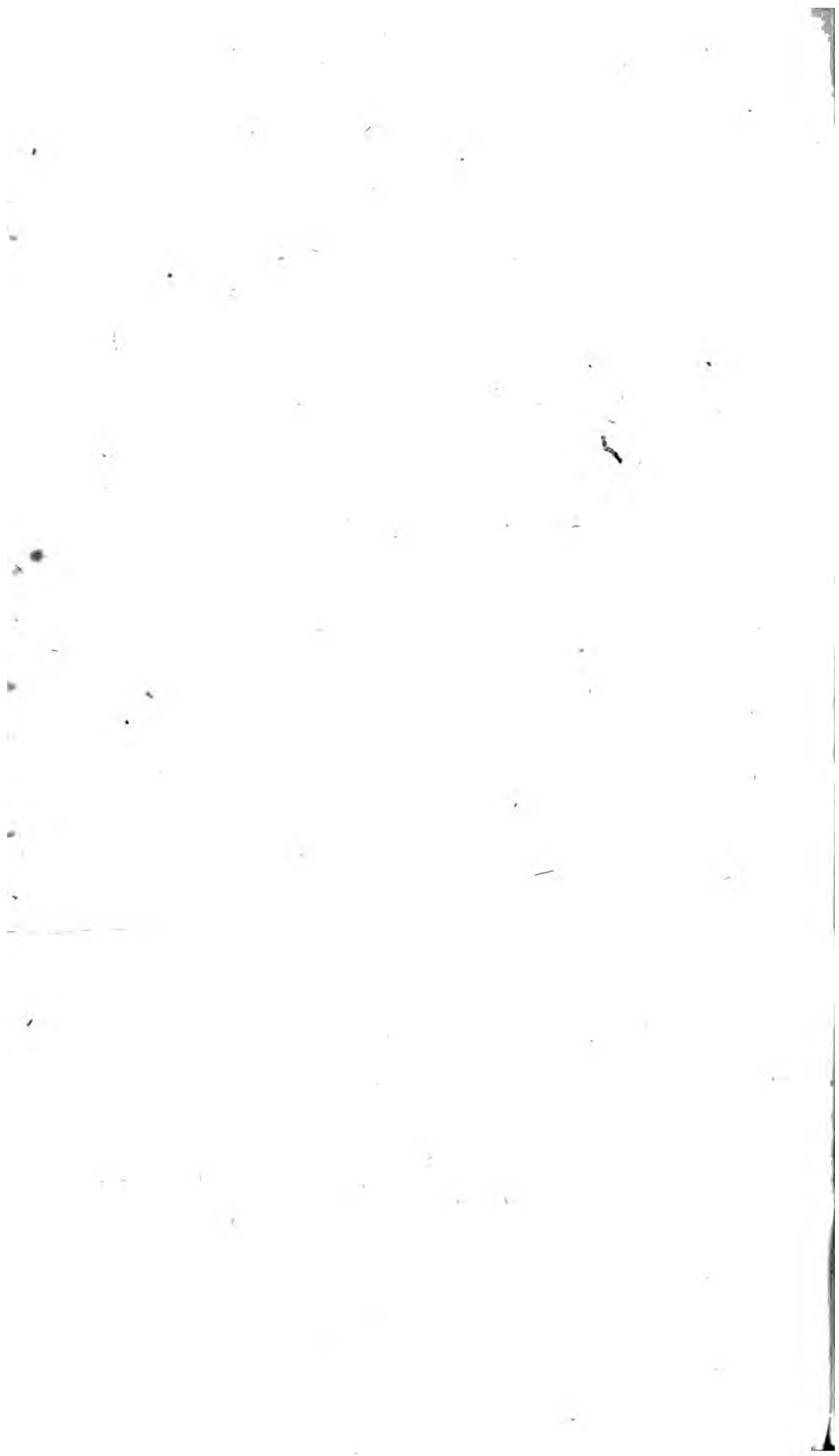
T.M.A 537

173 e 23

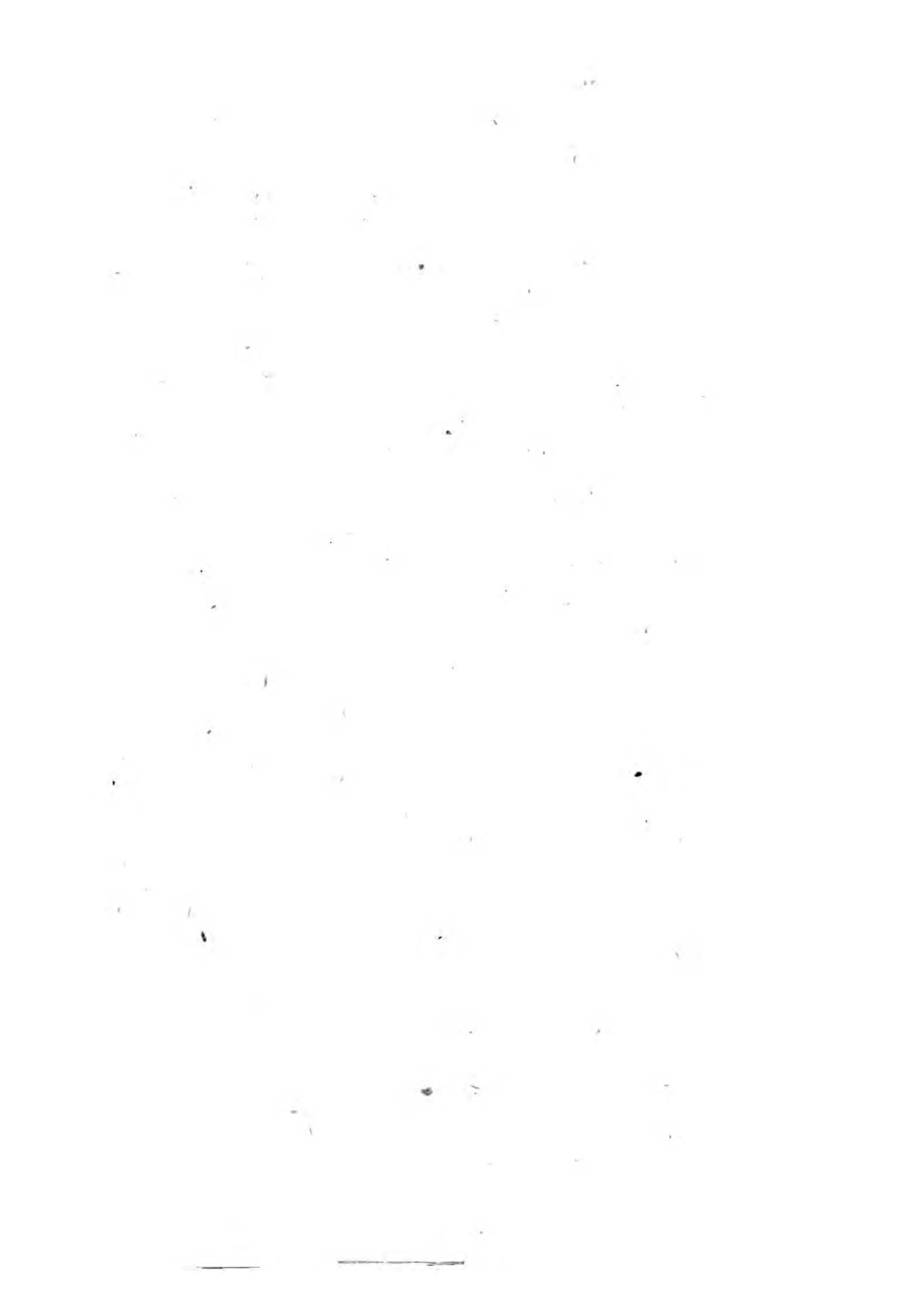


H. BLACKWELL LTD.
BOOKSELLERS
to 51 BROAD STREET
OXFORD

EX LIBRIS
GUSTAVE COHEN



1000



LE
THEATRE
ANGLOIS.

THE A. H. H. A.

PROCEEDINGS

LE
THEATRE
ANGLOIS.

..... *Non verbum reddere verbo.*

TOME VII.



A LONDRES,

M. DCC. XLIX,





P R E F A C E.



LES deux Volumes que je donne aujourd'hui, remplissent enfin les engagements que j'avois contractés envers le Public, en lui promettant un choix des Pièces les plus célèbres tant de l'ancien que du nouveau Théâtre Anglois. J'aurois pû, sans doute, étendre beaucoup plus loin mon Plan; la matiere étoit très-abondante. Mais j'aime mieux

vj *P R E F A C E.*

avoir à y revenir un jour ; si tant est qu'on paroisse le desirer , que de risquer peut-être à indisposer plusieurs de mes Lecteurs ; en les accablant d'un trop grand nombre de Volumes. La curiosité une fois satisfaite , par la connoissance générale des principaux objets qui l'ont fait naître , s'appesantit rarement sur des détails trop étendus , qui n'ont plus pour elle les graces ni le piquant de la nouveauté. On sçait , d'ailleurs , que j'ai cherché autant que je l'ai pû à rassembler dans ces huit Volumes un Précis de ce que

P R E F A C E. vñ

Les différents genres tant du Tragique que du Comique Anglois ont de plus intéressant. Si mon Plan n'étoit point mal fait, il est censé rempli : attendons la décision du Public pour y ajouter, ou pour nous taire.

L'Histoire du Théâtre Anglois, que j'ai promise, & que je compte donner dès que le tems & mes recherches m'auront procuré tous les matériaux nécessaires pour un pareil Ouvrage, me dispense d'entrer dans aucun détail au sujet des Pièces qui composent ces deux Volumes. Les noms

viii *P R E F A C E.*

d'*Adisson*, de *Stéele*, & de *Congréve*, sont depuis long-tems connus en France : c'est au Lecteur à décider si ceux de *Hughes*, de *Young*, & de *Southern*, méritoient de l'être.

N. B. L'Auteur n'a rien traduit des Ouvrages de *Lée*, de *Wicherley*, de *Farquhar*, ni de *Vanbrug*, quoique célèbres à certains égards. On en verra la raison dans l'Histoire du Théâtre Anglois, avec l'Analyse des meilleures Pièces de chacun de ces Auteurs.

LE SIEGE

DE DAMAS,

TRAGEDIE

DE

M. HUGHES.

Tome VII.

A

(A)



PERSONNAGES.

EUMENES, Gouverneur de Damas pour l'Empereur Heraclius.

EUDOXE, Fille d'Eumenes.

HERBIS, l'un des Chefs de la Ville, ami d'Eumenes.

PHOCIAS, jeune Syrien, Amant d'Eudoxe.

ARTAMON, Officier de la Garde.

SERGIUS, Envoyé de l'Empereur.

CALED, Général de l'armée des Sarrasins.

ABUDAH, Lieutenant de Caled.

DARAN, autre Chef, Arabe.

SERJABIL, } Officiers Sarrasins.

RAPHAN, }

OFFICIERS, SOLDATS, CITOYENS, &c.

*La Scene est à Damas, Capitale de Syrie,
& dans le Camp des Sarrasins.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente l'intérieur
de la Ville.*

*EUMENES entre , suivi de la Popu-
lace.*

EUMENES.

JE n'écoute plus rien. Re-
tirez - vous ; ou calmez ces
cris séditieux : faites taire
ces bouches bruyantes qui
ne s'ouvrent que pour ré-
pandre la terreur , & dévorer nos mu-
nitions. Si vous voulez me suivre ,
renvoyez vos femmes , & venez sur
vos murailles : c'est là où de braves
Citoyens doivent chercher leur su-

A ij

4 LE SIEGE DE DAMAS,
reté, & le repos de leur Patrie...
Que je regarde en pitié vos femmes,
vos enfans ! Je suis plus touché que
vous de leur sort. Si je n'en croyois
que vos craintes, vous les verriez
bientôt la proie d'un ennemi aussi
barbare qu'infidèle... Allez encor un
coup, laissez-moi.

SCENE II.

EUMENES. HERBIS.

EUMENES.

QU'y a-t-il de nouveau ?

HERBIS.

Nous sommes trahis, abandonnés...
Nos travaux ne sont pas à moitié
défendus. Les Sarrasins, qui s'en ap-
perçoivent, les attaquent avec de si
nombreux bataillons que notre résis-
tance devient vaine.

EUMENES.

Je viens d'y envoyer de nouvelles
Troupes : c'est le vaillant Phocias qui

ACTE I.

les conduit. Vous sçavez, malgré la jeunesse, que sa réputation dans les armes ne dément pas le sang dont il sort ; & que les plus grands dangers semblent le plus avoir droit de lui plaire.

HERBIS.

Je crains bien qu'il n'arrive trop tard !

EUMENÉS, *à part.*

Je l'apprends aussi ; & malgré l'assurance que j'affectois pour ranimer le peuple tremblant, je n'en redoutois pas moins l'issue de cette attaque... J'aurois dû traiter avec l'ennemi... Mais, hélas, il est trop tard !
Venez Herbis

SCENE III.

On entend un grand tumulte au dehors, & des Officiers donnant des ordres.

I. OFFICIER.

DU secours ici ! Encore ; encore !
Courez tous à la porte d'Orient.

A iij

6 LE SIEGE DE DAMAS,
II. OFFICIER.

Regardez comme ils s'approchent ,
comme ils se serrent , comme ils
s'élevent en pelotton ainsi qu'un essain
rassemblé ! ... Archers , c'est là qu'il
faut diriger vos flèches.

I. OFFICIER :

Renversez donc leurs échelles :
voulez-vous les laisser monter ?

II. OFFICIER.

Que celui qui veille au haut de la
Tour de S. Marc donne au plutôt le
signal.

I. OFFICIER.

Quoi donc , toute la ville est-elle
endormie ? Sonnez , sonnez l'alarme !

(*La Cloche sonne , les habitans
accourent confusément.*)

(*On entend de grands cris d'ac-
clamation. HERBIS paroît.*)

HERBIS.

Grace au Ciel ! ... Phocias les a re-
pouffés : nous voilà encore maîtres de
la porte.

ACTE I.

SCENE IV.

EUMENES. HERBIS. PHO-
CIAS. ARTAMON.

EUMENES.

A Pprochez, brave Phocias; rece-
vez les remerciemens du peuple, &
les miens.

(*Le Peuple jette des cris de joie, en
nommant Phocias.*)

EUMENES.

Profitions cependant du moment que
nous avons à respirer, pour demander
une trêve: qu'on en arbore l'étendart.
Vous, Artamon, partez avec un Trom-
pette; allez trouver les Chefs des Ara-
bes; proposez-leur un échange d'ôta-
ges, & une entrevûe avec moi dans
la plaine du côté d'Orient.

(*Artamon sort.*)

PHOCIAS.

Ah, Seigneur, qu'entens-je?

A iiij

LE SIÈGE DE DAMAS,
EUMENES.

Je veux tenter si au moyen d'un traité, on pouroit engager les Arabes à porter leurs armes ailleurs.

PHOCIAS

Un Traité ! & quel traité peut-on faire avec des Brigands ? Des Esclaves ont ils rien à proposer que des fers ? Est-ce l'honneur qui les mène au combat ? Est-ce l'ardeur légitime de vanger les droits violés de leur grandeur, ou de leur naissance ? Ces motifs sont ordinairement ceux qui mettent les armes à la main aux Princes de la Terre. Mais ces Barbares connoissent-ils les loix de l'équité ? Nés parmi les rochers, mourants de faim dans leurs vastes déserts, ils regarderent de tout tems d'un œil aussi jaloux qu'avidé ces vallées fertiles où le Ciel nous fit naître. Nos Figuiers, nos Oliviers, nos Vignes, nos Cédres, nos Palmiers, toutes les verdoyantes richesses enfin qui couronnent le sommet du Liban furent toujours l'objet de leurs plus chers desirs. Ces viles *Sauterelles* ont enfin tâté de nos fruits, leurs bouches impures en ont savouré la douceur,

A C T E I. 9

elles ne quitteront jamais ces champs d'abondance pour retourner dans leurs sables arides , si le fer & le feu ne les y contraignent pas.

EUMENES.

Mais le peuple est réduit au désespoir , le soldat harassé par les travaux du jour & par les veilles de la nuit , & le secours que nous attendons de l'Empereur incertain. Eutychès qui est allé le demander ne revient point ; notre armée jadis florissante est réduite à rien : celles des Arabes est nombreuse, cruelle , & enflée de ses succès.

HERBIS.

Ajoutez l'Enthousiasme dont leur nouvelle Religion les enivre , & qui leur fait mépriser toute espèce de dangers.

EUMENES.

Cela n'est que trop vrai !... Ils croyent voir toujours le Ciel ouvert pour recevoir les ames de ceux qui meurent en combattant sous leurs enseignes.

PHOCIAS.

Envoyons donc leur ame dans leur prétendu Paradis , & leur corps aux

10 LE SIEGE DE DAMAS ,
Aigles de notre Syrie. Quoi donc,
notre fortune est-elle si désespérée ?
Le secours ne peut-il pas arriver plutôt
que nous ne le pensons ? En repous-
sant leur dernier assaut , n'avons-nous
pas affoibli l'ennemi , & relevé le
courage de nos citoyens ? Doutez-vous
que le soldat ranimé par ce dernier
succès, refuse de quitter ces murs pour
tenter de les attaquer en plaine ? Qui
nous empêche donc de vanger enfin
nos outrages , & de fondre tous en-
semble sur leur camp ?

EUMENES.

Non. Je suis d'avis d'essayer d'a-
bord la voie de négociation. Si elle
manque , nos Citoyens en seront d'au-
tant plus disposés à seconder nos ef-
forts. Continuez pourtant , généreux
Phocias , de nourrir cette noble ardeur
dans l'ame du Soldat : disposez-les ,
préparez-les à tout pendant mon ab-
sence. Si les Vautours qui nous me-
nacent sont insensibles & sourds à
mes propositions , que l'instant de mon
retour soit le signal du combat ; que
toutes nos Portes soient ouvertes à la

A C T E II
vangeance dont les cruels n'auront
que trop mérité d'éprouver les coups.

S C E N E V.

*Le Théâtre représente une Plaine
entre la Ville & le Camp des
Sarrasins.*

CALED. ABUDAH.
DARAN.

DARAN.

U N Traité ? Vous , nobles Chefs !
O Ciel ! Sommes-nous devenus Mar-
chands ? Sommes-nous donc envoyés
pour trafiquer avec ces lâches Sy-
riens ; pour disputer de bouche avec
eux sur les conditions à imposer à
nos Conquêtes ? Non , mes amis , c'est
pour vaincre que le Calife nous en-
voye ; pour faire plier sous son joug
les plus superbes têtes. Encor un
assaut , & Damas est à nous. Pourquoi
traiter avec son Gouverneur ?
Quant à moi , je suis pour la guerre ,

A vj

12 LE SIEGE DE DAMAS,
& pour le butin. Voilà mon avis.

C A L E D.

Je pense comme vous ; mais c'est pour sauver le' sang Musulman que je traite : quant aux Chrétiens, je les déteste. Notre devoir est de combattre, je le sçais : notre loi nous l'ordonne ; & le Ciel n'est promis chez nous qu'aux plus vaillants. Mais....

A B U D A H.

Mais Daran compte peu sur les promesses du Ciel : les biens terrestres, à ce qu'il me paroît, le flattent beaucoup plus.

C A L E D.

Cher Abudah , ne censurez point son zèle.

A B U D A H.

Loin de le blâmer , je l'approuve : je voudrois seulement qu'il fût fondé sur de meilleurs motifs. Les fruits de la victoire ne consistent-ils que dans le sang , & le pillage ? Nous sommes envoyés pour combattre, j'en conviens : mais pourquoi ? Pour conquérir , & non pas pour détruire. Si nous sommes Vainqueurs, moins nous sommes cruels plus nous acquérons de

A C T E I. 13

sujets au Calife , & plus le Ciel est bien servi.... Mais, les Chrétiens paroissent.

S C E N E V I.

*Les mêmes Acteurs. EUMENES,
HERBIS. ARTAMON.*

GALED.

ENfin , Chrétiens , nous voilà rassemblés : la voix redoutable de la guerre se fait conformement à vos vœux pour quelques instans. Qu'avez-vous à nous proposer ?

EUMENES.

Après vous avoir vû perdre en vain tant de Troupes devant Damas , je viens sçavoir, Seigneur, si vous êtes d'avis, en vous retirant en paix , de sauver les restes de votre armée.

HERBIS.

Ou plutôt pour sçavoir , car nous l'ignorons encore , pourquoi vous nous forcez de diriger contre vos têtes la pointe de nos dards ? Pourquoi vous

14 LE SIEGE DE DAMAS,
venez de si loin uniquement pour
nous attaquer ? Pourquoi enfin tant
de milliers de Tentes couvrent des Plai-
nes qui ne vous appartinrent jamais.

CALED.

De pareilles questions sont-elles
maintenant proposables ? Lorsque nous
marchâmes contre vous , ne fûtes-vous
pas sommés de vous soumettre à notre
Empire ? Deux Lunes se sont écoulées
depuis ce jour , & la troisième est sur
son déclin. Il est vrai que nous avons ,
pour un tems , quitté vos murs ; mais
c'étoit pour combattre & vaincre l'ar-
mée de votre Empereur , aux plaines
d'Aiznadin : vous nous pensiez partis,
nous ne courions qu'à la Victoire.
Vous nous voyez enfin de retour avec
les mêmes projets , les mêmes bras ,
le même glaive.

HERBIS.

Mais pourquoi ce glaive est-il tiré
contre nous ? Daignez du moins nous
en informer.

EUMENES.

Quels sont vos sujets de plaintes ;
si tant est que vous en ayez ; & par
quel moyen peut-on les réparer ?

A B U D A H.

Ecoutez - moi donc , Chrétiens ; Et puisse le Ciel disposer vos cœurs à entendre , à connoître la vérité ! Ce n'est pas pour vanger nos injures. C'est pour la cause du Ciel que nos épées sont sorties du fourreau : nous obéissons à un ordre aussi suprême qu'immuable. C'est par nous enfin que le grand *Mahomet* , & son saint Successeur *Abubecre* , vous invitent à la foi.

E U M E N E S.

Parlez donc , au nom du Ciel ; apprenez - nous quelle est cette foi qui s'annonce par la terreur & par les armes ? qui semble faite pour détruire , & non pas pour sauver ? Dont les Apôtres couvrant les champs de leurs nombreux bataillons, tracent partout ses progrès dans le carnage , & dans le sang ?

H E R B I S.

Audacieux Mortels ! de quel front osez-vous imputer à la Religion le plus affreux des crimes ? Par quel aveuglement le zèle sacrilège ose-t-il se parer de son nom redoutable pour voi-

16 LE SIEGE DE DAMAS,
ler la fraude, & justifier l'oppression ?
E U M E N E S :

Où sont vos Prêtres ? Où sont les Docteurs envoyés de votre part pour nous instruire, pour éclairer nos doutes, pour satisfaire à notre raison, pour nous guider enfin fraternellement à travers les sentiers ténébreux qui conduisent à cette vérité nouvelle ? . . . C'est par là que votre amitié pour nous se seroit manifestée ; c'est ainsi que vous auriez peut-être pû captiver nos cœurs, & mériter notre reconnaissance.

C A L E D :

De pareils soins de notre part n'auroient sans doute été payés que de mépris. Vos vices innombrables, les différentes Sectes qui vous divisent, les Factions qui vous déchirent, ont dès longtems exilé de vos murs jusqu'aux moindres semences de la vraie Religion. . . * C'est donc par la force qu'il falloit rétablir un culte uniforme : le Ciel a remis son glaive aux

Je supprime ici quelques propos qui n'eussent point paru.

A C T E I. 17

ains de Mahomet ; & ce Prophète méprise toute obéissance précaire.

E U M E N E S , *à part.*

Une bouche impie & barbare me dit des vérités dont je suis confondu !... (*haut.*) Mais vous , quelle est votre mission quels sont vos droits pour censurer nos vices ? Depuis quand la rapine , & le meurtre sont-ils consacrés par la Religion ?

C A L E D.

Arrête , Chrétien !...

E U M E N E S.

A quel titre venez-vous ravager ces bords paisibles , dévaster nos champs , piller nos Villes ? parlez , quels sont vos droits ?

H E R B I S.

Ceux des loups ravissants : la faim.

C A L E D.

Apprenez, Blasphémateurs, que vos Champs & vos Villes sont à nous ; que le Prophète que j'annonce les a destinés aux fidèles ; que le Ciel même en a ratifié le don. *

* C'est un zélé Musulman qui parle.

18 LE SIEGE DE DAMAS ,
EUMENES.

Vous vous prévaluez en vérité d'un beau titre ! Eh , que pouvoit donner votre Prophète ? Esclave mercénaire ! Les mules même , les chameaux qu'il conduisoit étoient-ils à lui ? & l'Imposteur ose disposer des Empires de la terre ; son orgueil en fait le prix de la fureur , & du fanatisme !

CALÉD.

Etoit-ce là le but de l'entrevuë que vous nous demandiez ? D'attaquer notre Religion , d'insulter à notre Prophète ? Puisse bientôt notre affreuse vengeance vous punir de tant d'impies ! . . . Ecoutez-moi cependant , pour la dernière fois. Gardez , si vous voulez , l'exercice de votre religion , Jurez-nous une ferme & sincère alliance , aidez-nous de vos troupes , payez-nous un tribut annuel : nous allons pour jamais abandonner vos murs.

EUMENES.

Non...Le secours que vous demandez-nous rendroit rebelles à l'Empereur ; & le tribut est le symbole humiliant de l'esclavage. Ecoutez à votre

A C T E I. 19

tout des propositions moins deshon-
 norantes pour nous Dix vestes de
 soye garnies de perles & de pierres
 précieuses , pour votre Calife ; deux
 pour Caled ; deux pour Abudah ;
 pour chaque Chef inférieur , un Tur-
 ban de ce beau lin de damas aussi
blanc que le Ciel ; à chacun de vos
 soldats , un Cimenterre : tous ces pré-
 sents , & dix Lingots de l'or le plus
 pur , sont le prix dont nous achete-
 rons votre retraite.

C A L E D.

Tous ces présens , & toutes les au-
 tres richesses que vous possédez , se-
 ront bientôt la proie de mon armée.
Malheureux Syriens ! jetez partout
 les yeux sur vos frontieres ; cherchez
 une ville où vous ne verrez point flot-
 ter nos étendards : *Sachria , Havran ,*
 la superbe *Tadmor , Aratah ,* & l'in-
 domptable *Basra* , ont pliées sous le
 joug du Calife. Regardez notre mar-
 che à travers votre pays , semblable
 à celle de la flamme à travers un
 champ de grains mûrs. Tournez en-
 fin les yeux sur *Aixnadin* , sur cette
 vallée sanglante ! Cherchez-y les ames

26 LE SIÈGE DE DAMAS,
de quarante mille soldats tombés sous
le tranchant de nos épées : Réfléchis-
sez ensuite , & parlez mieux.

HERBIS.

Présomptueux Mortels ! n'imputez-
vous qu'à vous-même la réussite de
vos forfaits ? Osez-vous vous flatter
que rien ne puisse arrêter ce torrent
dans son cours ?

EUMENES.

Avez-vous oublié qu'il ne s'est pas
encore passé quinze ans depuis que
votre prétendu Prophète fut forcé
malgré son audace (par la Tribu de
Corash) de fuir lâchement , pour sau-
ver ses jours , de la *Mecque* à *Mé-
dine* ?

ABUDAH.

Nous l'aurions oublié ! . Non, Chris-
tiens : Tout Musulman se souviendra
toujours avec quel respect *Médine* se
fit gloire de donner un azile à cette
tête sacrée , que le Ciel reservoit pour
des jours beaucoup plus éclatants.

DARAN.

Cessez , Cessez , nobles Chefs , de
perdre un tems précieux en offrant
grace à des vils Idolâtres. Les paroles

A C T E I. 21

se perdent en l'air , ce sont nos bras
qui doivent les convaincre.

C A L E D.

Je t'approuve Daran.... Chrétiens,
la trêve est finie. Regardez encore une
fois l'Epée céleste prête à frapper vos
têtes indociles : elle ne rentrera désor-
mais dans le fourreau que teinte du
sang de votre ville entière.

E U M E N E S.

Eh bien , nous périrons , ou nous se-
rons vengés. Le Ciel seul décidera de
notre sort , & du vôtre.

S C E N E VII.

Le Théâtre représente un Jardin.

E U D O X E , seule.

QU'EL silence régne tout à coup
en ces lieux !.... Les clameurs des
soldats , le bruit affreux des armes
cesse enfin de remplir les airs. Cet in-
tervalle de repos que nous laisse la
terreur , me représente l'instant où le
tonnerre cesse de gronder sur nos têtes.

22 LE SIEGE DE DAMAS ,
tes. Ce silence momentané ne sert
souvent qu'à préparer des coups plus
 clatans !

S C E N E V I I I .

E U D O X E . P H O C I A S .

E U D O X E .

N O n , je vois mon Héros ! & cet
heureux présage dissipe toutes mes
terreurs.

P H O C I A S .

Où est le trésor de mon ame ? . . .
Chere Eudoxe , vois mon impatience :
semblable à l'avare toujours prompt à
saisir l'occasion de visiter & de compter
son Or , je m' chape comme lui pour
jouir avec une joie tremblante du seul
objet dont un moment d'absence me
fait craindre la perte !

E U D O X E .

Viens brave , & digne amant ! Ah
que le salut de la patrie m'est double-
ment cher , puisque c'est à toi qu'on
le doit ! . . . Mais dis-moi , cher Pho-

A C T E I. 23

cias , nous rapportes-tu la Paix ?...
O Ciel , que je serois heureuse !

PHOCIAS.

Pas encore , adorable Eudoxe ; le Ciel veut que je mérite ton estime par de plus grands travaux. La Paix , ainsi qu'une colombe effrayée , a déployé ses aîles : elle vole en tremblant chercher un azile sur les montagnes qui bornent notre horizon , derrière les tentes de nos barbares ennemis. Il faut traverser ce camp formidable , il faut vaincre en un mot si nous voulons la revoir dans nos murs.

EUDOXE.

Espérance trompeuse ! tu ne m'as flattée qu'un instant... Hélas , mes craintes trop fidelles rentrent tout à coup dans mon cœur. Nous sommes nés pour être malheureux.

PHOCIAS.

Non , trop aimable Eudoxe , un regard de tes yeux , un sourire suffit pour me rendre invincible , pour triompher avec éclat des indignes ennemis & de l'amour & de la Paix.

EUDOXE.

La trêve est-elle rompue ? La guerre

24 LE SIEGE DE DAMAS,
impitoyable va-t-elle renouveler ses
horreurs? . . . Ah, Phocias, ah, cher
amant, que je crains pour tes jours!

PHOCIAS.

Songe au tendre intérêt qui me guide
aux combats, & calme tes frayeurs:
L'heureux moment approche où mon
cœur depuis longtems trop plein de
son amour pourra enfin s'ouvrir aux
yeux de ton Pere. Un signal du dehors
m'apprend que l'ennemi se refuse à
nos propositions; j'ai tout disposé pour
une sortie. Le soldat & le Citoyen,
embrasés de la même ardeur, viennent
en foule sous mes drapeaux, & me
pressent de les conduire à la victoire.
Ah, chere Eudoxe, si je reviens vain-
queur!... Mais, d'où vient en doutai-
je? Je le dois, je le veux. C'est pour
l'amour que je vais combattre, c'est
pour la liberté, c'est pour Eudoxe!
Qui pourra donc me retenir? qui pour-
ra donc m'empêcher, puisque tes vœux
sont conformes aux miens, de te de-
mander à ton pere, de t'obtenir de
lui en dépit d'un rival qui ne sera plus
redoutable?

EUDOXE.

E U D O X E.

Tous mes vœux sont pour toi , tous mes vœux sont pour ta gloire !... Je me sens déjà pénétrée de l'héroïque ardeur dont je te vois brûler ; je crois voir la palme & l'olive sur ton front couronné ; tes soldats ramenant le vainqueur au bruit des acclamations d'une Ville retentissant des éloges de mon amant ; des colonnes élevées par ordre de l'Empereur pour transmettre ta gloire à la postérité la plus reculée ; je lis enfin déjà cette chère Inscription : *A PHOCIAS SAUVEUR DE SA PATRIE.*

P H O C I A S.

Tous ces honneurs , toutes ces récompenses sont d'un prix trop au-dessous de ma vaste ambition. Mon ame , n'envisage que toi !... Je trouve en toi seule ma renommée , mon triomphe , & toute la félicité de mon avenir. C'est l'amour , c'est toi qui la première m'as mis les armes à la main ; tous mes services sont les tiens ; Damas doit à toi seule ce que mon bras a fait pour elle.

Tome VII.

B

26 LE SIEGE DE DAMAS ,
EUDOXE.

N'avis point ta gloire , en resser-
rant trop ses limites. Tu as bien servi
ta Patrie , & je fais gloire de t'aimer
tout autant que je l'aime. O , mon
cher Phocias ! Tu m'as vuë plus d'une
fois rougir en écoutant tes vœux ; tu
m'as vuë tenter envain de te cacher
les miens : ta vertu maintenant justifie
mon choix ; ce que je me reprochois
comme une foiblesse , fait aujourd'hui
toute ma gloire.

PHOCIAS.

Pardonne , chere Eudoxe , si l'ex-
cès de mon bonheur occupe seul pour
ce moment toute ma pensée ; Pardon-
ne si je ne puis songer qu'à toi !
Aimer Eudoxe , n'est-ce pas être ver-
tueux ? Mais , la trompette m'ap-
pelle ! Adieu , je vole à mon devoir.

EUDOXE.

Va Puissent toutes les Puissances
célestes veiller sur tes jours !

PHOCIAS.

Adieu ! . . . c'est pour toi que je vais
combattre : la victoire est certaine.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Palais
du Gouverneur.*

EUMENES. HERBIS.**HERBIS.**

Vous avez eu tort, ouï je le répète, vous avez eu tort, Eumenes ; l'événement le justifiera.

EUMENES.

Que pouvois-je faire ? ne fûtes-vous pas témoin de l'inutilité de ma résistance ? Etoit-il possible de retenir son courage ?

HERBIS.

Son courage ! dites son imprudence,

B ij

28 LE SIEGE DE DAMAS ;

ses vapeurs de jeunesse, sa témérité : Est-ce à nous, dont l'unique affaire est de défendre ces murs, de ménager nos Troupes, est-ce à nous de prodiguer ainsi le peu de sang qui nous reste ? Et pourquoi ! parce qu'un extravagant a du courage ; parce qu'il brule de se signaler par une entreprise éclatante. Vous n'auriez jamais dû le permettre.

EUMENES.

Vous oubliez que je ne fus pas seul de cet avis ; vous oubliez que le peuple (dont la voix en ces occasions est souvent celle du Ciel) s'empressa tout à coup de le suivre, comme si la même ame avoit inspiré la Ville entière ; & cette ame étoit celle de Phocias.

HERBIS.

Pardon, Seigneur, je l'avois oublié : je croyois parler à Eumenes, à celui qui commande dans Damas.....

EUMENES.

A quoi tend ce discours ?

HERBIS.

A qui de nous deux la mémoire manque-t-elle ? Vous me parlez du peuple !.. De cette lâche multitude qui

ACTE II. 29

l'instant auparavant vouloit vous forcer à rendre la Ville. Eh bien , ne vous étonnez pas de voir bientôt votre autorité méprisée. Le peuple n'obéit bien qu'à ceux qu'il aime.

EUMENES.

Ah , que je maudirois son inconfiance , si la pensée du grand événement que nous attendons n'occupoit mon ame toute entiere ! Hélas , si nous étions vaincus !

HERBIS , à part.

Le poison opère ; achevons de l'aigrir... (*haut.*) Si nous sommes vaincus , sur quelle tête en tombera le blâme ? qui de nous est le Gouverneur ? Si nous sommes vainqueurs , sur qui toute la gloire du succès rejaillira-t-elle ?

EUMENES.

Ces craintes me prouvent de plus en plus ton amitié. Nous nous verrons tous deux éclipsés par un jeune Héros. J'entends déjà la Cour d'*Heraclius* : la ville que nous défendons , l'Empire même n'auront dû leur salut qu'à l'intrépide Phocias ! ... Eh bien , soit , pourvu qu'il revienne aujourd'hui :

30 LE SIEGE DE DAMAS.

vainqueur : il aura mérité sa gloire ; qu'il en jouisse. J'aurois pourtant eu moins besoin de lui , & j'en serois charmé , si votre fils Eutychès eût été de retour.

HERBIS, *à part.*

Voilà mon supplice ! J'ai envoyé mon fils à l'Empereur , dans l'espérance que son mérite eût hâté sa fortune ; mais Phocias..... que je hais sa vertu prématurée ! Il va bientôt attirer sur lui tous les yeux ; & mon fils restera confondu dans la foule du vulgaire.

EUMENES.

Regarde ; j'apperçois Artamon.... Il revient seul ! O mon ami , tes craintes n'étoient que trop justes. Qu'allons-nous devenir ? O Damas ! ton sort est-il rempli ?.....



S C E N E I I.**EUMENES. HERBIS.****ARTAMON.****ARTAMON.****R**ejouissez-vous Seigneur!**EUMENES.**

O Ciel, est-il possible? Viens-tu
m'annoncer la victoire?

ARTAMON.

Le Soleil s'est couché tout sanglant,
après avoir vû tomber trois mille Ara-
bes sous le tranchant de nos épées.

HERBIS,

Phocias est-il vivant?

ARTAMON.

Il vit, il est couvert de gloire.

HERBIS, à part.

Voilà tout ce que je craignois!

*(On entend les acclamations du
peuple.*

EUMENES.

Qu'est-ce que tout ce bruit?

B iij

32 LE SIEGE DE DAMAS;

HERBIS.

C'est le peuple qui célèbre sa nouvelle Divinité : elle aura sans doute bientôt un Temple.

EUMENES.

Soldat, puisque tu as partagé les périls de cette journée, fais nous-en le détail.

ARTAMON.

L'ennemi, d'abord, nous a paru surpris de notre audace ; mais après avoir rassemblé quelques troupes, à la hâte, il est venu à notre rencontre. Le Chef qui les guidait, avoit l'air fier & sauvage ; il sembloit affecter le mépris du danger, sa tête étoit sans casque, son corps nud jusqu'à la ceinture ; son bras étoit armé d'une lance d'un poids énorme. A peine les airs retentissoient du *Tecbir* * que nous nous sommes vus attaqués : la fureur des deux côtés guidait les combattans ; *Bataille* & *Paradis* étoient le

* Mot dont l'Auteur dit que les Arabes se servoient pour demander l'assistance du Ciel, au moment de l'attaque.

A C T E II. 33

seul cri des Barbares. Les deux Chefs se sont bientôt rencontrés. Et le vaillant Phocias.... Mais, quelle bouche pourroit raconter les prodiges dont nos yeux ont été témoins!... En un instant le chef des ennemis est mis hors de combat, les rangs des Sarrasins sont enfoncés, tout plie, tout prend la fuite; & sans un brouillard épais, (sans doute élevé par l'enfer pour sauver ses amis!) le carnage dureroit encore.... Mais, Seigneurs, voici notre Héros lui-même.

S C E N E III.

EUMENES. HERBIS. PHO-
CIAS. ARTAMON.

EUMENES.

GLoire au généreux Phocias! Eumenes partage ta joie: tes heureux succès t'acquièrent tous les cœurs. Comment ta patrie te rendra-t-elle jamais tout ce qu'elle te doit?

B v

34 LE SIEGE DE DAMAS,
PHOCIAS.

En recevant cette preuve de mon zèle comme une légère partie de ce que je crois lui devoir, en attendant que le Ciel me fournisse l'occasion de m'en acquitter mieux.

HERBIS, *à part.*

Malgré mon dépit envieux, je suis aussi forcé de le louer... (*haut.*) Phocias, tu viens d'agir en brave Guerrier : laisse maintenant reposer ta valeur, tu en as bien acquis le droit. Tu sçais que la fortune est volage, & peut changer en un instant. Que pouvons-nous gagner de plus, sans nous trop affoiblir ? A mille Arabes immolés, il en succédera dix mille : c'est vouloir épuiser l'Océan. Nous t'estimons trop d'ailleurs pour souffrir que tu t'exposes davantage avec des forces aussi inégales. Ce que tu as fait suffit pour ta gloire. C'est à nous maintenant de défendre & de garder soigneusement ces murs, en attendant le secours que nous espérons voir arriver bientôt.

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? Quoi, nous resterions encore pendant des mois en-

A C T E I I. 35

tiers confinés dans ces murs ! Nous languirions lâchement sous nos toits dans une molle oisiveté ! Non , Seigneur , le repos est la mort du courage : semblable à la force , il ne s'entretient , il ne vit que par les travaux assidus. Nous reverrions bientôt l'ennemi ramener la terreur au pied de nos Tours , & la Victoire revoler vers des drapeaux quelle croiroit plus dignes d'elle.

A R T A M O N , *à part.*

Il n'en faut plus douter : Herbis n'aime point Phocias ; tout ce qu'il dit est dicté par l'envie. Eumenes même , ou je me trompe , est infecté du même poison.

E U M E N E S , *à part à Herbis.*

Ne le poussez pas davantage
Je me souviendrai de vos derniers conseils ; & vous verrez bientôt si je suis encor digne de commander.



S C E N E I V.

*Les mêmes Acteurs. Un Messager ,
apportant une Lettre.*

PHOCIAS, *la regardant.*

S Eigneur , c'est à vous qu'elle s'adresse.

EUMENES.

Ah ! C'est la main d'Eutychès : Lisons...

L'Empereur , averti de la défaite d'Aznadin , & sentant le danger qui menace l'Empire , a rassemblé toutes ses garnisons pour en former une seconde armée : nous partons dans peu d'heures. Sergius , Porteur de ce Billet , vous informera du surplus.

HERBIS, *à part.*

O Ciel , je te rends grace ! Ce bonheur passe mon espérance.

EUMENES.

Où donc est Sergius ?

A C T E I I.
L E M E S S A G E R.

37

Cette Lettre, attachée à une flèche,
vient d'être jettée dans la Ville.

E U M E N E S.

En ce cas, je crains qu'il n'ait été
pris... O Phocias, Herbis, Artamon !
O mes amis, partagez tous ma joye ;
célébrez avec moi cet heureux évé-
nement. L'orage qui nous menaçoit ,
le nuage qui s'épaississoit sur nos têtes
est enfin écarté ; la foudre va gron-
der ailleurs. Allez hâtez-vous de faire
proclamer par toute la Ville ces heu-
reuses nouvelles ; que toutes les Tours
soient illuminées , qu'elles annoncent
notre allégresse , que le Ciel même en
soit témoin. Que la crainte & les dan-
gers aillent chercher un autre azile ,
tandis que le Soldat & le Citoyen
réunis dans nos fêtes oublieront leurs
travaux passés , & termineront ce grand
jour dans la joye & les chants de Vic-
toire.



S C E N E V.

EUMENES. PHOCIAS.

PHOCIAS.

ET puissent ceux qui le suivront
être encore plus fortunés ! Respectable
Eumenes, je jouis du plaisir que tu
ressens en dissipant les terreurs d'un
peuple qui t'aime, & t'appelle son
pere. Régner sur les cœurs, par les
bienfaits, c'est imiter les Dieux.

EUMENES.

Le Ciel donne sans intérêt, nous des-
vions donner de même.

PHOCIAS.

Il est vrai. Une ame généreuse jouit
doublement des biens qu'elle répand
sur les humains. Quant à moi, si j'ai
été assez heureux pour mériter quelque
reconnoissance de la part de ma patrie,
c'est à Eumenes seul à qui j'en dois
la gloire : c'est de lui seul que j'en attens
la récompense.

EUMENES.

Tu ne me dois rien , Phocias ; tes actions sont à toi , ta Renommée est ton ouvrage : Elle est ta récompense.

PHOCIAS.

Eh , qu'est-ce que la Renommée ; lorsque nous n'envifageons qu'elle ? Un être phantastique , un vain son , un écho dont la voix aussi fausse que séduisante égare les admirateurs dans les détours d'une forêt immense , sans se manifester jamais ; parlant beaucoup , aujourd'hui , se taisant demain , toujours errante , jamais fixée , c'est une Nymphe en apparence , au fond une Chimère. La vertu , au contraire , est un bien réel , une beauté visible. Mais lorsqu'après l'avoir cherchée & suivie longtems à travers les sentiers les plus pénibles , quand nous parvenons à l'atteindre , n'attendons-nous rien de plus d'elle ? Le prix de nos travaux nous est-il interdit ?

EUMENES.

Eh bien , exige-le ce prix ; Parle , Damas te le payera. Tu as des droits sur son opulence ; fixe la part que tu y prétends : ses Citoyens se taxeront

40 LE SIEGE DE DAMAS,
eux-mêmes. Compte aussi sur les bon-
tés de l'Empereur : il est juste ; & les
honneurs qui t'attendent seront pro-
portionnés à tes services , ainsi qu'à ta
naissance.

PHOCIAS.

Ah, Seigneur ! aurois-tu pensé qu'un
intérêt sordide pût toucher l'ame de
Phocias ? qu'il ne connût qu'une vertu
vénale ? Quoi ! Phocias en servant sa
Patrie , auroit été séduit par le même
appas qui forceroit un lâche à la tra-
hir ? O Vertu ! pourquoi fuis-tu les
rentes des Arabes , pour te voir ainsi
flétrie & déchirée par tes propres en-
fans . . . Pardon, Seigneur ; ma rougeur
te prouve combien la seule idée d'un
soupçon injurieux est capable de m'é-
mouvoir. Tu ne le hasardas sans doute
que pour éprouver à quel point je sçai
le mépriser. Quant à l'Empereur , si
ma conduite a pu lui plaire , je ne
rougirai point des honneurs dont j'ai
tâché de me rendre digne. Je ne le ca-
che pas , Seigneur , mon cœur est sen-
sible à la gloire , il est ambitieux . . .
Mais le seul prix qui peut remplir mes
espérances , qui peut même les sur-

A C T E I I. 41

passer , c'est de vous seul que je veux le tenir C'est Eudoxe.

E U M E N E S.

Eudoxe ! ... Phocias , je suis encore ton ami ; je ne dois pas te laisser plus longtems incertain : garde-toi d'y penser.

P H O C I A S.

Que je me garde d'y penser ? Ah , Seigneur , c'est m'ordonner l'impossible ! Sans cesse présente à mes yeux , elle est mon ame , elle est ma vie , elle est mon être même : je lui dois mes exploits ; je lui dois tout , jusqu'à mon nom ! .. Pourquoi donc Eumenes , pourquoi n'y dois-je plus penser ? Suis-je d'un sang trop vil pour aspirer

E U M E N E S.

Arrête Je n'ai pas besoin d'un *Héraut* pour sçavoir qui tu es Apprends pourtant , puisque tu me forces à te le répéter , que tu ne dois plus me parler d'Eudoxe.

P H O C I A S.

Eh , pourquoi donc me le défens-tu ? pourquoi veux-tu me condamner , sans m'entendre ?

42 LE SIEGE DE DAMAS,
EUMENES.

Tu parlerois en vain. Ignores-tu que
je l'ai promise à Eutychès ?

PHOCIAS.

Mais, consent-elle à ton choix ?

EUMENES.

Si elle y consent !... Eh, que m'im-
porte ? n'est-elle pas ma fille ? n'est-
elle pas à moi ?

PHOCIAS.

Oui sans doute & l'Empereur
même enverroit un bien si précieux !..
Mais parce qu'elle est ta fille, sera-t-elle
privée d'un privilège que la dernière
de son sexe eut toujours droit de re-
clamer ? prétendrais-tu forcer son in-
clination ?

EUMENES.

Je prétens la forcer d'être heureuse.

PHOCIAS.

C'est ce que tu ne peux. Est-on
heureux en regrettant sa liberté ? C'est
le sort d'un convive forcé, qui meurt
toujours de faim dans l'abondance.

EUMENES.

Fort bien, jeune homme !.. C'est
de toi que j'apprendrai à jouer le rôle
d'un pere aussi foible que méprisa-

A C T E I I.

43

ble. Tes leçons ont sans doute déjà disposé ma fille à me traiter ainsi. J'entrevois la source de ses désobéissances, de son mépris pour Eutychès, de sa haine pour moi me trompajé, Phocias ? Parle ; je te le pardonne.

PHOCIAS.

Seigneur, je suis fâché qu'Eumenes puisse penser

EUMENES.

Fâché ! De quoi ? Tu avoues donc que tu m'as offensé ? C'est du moins quelque chose.... O pere aussi aveugle que stupide ! Tes yeux sont donc enfin défilés ? Que ne l'ont-ils été plutôt !...

Voilà donc l'origine de tes exploits ? Telle est donc la source de ce courage romanesque, de ces services signalés dont tu te prévaus avec tant de faste ?

PHOCIAS.

Tu l'as dit, & je l'avoue sans honte ; c'est d'Eudoxe que je tiens tout. Je l'ai servie, en te servant ; tu le sçais, & j'en attendois un autre salaire mais, pourquoi m'obliges-tu de te parler ainsi ? Pourquoi me forces-tu de dire ce que je devrois entendre de toi ?... Je rends grace à mon cœur : il

44 LE SIEGE DE DAMAS,
répugne à ce que dit ma bouche ; il
la dément, Seigneur : je n'ai rien fait ;
je ne mérite rien , je n'invoque que
mon amour !

EUMENES.

Non , ne te contrains pas : puisque
ton bras a sauvé Damas. Porte les
yeux sur les créneaux : ne vois-tu pas
les Sarrasins en fuite ? Tu nous a déli-
vrés ; ou du moins tu le penses : Pour-
quoi donc nos portes ne sont-elles pas
libres ? Pourquoi ne sont-elles pas en-
core ouvertes ?.... Parlons vrai , Pho-
cias : ton combat a réussi ; tu viens
d'acquérir quelque gloire mais , sans
l'absence d'Eutychès.....

PHOCIAS.

Eutychès !.. Ah , pourquoi m'oppo-
ser un pareil rival ? Qu'il arrive , qu'il
vienne , qu'il fonde avec moi sur le
camp ennemi ; qu'il montre à tous les
yeux qui de nous deux est plus digne
d'Eudoxe.

EUMENES.

C'est ce que l'on verra bientôt. Il
me suffit maintenant que ton arrogan-
ce m'annonce tes desseins. Tu te crois
seul chargé du destin de Damas ? Sa

A C T E I I. 45

perte ou son salut dépend de ton épée ?
 Il me suffit : je t'ai éprouvé , je t'ai
 connu. A compter de ce moment , tu
 ne commandes plus , tu n'es plus rien
 ici... Reste dans Damas , ou passe à
 l'ennemi ; ton choix m'est indifférent.
 Adieu.

S C E N E V I.

PHOCIAS, *seul.*

IL me méprise , il me dégrade ! ..
 ingrat , & superbe mortel ! je ne suis
 donc à tes yeux qu'un atôme , que tu
 crois pouvoir à ton gré replonger dans
 le néant ? Peu t'importe que je reste
 dans ces murs , ou que j'aie aug-
 menter le nombre de tes ennemis.
 quel comble d'humiliation pour moi ! ..
 O Eudoxe , je veux te voir encore ;
 je veux t'apprendre mon malheur....
 Mais comment le pourrai-je ? .. non ,
 entrons plutôt dans cette solitude :
 renfermons dans mon cœur , nour-
 rissons - y l'ennui qui me dévore....

SCENE VII.

Le Théâtre représente un Jardin.

EUDOXE , *seule.*

Pourquoi ne nous voyons-nous qu'en secret, ainsi que des Amans coupables ? Mais nous serons bientôt plus libres... Ah, quel plaisir pour moi d'avouer publiquement pour mon Amant, le Héros , le Libérateur de mon Pays ! quelle joie pour mon cœur d'entendre partout approuver mon choix ! Mais il doit être ici : déjà les rayons de la Lune succèdent à la foible clarté du Soleil expirant. Viens mon cher Phocias , viens : cet instant est fait pour l'amour ; viens partager les transports de mon ame !



SCENE VIII.

EUDOXE. PHOCIAS,
dans le fond du Théâtre.

IL m'entend!..... il vient : mon cœur me l'annonce.... O Phocias ! ... Il ne me répond pas !... Me trompaj-je ? ... Est-ce toi , cher Amant ? ou n'est-ce qu'une ombre vaine à qui l'amour donne ta ressemblance ?

PHOCIAS.

Tu l'as dit , chere Eudoxe : ce n'est plus ton amant. Tu ne vois en effet que son ombre.... Il n'est plus rien !

EUDOXE.

Quel est ce sombre accueil ! Explique toi... N'est-ce pas Phocias qui me parle ?

PHOCIAS.

C'est lui , c'est ton Amant ; ou plutôt , hélas , ce ne l'est plus ! .. Ah Barbare !... Mais que dis-je ? Respectons encore le Pere d'Eudoxe ... Oublions , s'il se peut à quel point je suis offensé.

48 LE SIEGE DE DAMAS ;

E U D O X E.

Je tremble de l'interroger....

P H O C I A S.

Tu compâtes donc à ma peine...
Trop généreuse amante ! Ce peu de
mots calme ma rage ; ce peu de mots
me rend la voix qu'étouffoit ma dou-
leur ! .. Je puis maintenant te parler.
Ce que j'ai souffert surpasse cependant
les peines de la mort : c'est l'honneur
qui vient d'être offensé !... Que dis-je
hélas , c'est plus encore : Chere Eu-
doxe , c'est toi ! C'est toi qui m'est
ravie !

E U D O X E.

Qu'entens-je ! N'es-tu pas revenu
Vainqueur ?... Quels sont donc ces cris
de joie ? quels sont ces feux dont la vive
lumière éclaire l'horison ? Tout cet
éclat ne célèbre-t-il pas ton triomphe ?

P H O C I A S.

Ne me rappelle pas ce mot ; ne
parle plus de ma victoire ! ... Cette
nuit , il est vrai , répand la joie dans
tous les cœurs ; le mien seul est livré
au plus affreux désespoir.... Je te viens
dire un éternel adieu !

E U D O X E.

A C T E I I. 47

E U D O X E.

Un éternel adieu !

P H O C I A S.

Oui sans doute. Eh , de quel œil verois-tu désormais un malheureux , méprisé , avili , outragé , dépouillé de tout commandement , en un mot dégradé comme un traître , comme un lâche soldat ? C'est pourtant ton barbare pere !... Mais je m'échape.... Hélas , sans cet affront , je ne sentirois pas encore les blessures que j'ai reçues en combattant pour lui !.. Tu sçais le sujet de mes larmes : condamne si tu peux , mon desespoir.

E U D O X E.

T'ai-je bien entendu ! Et se peut-il que ce soit là ta récompense ? O Phocias ! pourquoi m'as-tu parlé de tes blessures : c'est moi maintenant , c'est mon cœur qui les ressent toutes. Eh , pour quelle autre as tu combattu ? Quel autre crime aurois-tu pu commettre?... Mais, Phocias fût-il un traître , eût-il vendu sa Patrie....

P H O C I A S.

Un traître, me dis-tu ? Hélas , ou me permet même de l'être ! que dis-je ?

Tome VII.

C

50 LE SIEGE DE DAMAS,

On m'y invite, on m'y pousse, on m'en defie !... Mon seul crime est d'avoir osé te demander à ton pere : Cette démarche seule vient de me perdre auprès lui, & d'anéantir mes services. Damas est maintenant en sûreté : son Libérateur est proscrié, insulté, renvoyé même vers les Barbares qu'il vient de vaincre, tant on craint peu l'effet de sa vengeance !

E U D O X E.

Arrête : ç'en est trop !... Laisse-moi réfléchir un instant... (*Elle se promène d'un autre côté du Théâtre,*)
Cachons-lui, s'il se peut, mes larmes... tu pourras donc te résoudre à me quitter ?

P H O C I A S.

Pour me plonger dans le tombeau... hélas ! où puis-je ailleurs cacher ma honte ?

E U D O X E.

Est-il bien vrai que mon pere ait été si injuste ? Est il bien vrai que tu te crois perdu ?

P H O C I A S.

Que ne puis-je en douter !... Mais, à quoi rêves-tu ?

A C T E I I. 31

E U D O X E , *à part.*

Cette idée est digne de moi Ce Héros trouvera du moins une ame reconnoissante.

P H O C I A S.

Quels sont donc tes projets ?

E U D O X E.

De me donner à toi ; d'avouer hautement mon amour ; d'en faire toute ma gloire Reste en ces lieux , cher Phocias. (*Elle lui donne la main.*)

P H O C I A S.

Ciel , qu'entens-je ! Et que vois-je ! (*il l'embrasse.*) mes malheurs sont passés ç'en est fait , je demeure en ces lieux. Tu vas me voir ramper sous ton pere ; tu vas me voir , à force de constance , désarmer par degré son injuste couroux mais , tu ne connois pas encore toute notre infortune ... Eutychès

E U D O X E.

Ah , quel nom viens-tu de prononcer !

P H O C I A S.

Il arrive ; il vient fondre sur sa proie. Ton pere (que ne puis-je te le cacher !) Ton pere , dis-je , lui a

52 LE SIEGE DE DAMAS ,
promis ta main. Il a juré l'accomplissement de ce fatal hymen ; il menace même de t'y forcer.

E U D O X E.

De m'y forcer ? Qui , lui ? Mon pere !... O nature ! Es-tu donc aussi sortie de son cœur ?.. Je n'ai plus de pere !... O Ciel , qu'ai-je donc fait ? (*Elle pleure.*) ... Fuyons plutôt au bout de l'Univers , si rien ne peut me garantir d'un hymen que j'abhorre. Tu viens de sauver le pere : cher Phocias , c'est à toi seul que la fille a recours.

P H O C I A S.

Vois , quelle conformité le Ciel a mis dans nos destinées ! Vois combien de puissans motifs nous forcent de quitter notre ingrate Patrie !... Tu sçais que l'Empereur est maintenant à Anthioche. Un de mes oncles , dont les Exploits contre les Persans ont surpassé les miens contre les Arabes , habite cette Ville où il jouit des bienfaits de son Maître. C'est là , ma chere Eudoxe , c'est là seulement où je puis t'offrir un digne azile contre l'oppression qui te menace.

E U D O X E.

Là ... & partout ailleurs, pourvu que je quitte ces lieux. Admire, cher Amant, ce que le ressentiment de nos injures opère tout à coup dans une ame jusqu'à présent timide ! Je me sens assez courageuse pour braver, en te suivant, les périls les plus affreux. L'injustice, l'ingratitude, l'oppression, sont les seuls dangers qui m'épouvantent : je les laisse en ces lieux.

P H O C I A S.

Ainsi ne perdons point de tems ; partons dès cette nuit. Je dispose encore d'une des portes de la Ville, je vais tout préparer pour notre fuite : attends-moi vers minuit sous le Portique du Monastère d'*Honorie*.

E U D O X E.

L'endroit est favorable, les murs de ce Jardin y aboutissent : tu peux compter de m'y trouver... O Ciel, daigne guider, & couvrir nos pas !

P H O C I A S.

Disperse tes terreurs ; ton innocence nous servira de garde ; & je sçais un moyen certain de cacher notre fuite. Quelque Dieu tutelaire nous servira

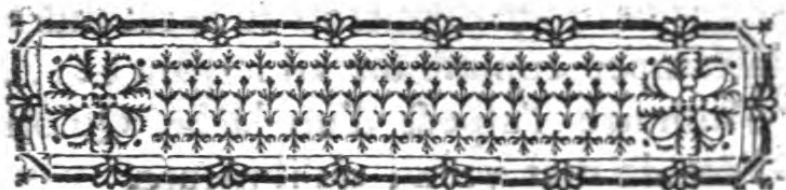
54 LE SIEGE DE DAMAS,
de guide, & charmera tous les yeux
ennemis jusqu'au moment où tu seras
en sureté... Je suis certain de ton
amour : je ne crains plus rien, mes
maux sont finis... Adieu, ma chere Eu-
doxe !

EUDOXE.

Adieu, cher Phocias ! Je ne con-
nois plus que toi sur la terre ... ami,
pere, amant, protecteur : je trouve
tout en toi !

Fin du second Acte.





A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la tente du Général des Sarrasins. CALED y paroît environné d'Officiers ; & SERGIUS chargé de fers.

CALED.

Que dis-tu ! Quest-ce que la clémence ?... Regarde ici près, notre dernier champ de bataille ! Vois combien de Sarrasins sont noyés dans leur sang. Va leur demander ta grace.

SERGIUS.

Épargne un malheureux !

CALED.

Que je t'épargne ? que je te laisse vivre ! Et pourquoi faire ? Ton corps, mutilé par la torture, peut-il t'être

C iij.

56 LE SIEGE DE DAMAS,
d'aucun usage ? Pourrois-tu te résoudre
à ramper comme un vil serpent ?
J'abhorre l'aspect d'un lâche. Qu'on
lôte de mes yeux ; qu'il meure.

SERGIUS.

Hélas, ne t'ai-je pas tout déclaré?...
Ne t'ai-je pas avoué, que me voyant
poursuivi par tes soldats, j'attachai ma
lettre à une flèche que je jetai dans la
ville ?...

CALED.

Tu as donc tout déclaré ? Eh bien,
reçois ta récompense. A bas sa tête ;
& qu'on la jette dans Damas, pour
achever son ambassade.

SERGIUS.

O cruel Sarrafin !...

(*Les Gardes emmenent Sergius.*)

SCENE II.

CALED. ABUDAH.

CALED.

A Budah, fais le bien venir.

ACTE III.

57

ABUDAH.

○ Caled ! quelle fatale journée nous eumes hier.

CALED.

Ne la nomme jamais, ce souvenir est trop affreux. Point de sommeil pour cette nuit : je la consacre aux apprêts de nôtre vengeance... Tous nos Chefs sont-ils avertis ?

ABUDAH.

Depuis la dernière priere j'ai parcouru tout le camp ; j'ai ordonné partout qu'on se tint prêt. Quel est ton dessein ?

CALED.

Tu sçais l'importante nouvelle que nous avons arrachée de la bouche de cet Esclave : une autre armée Chrétienne est en marche. Mon projet est ; tandis que nos efféminés Syriens enivrés de leurs succès, livrés à la joie à la débauche & au sommeil, négligent sans doute la garde de leurs postes ; mon projet, dis-je, est de les attaquer avant le lever du Soleil. C'est ainsi que le Léopard blessé trompe souvent la sécurité des Chasseurs ; & vange, en les déchirant, le sang qu'il a perdu.

Cv

§ 8. LE SIEGE DE DAMAS,
ABUDAH.

Digne général du souverain Com-
mandeur des Croyants ! Je connois ta
valeur, je connois ton Génie indomp-
table. Daigne pourtant m'entendre ;
écoute, & pose les doutes que je
vais te proposer. Je crains Caled, je
tremble que le Prophète irrité con-
tre nous n'ait résolu de nous purifier
par le sang ! Eh quelle autre cause
me donnera-t-on de ces indignes ter-
reurs jusqu'à présent inconnuës par-
mi nos braves légions ? Les archers
de la Tribu de *Thoal*, de tout temps
si renommés, prennent la fuite ; leurs
flèches ne frappent que les airs, ou
reviennent contre eux : l'Ange exter-
minateur semble déchaîné contre nous,
qu'en peut-on augurer ? Permits que
je t'ouvre mon cœur. Si c'est la pure-
té de notre loi qui nous met les ar-
mes à la main ; si c'est pour l'éten-
dre aux deux bouts de la terre que
nous attaquons les nations, le motif
est louable : nul projet ne peut être
plus noble. Mais ne crains-tu pas
comme moi que l'esprit de rapi-
ne & de brigandage ne se soit em-

A C T E III. 59

paré de l'ame de nos soldats? Ne crains-tu pas qu'en vainquant les Chrétiens, nous n'ayons adopté les vices que nous voulions punir en eux? Que l'espoir en un mot du gain présent ne nous fasse oublier les récompenses que le Ciel nous promet pour l'avenir? Fais, juste Ciel, que ce soupçon soit mal fondé! Empêche, grand Dieu, qu'un Peuple jadis fidèle devienne la victime de ses propres succès!

C A L E D.

Non, Abudah, tu te trompes; ton zèle te fait illusion. Notre mollesse seule a droit d'irriter le Prophète. Tu vis jadis, dans la Vallée d'*Honan*, nos Troupes épouvantées abandonner le Champ de Bataille, comme elles firent hier, & fuir confusément jusqu'aux Portes de la Mecque. Rapelle toi avec quelle fermeté le Prophète lui-même, une javeline à la main, leur interdit l'entrée de la Ville, les ramena au combat, & leur fit remporter la Victoire. Si nous voulons appaiser son couroux, agissons de même. L'exemple est tracé, c'est à nous de le suivre.

60 LE SIEGE DE DAMAS;
A B U D A H.

Je me rends , puisque tu le veux ,
& d'autant plus aisément que l'instant
me paroît favorable. Considère cepen-
dant combien, depuis que Phocias est
à leur tête , les Assiégés se sont ren-
dus redoutables. La Victoire semble
toujours attachée à ses pas , & sa pré-
sence seule répand la terreur dans
nos plus vaillants Escadrons. . . . Plût
au Ciel qu'il n'eût jamais combattu
contre nous !

C A L E D.

Et plût au Ciel que j'eusse pû le
joindre dans le combat ! Qu'il rende
grâce à l'épais & soudain brouillard
qui le déroba à ma vue : sa mort eût
prévenu celle de tant de braves Mu-
sulmans. Mais , n'en parlons plus : la
fortune nous rejoindra peut-être ; on
verra qui des deux Guerriers est le plus
digne de ses faveurs.



SCENE III.**CALED. ABUDAH. DARAN.****DARAN.**

Gloire aux nobles descendans d'Ismaël ! Puisse un jour plus heureux, réparer la disgrâce d'hier !.... Un Esclave Chrétien vient d'être arrêté par ma Garde. Il attend sa Sentence.

CALED.

Que l'infidèle paroisse.... O toi subtil vautour ! Toi dont une armée entière peut à peine appaiser la voracité : pardonne, o Mort ! Si nous n'avons à t'offrir que de si foibles victimes.



S C E N E I V.

CALED, ABUDAH, DARAN,

qui étoit sorti , rentre avec

PHOCIAS.

CALED.

Qui es-tu ? D'où venois-tu ?...
Ne sortois-tu pas de Damas ?... Daran,
quel est cet être aussi muet qu'opi-
niâtre ? Où l'as-tu rencontré ?

DARAN.

J'allois à la découverte aux envi-
rons des portes de la Ville , lorsque
j'en ai vu sortir deux personnes : l'une,
s'étant un peu trop avancée , a été sur-
prise & arrêtée par mes Cavaliers ;
l'autre , qui étoit une femme , est re-
tournée en fuyant vers la porte de
Damas , où elle a été recüe après s'être
annoncée de loin par un signal. Si
tu veux en sçavoir davantage , fais-le
parler.

CALED.

Me trompai-je , en croyant te recon-
noître ?

ACTE III. 63

ABUDAH, à Caled.

Il ne t'entend pas ; les yeux sont fixés sur la terre , une douleur profonde occupe tout son cœur. Ce Captif n'est pas un homme ordinaire.

CALED.

C'est un Lion pris dans les toiles : Nous sçaurons bientôt le dompter... Eh bien , parleras-tu ?... Tu jettes vainement un œil indigné sur tes fers , & sur nous : tu ne sçaurois nous échapper.

PHOCIAS.

Eh bien , cédon's au fort Le plus affreux moment est passé , la mort n'est plus digne de m'occuper. Quoi , vous ne me connoissez pas encore !... Songez à l'homme qui a le plus mérité votre haine : il est devant vos yeux.

CALED.

Seroit-ce , Phocias ?

ABUDAH.

Phocias !.. O Ciel , ô Mahomet , ta colere est passée !

DARAN.

O rage ! Quoi , je n'ai pu le reconnoître , lui qui après avoir tué mon cheval , me mit hier hors de combat ?

64 LE SIEGE DE DAMAS,
Me voilà donc vengé !... Mais, non
il vit encore.

C A L E D, *à part.*

La prise est importante !... (*haut.*)
Est-ce pour obéir à cette foule de
morts, qui demandoient son sang au
Ciel, que Phocias vient s'offrir à mes
yeux ?... Quel que soit son projet, sans
doute il sçait le destin qui l'attend.

P H O C I A S.

Oui, superbe & cruel Arabe ! Oui,
je sçais en tombant dans tes mains, à
quoi je dois m'attendre. La clémence,
la pitié, sont des vertus trop huma-
nes : les Ministres de la mort & de la
destruction n'en sont pas susceptibles.
Je lis mon Arrêt dans vos yeux. Où
sont vos gênes, où sont vos tortures ?
Conduisez-moi, me voilà prêt à les
souffrir : de votre part rien ne peut
m'étonner. Vous n'êtes ni mes amis,
ni mes Compatriotes.... Mais, si vous
étiez hommes ; si vous connoissiez mes
malheurs, je vous verrois peut être....
Mais non, j'aurois trop à rougir....
O Eumenes ! Sois satisfait : je ne suis
plus.... qu'un ver de terre !

A C T E I I I. 65

ABUDAH, *bas à Caled.*

Caled, fais-le parler, daigne l'entendre. J'augure que ce qu'il a à dire peut nous être avantageux.

C A L E D.

Tu crois donc nos oreilles & nos cœurs fermés aux plaintes des malheureux ? Tu nous connois mal, Phocias. Parle, dévoile ce fatal secret qui déchire ton cœur. Nous sommes prêts à t'entendre.

P H O C I A S.

Je ne suis donc plus dans le Palais du Gouverneur de Damas !... Vous êtes prêts à m'entendre ? Et j'ai combattu contre vous ! Pardonnez ma surprise... Celui pour qui je combattois m'a refusé la même grace. Oui, Seigneurs, c'est l'ingratitude qui me jette dans votre camp. Ce n'est plus un ennemi que vous voyez en moi : c'est un malheureux exilé.

A B U D A H.

Ciel, est-il possible ? Telle est donc la reconnoissance des Chrétiens !

C A L E D.

Rendons grâces à leur aveuglement : il nous aide à les subjuguier. . . . Mais,

66 LE SIEGE DE DAMAS,
qui accompagnoit ta fuite ? Une fem-
me , à ce que dit Daran

PHOCIAS.

C'est le comble de mon malheur !
Je perds tout ce que j'aime , tout ce
qui m'étoit cher dans la vie !
Cette femme . . . Hélas , c'étoit pour
elle . . . Mais comment exprimer ? . . .
Eudoxe , hélas adieu ! . Je vous dirai
donc , (autant que mes sanglots pour-
ront me le permettre , que j'aimois de-
puis longtems en secret la fille de l'or-
ueilleux Eumenes . J'avois lieu de la
croire sensible à ma tendresse : mais
je craignois son Pere , qui l'avoit pro-
mise à un de mes rivaux , qu'Eudoxe
détestoit . Hélas , Eumenes ignoreroit
peut-être encore mes sentimens pour
sa fille , si les réjouissances de cette
nuit ne m'avoient enhardi à les lui
déclarer . Je croyois l'instant favora-
ble , l'amour & la gloire sembloient
devoir parler en ma faveur . Dieu , que
je me trompois ! L'injuste Eumenes
indigné de mon audace , non seule-
ment me refuse sa fille , mais il me
traite avec mépris , il ravale mes servi-
ces , il me dégrade , il m'arrache le com-

A C T E I I I. 67

mandement que j'avois sur nos Troupes; sa lâche défiance enfin m'ordonne de quitter la Ville, & de passer à l'ennemi. Cruel, que tu dois être content!... Que vous dirai-je de plus? La généreuse Eudoxe, sensible à mon désespoir, consent de partir avec moi; nous sortons de la Ville; & mon malheur me jette dans vos fers!

A B U D A H.

Mon ame se sent émue... Divin Prophète, tu fus homme! Si c'est un crime, pardonne à l'humaine foiblesse de compatir à l'infortune, même de son ennemi.

P H O C I A S.

Puisque mes malheurs vous sont connus, puisque vous y paroissez sensibles, rendez-moi donc la liberté; remettez-moi en situation de sauver l'objet que j'aime; de l'affranchir d'un pouvoir tyrannique. L'or, la pourpre, & tout ce que Damas renferme de plus précieux, sera le prix de rançon. Je vous jure de plus, que l'avenir ne verra jamais mon bras armé contre vous.

C A L E D.

Non: il est un chemin plus court;

68 LE SIEGE DE DAMAS,
ou , pour mieux dire , il n'en est qu'un
pour te sauver , & pour satisfaire au
sang de tant de Musulmans immolés
par ton bras.

PHOCIAS

Hâte-toi , hâte-toi de me le pres-
crire ! & je te suis dévoué pour ja-
mais.

CALÉD.

Embrasse notre loi , & partage no-
tre fortune.

PHOCIAS.

Tu me replonges dans l'abîme !

CALÉD.

Quoi ! lorsque nous t'offrons non
seulement la liberté , mais encore tou-
te la grandeur , toute la gloire , & la
félicité que tu désires.....

PHOCIAS.

Dis plutôt toute l'infamie présente
& future qui puisse avilir un Guerrier
autrefois courageux.... Rétracte ton
pardon : je le dédaigne.

CALÉD.

N'accuses donc plus ton sort. Le
tems est trop précieux pour t'entendre
davantage.... Tu sçais à quoi tu dois
te disposer. Adieu.

ACTE III. 69

ABUDAH, *à part à Caled.*

Encor un mot, Caled ! accorde-lui du moins quelques instans : peut-être cédera-t-il à tes bontés. Eprouvons encor son courage.

CALED.

Tu le veux : j'y consens.... Daran, je le laisse sous ta garde. Phocias, je te donne une heure. Si tu es sage, tu sçauras prolonger ce terme : sinon..... pense à la mort.

SCENE V.

PHOCIAS. DARAN, *au fond du Théâtre.*

PHOCIAS.

Pense à la mort, dit-il ?... Les assassins même ont donc de la morale !... Mais comment penser à ce que les vivans ne connoissent pas, à ce que les morts ne peuvent connoître, * ou

* C'est un Chrétien Grec qui pense, & parle à l'Angloise.

70 LE SIEGE DE DAMAS,
tout au moins ne peuvent révéler ?...
Comment donc te définir, grande &
mystérieuse terreur ! Mille chemins
s'offrent à nos yeux pour sortir de ce
monde : le fer, le feu, la faim, la
maladie sont autant de portes toujours
ouvertes, toujours prêtes à nous re-
cevoir, à nous engloutir dans le sein
de la mort. Mais au-delà, que trouve-
t-on ? Qui pourroit déchirer ce voi-
le, en seroit-il plus éclairci ? Non sans
doute ; la mort à peine est-elle un point
dans l'immensité des tems : ce n'est
qu'un passage imperceptible des cho-
ses périssables aux choses éternelles.
Sur quoi donc fixer nos idées ? Ici-bas
tout est vie ; nous parcourons une
carrière dont la fin se cache à nos
yeux : à peine en touchons-nous le ter-
me, que la faculté d'y penser nous est
ôtée ! Ah, s'il en est ainsi ; si les
trances de la mort, si les combats
douloureux de l'ame & du corps au
moment de leur séparation sont la
mort elle-même, je l'ai sûrement déjà
sentie : elle n'est plus à craindre.

D A R A N, *à part.*

Je suis tenté de m'en défaire dès

A C T E I I I. 71

à présent.... C'est bien pensé... Qu'ai-je besoin d'attendre l'ordre du Général?... Il ne s'agit que de l'oser. approchons.... Je ferai tout ce que j'oserai....
(haut.) Chrétien, donne-moi tes bijoux. Ces bagatelles te sont maintenant inutiles.

(Il le fouille.)

PHOCIAS.

Esclave, laisse-moi, je te prie...
Mon ame est trop occupée pour s'abaisser jusqu'à toi.

S C E N E V I.

PHOCIAS. ABUDAH.
DARAN.

ABUDAH, à Daran.

Q Ue vois-je?... Qui t'a permis une telle insolence?

(Abudah reprend les bijoux, & les met sur une Table.)

DARAN.

Il m'enleve ma proye? Que le Ciel

72 LE SIEGE DE DAMAS ;
le confonde ! Le Chef de notre Loi
n'étoit-il pas voleur ? N'étoit ce pas
pour l'imiter que j'ai quitté mes Dieux,
Menaph , & *Uzza* ? Autant rester
Payen , que de mourir de faim dans
une autre Religion.

ABUDAH.

Tu murmures je crois ? Sors d'ici ,
Daran : apprens mieux ton devoir.

SCENE VII.

PHOCIAS. ABUDAH.

ABUDAH.

PHocias me connoit-il ?

PHOCIAS, *d'un air indifférent.*

Je connois le nom d'Abudah ; je
sçais qu'il commande l'armée sous Ca-
led : le reste, je l'ignore.

ABUDAH.

Il y paroît : apprens pourtant que
je suis ton ami.

PHOCIAS.

Qui , toi ? . . . Puis-je t'en croire ?

ABUDAH.

A C T E III. 73

ABUDAH.

Que pense-tu de la vie ?

PHOCIAS.

Je ne pensois plus qu'à la mort. La vie est un fardeau pour quiconque l'obtient par une lâcheté : à ce prix , j'y renonce.

ABUDAH.

Ta résolution est donc prise ?

PHOCIAS.

Oui , si tes conditions sont toujours les mêmes.

ABUDAH.

Daigne y penser encore. Caled t'invite , par ma voix , à jouir de sa clémence.

PHOCIAS.

Et c'est un ami qui me parle ! C'est un ami qui tente d'ébranler un cœur affermi dans une résolution louable !... Va , laisse-moi mourir.

ABUDAH.

Le Général te connoit brave , il connoit tes vertus : ne te refuses point à l'empressement qu'il a de te sauver.

PHOCIAS.

Il me croit brave ?... Pourquoi donc me menace-t-il ? Non , il me croit assez

74 LE SIEGE DE DAMAS,
foible pour céder à la crainte de la
mort : il compte , en m'effrayant , ac-
quérir un esclave de plus. Retourne
vers Caled : dis-lui que le délai que
son mépris m'accorde ne peut rien sur
une ame ferme ; & que j'attens mon
arrêt.

ABUDAH.

Pourquoi te livrer , pourquoi te dé-
vouer toi-même aux plus affreux sup-
plices , tandis que notre Religion , tan-
dis que la vérité elle-même te tend les
bras & veut briser tes fers ? ... Cette
vive lumière dont les rayons percerent
l'obscurité de la caverne d'*Héra* pour
illuminer l'Envoyé du Très-Haut , cette
éclatante étoile du matin brille main-
tenant sur ta tête. Lève-toi , lève-toi
Phocias , rends un joyeux hommage à
ce Guide céleste ; suis la route qu'il te
trace , & cesse d'être esclave.

PHOCIAS.

Et quelle est cette route ? Parle . . .
Si ta Religion vient des Cieux , quelle
marque divine , quels signes , quels
miracles garantissent la mission de ton
Mahomet ?

A B U D A H.

Quels miracles ? Jette les yeux sur la *Mecque* ! Vois ce Temple fameux ! Vois les premiers rayons de sa gloire poindre dès *Caaba* !.. Regarde ensuite les progrès de cet Astre naissant , la rapidité de son cours ! Vois ce Soleil nouveau percer & dissiper les nuages , éclipser tous les autres Astres , foibles rivaux de sa clarté ! N'as-tu point vu les Nations indociles tomber sous le tranchant de nos épées , ainsi que le grain mûr sous la faux du Moissonneur ? Pourquoi tant de prodiges ? Pourquoi la victoire est-elle sans relâche attachée à nos drapeaux , si ce n'est pour montrer aux Nations que notre Loi descend du Ciel ?

P H O C I A S.

Tes *pourquoi* ne décident rien. Quel mortel peut lire dans les decrets de la Divinité ?... Pourquoi ai-je vaincu en combattant pour une autre cause ? Pourquoi suis-je maintenant dans vos chaînes ?

A B U D A H.

Je puis te l'apprendre ... Une invisible main t'a écarté de l'abîme où tu

76 LE SIEGE DE DAMAS ;
allois tomber. Damas, avant l'aurore,
magera dans le sang. Une nouvelle
armée marche, dit-on, pour la secourir :
elle arrivera trop tard ; toutes nos
forces sont rassemblées, l'assaut géné-
ral est prêt, Damas va succomber.
C'est maintenant, cher Phocias, que
tu peux vanger ton injure ! . . . Caled
me charge de te le dire : tu connois
les conditions . . . Il t'invite même à
partager les fruits de sa conquête.

PHOCIAS.

Tu parles de vengeance !.. De con-
quête !.. Arrête : laisse moi-réfléchir...
De qui prétens-je me vanger ? Sang qui
sortez de mes blessures, coulez plû-
tôt, & laissez-moi sans vie ! Je me ren-
drois trop criminel.... Mais, Eudoxe !
quel sera son sort ?.. Puissances céles-
tes, protégez-la ! Laissez-moi mourir
innocent.

ABUDAH.

Ecoute-moi pour la dernière fois...
Crains de me refuser ! . . Caled a juré
d'épargner Eudoxe.

PHOCIAS.

De l'épargner ! Comment ?.. Pour
être Esclave ainsi que moi !

A C T E III. 77

ABUDAH.

Pour être libre , pour être ton
Epouse. Tel est le serment de Caled.

PHOCIAS.

Me voilà donc perdu... Trop cruelle
bonté ! Je me vois à la fois heureux ,
& misérable!..

ABUDAH.

Le tems me presse ; je suis forcé
de te quitter. Songe que cette nuit fa-
tale est destinée à la vengeance & au
carnage ; songe que parmi les horreurs
que le fer & le feu vont répandre
dans ta patrie , rien n'est sacré pour le
Vainqueur ; que ton Eudoxe même ,
victime du Soldat Barbare....

PHOCIAS.

Arrête ... Ce dernier trait perce mon
cœur!... O terre , ouvre-moi tes en-
traîlles ! cette horrible pensée décidé
de ma perte!...

(*Il tombe.*)

ABUDAH.

Malheureux Phocias ! Pourquoi t'a-
bandonner au désespoir ? Ouvre les
yeux , leve-toi , c'est ton ami qui t'en
conjure ; entends sa voix , & consens
d'être heureux....

D iij.

78 LE SIEGE DE DAMAS,

PHOCIAS, *se relevant furieux.*

Heureux!... Ah, qui es-tu?... Mon ami? Toi!... Attens: tous les amis font-ils vrais & sinceres?... Parle; que faut-il faire?... Ecoute! Ciel, quelle est cette voix lamentable?....

ABUDAH.

Nulle voix ne se fait entendre: tout est tranquille dans le camp.

PHOCIAS.

Encor!... C'est moi qu'on appelle?... C'est elle.... ah, daigne m'y conduire...

ABUDAH.

C'est ta passion qui te trompe: cette voix est imaginaire.

PHOCIAS.

Non, c'est celle d'Eudoxe. C'est elle qui me défend de t'écouter.... O Ciel! que faire maintenant?

ABUDAH.

Le Ciel te l'indique; prends ton parti.... mais hélas, il est trop tard: Caled arrive; la fureur éclate dans ses yeux. Sauve-toi, retire-toi dans la tente prochaine...

PHOCIAS, *furieux.*

Quelle horreur m'entourne!...

A C T E III. 79

O Damas ! O nuit affreuse ! O Eudoxe !... Barbares sauvez-la !...

(*Il sort avec Abudah.*)

S C E N E VIII.

CALED. DARAN. RAPHAN.

D A R A N.

VOis comme ton approche les fait
fuir.

C A L E D.

Tes soupçons sont justes. Phocias
abuse de ma clémence.

D A R A N.

Parle : j'apporte sa tête à tes pieds.

C A L E D.

Non , reste ici toi Raphan , écoute (*Il lui parle à l'oreille.*) Mais non , demeure : il me vient une autre idée il ne mourra pas. Vas , dis lui qu'il vivra , pour voir Damas réduite en cendre , pour voir cette Esclave , cette femme qu'il idolâtre donnée en proie à quelque brave Musulman , ou

30 LE SIEGE DE DAMAS ,
massacrée à ses yeux... alors , s'il de-
mande la mort , comme une grâce ,
peut-être la lui accordera-t-on.

(*Raphan sort.*)

D A R A N.

Nos Officiers attendent vos ordres.

C A L E D.

Les troupes sont-elles prêtes à mar-
cher ?

D A R A N.

Tout est prêt.

S C E N E I X.

C A L E D. D A R A N. *Les*
Officiers passent.

C A L E D.

A *Bu Taleb* , *Alcorash* , où sont-
ils ?... Vos vaillantes Tribus ont déserté
leur étendart : je leur en rends grâce !
voici l'instant de reparer leur honte.
Omar & Serjabil. Il suffit, je vous vois :
vous connoissez votre devoir. *Abde-*
ramen , vous chargerez avec *Raphan.*

A C T E I I I. 81

Pleure à présent superbe Ville ! L'arc est tendu , tu ne sçaurois nous échaper. Que celui de nous qui fuira soit maudit par le Prophète !

D A R A N.

Maïs qui commande aujourd'hui les nobles Bandes de la Mecque ? Vous sçavez que le dernier combat a vu périr leur Chef.

C A L E D.

Il est vrai. Eh bien , ce sera toi Daran ; je connois ta haine pour les Chrétiens, elle égale la mienne : tu mérites ce poste.

D A R A N.

Tu me rend justice.

C A L E D.

Tu vois ce sabre : il fut béni par Mahomet lui-même à la glorieuse journée de *Caaba*. Je te le donne.

D A R A N.

Mille graces , Seigneur !.. (*Il prend le Cimeterre.*) Ceci vous marquera encore mieux ma reconnoissance.

C A L E D.

Je conduirai moi-même les troupes de la baniere noire. Que l'attaque com-

D V

82 LE SIEGE DE DAMAS ,
mence par la porte d'Orient. Mar-
chons... Qu'on appelle Abudah?..

S C È N E X.

Les mêmes Acteurs. ABUDAH.

CALED.

T On devoit te demande. Qu'as-tu
fait de notre prisonnier?

ABUDAH.

Son courage m'étonne ! Je l'ai laissé
dans la tente voisine : à peine est-il ré-
venu à lui.

CALED.

Qu'importe : est-il à nous ?

ABUDAH.

La menace ne peut rien sur cet hom-
me. Ton dernier message l'a beaucoup
ébranlé ; mais semblable à un Pin agi-
té par les vents , en pliant sous l'effort
de l'orage , il tient encore à sa racine.
En me relâchant un peu de tes pre-
mieres demandes , je suis cependant
parvenu , finon à le gagner totale-

A C T E I I I. 83

ment, du moins à l'amener à peu près à notre but.

C A L E D.

Comment cela ?

A B U D A H.

Je l'ai vu deux fois prêt à se rendre ; l'instant après il m'échappoit en frémissant. Il alloit enfin consentir à tout, lorsque fixant tout à coup les yeux en terre, & les relevant vers le Ciel (il sembloit en cet instant avoir acquis de nouvelles forces !) *moi*, dit-il, *trahir ma foi ! moi renoncer à ma Religion ! jamais....* Non, dis-je, on ne l'exige plus....

C A L E D.

Qu'osois-tu dire ?

A B U D A H.

Ecoute. Il étoit alors trop animé pour être pressé davantage. Je me suis borné à lui représenter le péril évident où son entêtement l'alloit plonger : Tout ce qu'il a de plus cher dans une Ville dévouée au fer & à la flamme ! j'ai surtout insisté sur le sort affreux dont son Eudoxe est menacée, s'il refuse de joindre ses armes aux nôtres,

84 LE SIEGE DE DAMAS,
& s'il ne jure de nous être fidèle. C'est
ce que je viens enfin d'obtenir.

CALED.

Rien que cela ? Il est donc encore
Chrétien ?

ABUDAH.

Il s'agit d'abord qu'il nous aide à
surprendre la ville.

CALED.

Le fera-t-il ?

ABUDAH.

Ecoute ce qu'il consent de faire ;
*sous condition expresse que tout ce qui
ne sera pas armé , ou mettra bas les
armes , sera épargné.* Tu me donne-
ras quelques Troupes d'Elite ; Pho-
cias nous guidera vers la Porte par la-
quelle il s'est échappé ; & nous comp-
tons être aisément introduits dans la
Ville.

CALED.

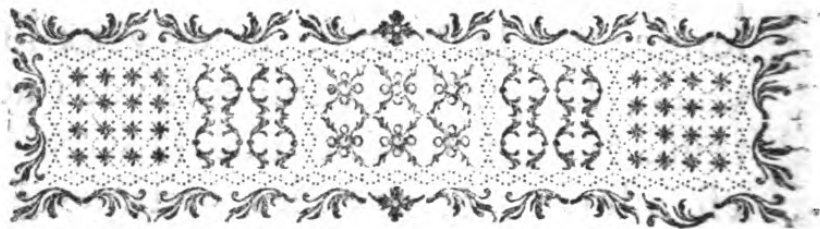
C'est quelque chose que ceci.... Je
n'aime pourtant pas un homme demi-
Chrétien , & demi-Musulman... N'im-
porte. Je ne laisserai pas d'attaquer la
Porte d'Orient : les premiers entrés
dans la Place en ouvriront les portes
aux autres... Soldats , écoutez - moi !

A C T E - I I I. 85

préparezvous à signaler votre valeur ; songez que le Prophète a les yeux sur vous , & que la récompense vous attend. Songez surtout , que la victoire est assurée , & que les victimes du combat sont attendues dans les Cieux. C'est là qu'un printems éternel , une symphonie céleste , des fleuves de vins délicieux , & des beautés toujours nouvelles seront le prix de vos exploits. Hâtez - vous , heureux Disciples du Pere des Croyans , hâtez - vous de vaincre & d'étendre la loi du Prophète ! Des Palmes immortelles , des desirs vifs & toujours renaissans seront votre partage ; & vos sens satisfaits ne seront pas moins prompts à renouveler vos plaisirs.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une grand-
Place vis-à-vis le Palais du
Gouverneur de Damas.*

*ABUDAH paroît accompagné de
plusieurs Officiers Sarrasins. EU-
MENES, HERBIS, & plusieurs
autres Chrétiens arrivent désarmés.*

EUMENES.

IL faut se soumettre à son sort. . .
Adieu, murs sacrés, adieu ! ... quelle
surprise étrange ! Puissances infernales,
voici l'instant de votre triomphe.

HERBIS.

C'est la joie, c'est la débauche qui

A C T E I V. 87

nous a trahis. Maudits soient à jamais nos Gardes infidèles !

A B U D A H.

Chrétiens, cessez vos plaintes : on vous tiendra ce qu'on vous a promis. Songez que vous n'êtes que des hommes ; gardez vous d'interroger, encor moins d'accuser la Justice éternelle. Apprenez que la foudre peut tomber sur vos Tours, ainsi que sur les Cédres qui couronnent le sommet de vos montagnes, sans que le Ciel vous doive tenir compte de leur ruine. Humiliez-vous, courbez vos têtes sous la main qui vous frappe, & sçachez supporter un malheur encor plus grand. Tout eût péri si vous eussiez osé nous résister : nous pardonnons à tous, nous vous rendons à tous & la vie & la liberté. Tant de générosité de notre part vous surprend sans doute : mais quel sera votre étonnement, en apprenant à qui vous la devez !



SCENE II.

*Les mêmes Acteurs. ARTAMON
arrive précipitamment.*

ARTAMON, à *Eumenes.*

S Eigneur, tout est perdu !... Mais ;
quels sont ces Guerriers ?

EUMENES.

Hélas , tout est perdu sans doute ;
nous ne le sçavons que trop !.. Mais :
si tu veux qu'on nous épargne , rends
au plutôt ton épée : tes nouvelles ar-
rivent trop tard.

ARTAMON.

Caled a forcé la Porte d'Orient ;
tout fuit devant lui : je venois vous
l'apprendre , dans l'espoir... Mais le
voici lui-même !

(*On entend les cris du Peuple der-
riere le Théâtre.*)

S C E N E I I I.

*Les mêmes Acteurs. CALED, le
sabre à la main ; plusieurs Ci-
toyens fuyant devant lui, &
demandant quartier.*

CALED.

Point de quartier ! Frappez soldats ;
Ne sont-ils pas Chrétiens ? Versez leur
sang, le Prophete l'ordonne Que
vois-je ? Abudah ! Je t'en félicite. Mais
d'où naissent ces regards pacifiques ?
Pourquoi ton cimenterre est-il oisif ?

ABUDAH.

Nous n'avons plus d'Ennemis. Vois
tous leurs chefs désarmés : ils nous re-
mettent la Place.

CALED.

Et jurent-ils d'embrasser notre loi ?

ABUDAH.

Non.

CALED.

Qu'ils périssent.

90 LE SIEGE DE DAMAS ;
A B U D A H.

Arrête , écoute-moi. Le Ciel , en fécondant mes vœux , m'a fait entrer dans cette Ville sans le secours de l'épée. Tenons notre promesse , n'ensanglantons pas nos lauriers.

C A L E D.

Je n'ai rien promis : la Ville est à moi par le seul droit de la Victoire. frappez Soldats ; frappez , dis-je.

A B U D A H.

Et moi je le défens... Je l'ai juré , je tiendrai ma parole.

C A L E D.

Ah !.. qui suis-je donc ici ?

A B U D A H.

Le Général ; je sçais même tout ce je te dois... (*appercevant que Caled fait signe à ses Soldats de frapper.*) Arrêtez Barbares , ou commencez par moi. C'est mon honneur que je défends ici ; qui de vous osera l'attaquer ? (*Les Soldats s'arrêtent.*) Caled c'est toi qui nous commande ; je connois ta bravoure , ta sagesse & ta probité. Mais souviens-toi que je suis Musulman , ancien Compagnon du Pro-

A C T E I V. 91

phète , & que mes sermens sont sacrés.

C A L E D.

Non , tu n'es qu'un Chrétien ; tu as trahi ta foi. Puisse-tu bien-tôt périr avec tes nouveaux Alliés !

A B U D A H.

Terminons ce différend scandaleux , & si peu séant aux Serviteurs du Calife.... Chrétiens , retirez-vous pour un instant : ma vie vous répond de votre sûreté.

S C E N E I V.

C A L E D. A B U D A H. *Suite écartée.*

A B U D A H.

Pourquoi , Caled , nous exposer ainsi au mépris des Nations ? Quelle idée prétens-tu qu'on ait de notre loi ? Tu m'appelles Chrétien !.... Est-ce parceque je veux observer ma promesse que je suis Chrétien à tes yeux ? Tu as tort , Caled ; & si.....

92 LE SIEGE DE DAMAS ;

C A L E D.

Quelles sont tes promesses ?

A B U D A H.

De laisser les Citoyens en pleine liberté de rester dans Damas, ou de quitter ces murs, après un serment de ne jamais combattre contre nous. J'ai promis de ne point troubler leur retraite. Je permets à chaque habitant d'emporter de tous ses biens, la charge d'une mule ; celle de six à chaque Chef, & de dix au Gouverneur. Je leur accorde, de plus, quelques armes légères pour les défendre contre les Brigands des montagnes.

C A L E D.

Par Mahomet ! c'est une armée entière que ton imprudence prétend équiper.

A B U D A H.

Peux-tu douter que le plus grand nombre de ces malheureux, pour rester dans leur Patrie, ne se soumette à notre loi, & ne s'affujettisse au tribut accoutumé ? En ce cas, qu'aurons-nous à craindre de quelques misérables fugitifs ?... tu sçais, d'ailleurs, qu'il nous reste encor plus d'une forteresse

A C T E I V. 93

à subjuguier. Montrons-nous une fois vainqueurs généreux ; nos conquêtes futures en feront la récompense , & nous verrons bientôt des Provinces entières accourir volontairement sous le joug.

C A L E D.

Eh bien , prends-en le risque sur ta tête : je te cède pour cette fois
Mais , hâte-toi de faire au platôt publier dans la Ville , que ceux qui prétendent en sortir , partent dès cet instant. Marche.

S C E N E V.

*Le Théâtre représente l'extérieur
d'un Monastère.*

E U D O X E , seule.

O U fuir ? Où me cacher ?... Nuit terrible & sanglante ,
Ta noirceur se dissipe , & ma terreur augmente !..

Phocias survit-il à ce malheur nouveau ?

Que ne suis-je avec lui dans le même tombeau !

94 LE SIEGE DE DAMAS,

Le feu, le sang, l'horreur où Damas est livrée
Respecte encor du moins cette enceinte fa-
cée,
Azile du repos, cache mon triste fort ;
Puisse-je dans tes murs trouver bientôt la
mort !

(Elle sort.)

S C E N E V I.

PHOCIAS, *seul.*

N'Entends-je pas des cris ?.. Dieu, quelle
voix plaintive
Frape, & fixe en ces lieux mon oreille atten-
tive ?
Brûlant de la revoir, de son sort incertain,
Mon cœur cherchoit Eudoxe, & l'appelloit
en vain.
Du Palais de son pere en vain l'espace im-
mense
Lassoit, & ranimoit ma tendre impatience :
Tandis que tout trompoit & mon cœur & mes
yeux,
Un invincible attrait me guidoit vers ces
lieux.

C'est ici que déjà cette Amante fidelle,
Qu'Eudoxe....

S C E N E V I I.

PHOCIAS, *allant pour sortir, ramène Eudoxe.*

EUDOXE.

AH, cher amant!... Est-ce toi ?

PHOCIAS.

Ciel, c'est elle!...

Est-ce toi que j'embrasse ? Est-ce toi que
j'entens ?

EUDOXE.

Quel Dieu t'a délivré des fers de nos Ty-
rans ?

Je revois Phocias ! ... quelle main secourable
Te dérobe aux fureurs d'un Vainqueur impla-
cable ?

PHOCIAS.

J'ai souffert mille maux depuis que mes
malheurs

M'ont séparé de toi... Mais laissons ces hor-
reurs :

96 LE SIEGE DE DAMAS ;

Le péril est passé ; mon bonheur nous rassemble :

Nous vivrons désormais , ou nous mourrons ensemble !

E U D O X E.

Eh , quels sont les garants de nos destins futurs ,

Phocias ? l'Ennemi n'est-il pas dans ces murs ?

Caled régné en ces lieux , cependant tu le braves !

Crois-tu l'en chasser ?

P H O C I A S.

Non.

E U D O X E.

Nous sommes donc Esclaves ?

P H O C I A S , à part.

Que lui dirai-je ? . . (*haut.*) Non , tu ne l'es pas

E U D O X E.

O Ciel !

Parle , épargne à mon cœur un doute trop cruel ;

Explique-toi.

P H O C I A S.

Partons.

E U D O X E.

ACTE IV. 97

EUDOXE.

Quoi ! crains-tu de m'instruire ?

Parle.

PHOCIAS.

Le tems est cher !...

EUDOXE.

Où vas-tu me conduire ?

En quels lieux reculés faut-il suivre tes pas ?

Prononce , je te suis...

PHOCIAS.

Nous restons à Damas.

EUDOXE.

Nous restons à Damas ! Quel est donc ce mystère ?

Nous Chrétiens ! ... Phocias , qu'est devenu mon pere ?

PHOCIAS.

Il est en sûreté. Mais vois comme en ce jour
Le sort nous favorise , & seconde l'amour :
Tu sçais , que sur l'avis d'une nouvelle armée
Prête à vanger les maux de Damas opprimée ,
Ton pere , & ses flatteurs , par cet espoir séduits ,

Dédaignèrent le bras qui les avoit servis.

Le pere d'Eutichès , déjà plein de sa gloire ;

Te donnoit à son fils pour pris de sa victoire ;

Tome VII.

E

98 LE SIEGE DE DAMAS,

Ce fier rival est mort; ses guerriers révoltés
Ont tiré de son sein leur dards ensanglantés.
Par un soldat surpris, moins heureux que fi-
delle,

Caled en cet instant en apprend la nouvelle.

E U D O X E.

Que m'importe, Eutichès! dans ces tristes
instans,

Mon cœur est occupé de soins plus importants.
Si le tien voit mon trouble, & ma douleur
amère,

Répons-moi, Phocias: qu'est devenu mon
pere?

Dis-moi quel est son sort?

P H O C I A S.

Il peut le rendre heureux....

Tout m'annonce pourtant qu'il va quitter ces
lieux.

E U D O X E.

Quel trouble tu répands dans mon ame inter-
dite!...

Quoi! Ce n'est donc plus nous, c'est lui qui
prend la fuite?

O fortune!...

P H O C I A S.

Entens-moi... Pour rassurer ton cœur,
Apprens que ton amant, au comble du mal-
heur,

A C T E I V. 99

Non content de sauver son ingrate Patrie,
Sauve encor le cruel à qui tu dois la vie.
Apprens , que par mes soins cent mille infor-
tunés,

Par la flamme & le fer à périr condamnés ,
Peuvent encore ici goûter un sort tranquile,
Du vers d'autres climats se choisir un azile.

E U D O X E.

Qu'entens-je !... Ah , cher amant , pourquoi
me caches-tu

Ce que doit ta Patrie à ta rare vertu ?

Quoi ; nous serions heureux !... Hélas , par
quels Miracles

Ton amour a-t-il pu surmonter tant d'obsta-
cles ?

Acheve de m'instruire , acheve d'éclairer

Un cœur plein d'un bonheur qu'il n'osoit es-
pérer.

P H O C I A S.

Ah , jouis-en plutôt ! & pour jamais , ignore
Les horreurs d'une nuit dont je frémis encore
Détourne tes regards du Tableau douloureux
Des maux que j'ai soufferts pour nous sauver
tous deux :

Mais que dis-je , tous deux ? Dans ce péril
extrême,

400 LE SIEGE DE DAMAS,

J'eusse péri cent fois pour sauver ce que j'aime,
Pour t'arracher au sort qui menaçoit Damas!
Je goute ce bonheur, ne l'empoisonne pas.

E U D O X E.

Si tu dois à l'amour cette grande victoire,
Quelle amante eut plus droit d'en partager
la gloire ?

Pourquoi donc affecter un silence cruel,
Qui me peint Phocias ingrat, ou criminel ?
Si tu connois mon cœur, il ne peut que te
plaindre ;

Si je connois le tien, Ciel ! qu'as-tu donc à
craindre ?

Pourquoi de tes succès n'oser m'entretenir ?
En me les confiant, crains-tu de les ternir ?

P H O C I A S.

Je crains bien plus encor ; je crains de te dé-
plaître !...

Parle : de mes succès quel seroit le salaire,
Si j'allois t'avouer, que pour les obtenir...
J'ai pû, de mes devoirs, perdre le souve-
nir ? ...

Que peu ferme en ma loi... pour préserver
ta tête,

J'ai risqué de trahir...

E U D O X E.

Ah malheureux, arrête !

ACTE IV. 107

Si tu ne veux ma mort, garde-toi d'achever! . . .

Toi rébelle à ta loi? . . . Non, tu veux m'éprouver! . . .

Non, tu n'as point trahi. . . ?

PHOCIAS.

Garde-toi de le croire!

Ce forfait odieux n'a point souillé ma gloire,
De mille morts plutôt j'eusse affronté l'hor-
reur.

EUDOXE.

Pardonne, cher Amant, pardonne à mon er-
reur!

Je te crois innocent, dès que tu prétens l'être.

Dans ces lieux cependant Caled commande
en maître:

Ses Soldats, par ton bras repoussés, ou dé-
truits,

Aujourd'hui dans ces murs sont pourtant in-
troducts.

D'où leur vient ce bonheur? d'où leur vient
ce courage?

D'où naît ce changement? . . . Tu changes de
visage!

102 LE SIEGE DE DAMAS,

Je lis dans tes regards la douleur, & l'effroi
Nous aurois-tu livrés ? Ciel !...

PHO CIAS.

Ecoute, & plains-moi.

Je n'avois plus d'espoir, & mon ame abbatue
N'invoquoit que la mort, après t'avoir perduë :

L'impitoyable Arabe, aidé de ses soldats,
Vers le camp ennemi précipite mes pas ;
Tout y veilloit encor : mais l'affreuse van-
geance

Couvroit ses noirs complots des voiles du si-
lence.

Elle inspiroit Caled ! par son ordre appellés
Je trouve cent guerriers sous sa tente assem-
blés ;

Et ce monstre nourri par la rage & le crime,
Fait passer dans leurs cœurs le poison qui l'a-
nime.

De Damas à mes yeux on prononce l'arrêt :
Pour un nouvel assaut le camp est déjà prêt ;
Et tandis qu'aux plaisirs nos peuples s'aban-
donnent,

Les pièges de la mort déjà les environnent ;
Tout doit périr enfin dans cette horrible nuit.
Peins-toi l'état affreux où je me vois réduit !

A C T E I V. 103

Eh quoi, tout doit périr ? & mon Eudoxe même !

Peins-toi mon désespoir, si tu crois que je t'aime.

Eudoxe, sous le fer d'un cruel assassin,
Prête à perdre le jour, & m'invoyant en vain !

Eudoxe sans secours, dans l'horreur du carnage,

Risquant peut-être encor un plus sanglant outrage ! . . .

Cette effrayante image accable mes esprits :
Il faut sauver Eudoxe, il n'importe à quel prix ;

Mon front de l'Univers porta-il la Couronne,

Épargnez cet objet, Barbares ! je la donne.

E U D O X E.

Ainsi donc, c'est par toi que nous sommes perdus ?

Ainsi donc, c'est pour moi que ces murs sont vendus ?

Aveugle Phocias ! O ma triste Patrie !

O crime ! . . . & c'est pour moi que vous êtes trahie !

Ah, malheureux !

104 LE SIEGE DE DAMAS ;

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? Hélas , oubliez-vous
Qu'il falloit de Caled appaiser le courroux ?
Que tout alloit périr. Qu'en ce péril extrême ?
J'eusse trahi l'amour en périssant moi-même ?
Et qu'en flattant l'orgueil d'un vainqueur
irrité ,
J'ai d'un peuple proscrit sauvé la liberté ?
Que je suis votre amant ? . . .

EUDOXE.

Et c'est ce qui m'accable !
Après ce que j'entens , en es-tu moins coupable ?
Esclave de l'amour , déserteur de ta loi ,
En es-tu , pour jamais , moins indigne de
moi ?
Ton cœur , ton foible cœur fût-il exempt de
crime ,
Qui pourra te laver d'un soupçon légitime ?
Chrétien , couvert de gloire , & né pour tout
oser ,
Aux yeux de l'Univers qui pourra t'excuser ?
As-tu pu te souiller d'une tache si noire ?
Tu te dis mon amant , & j'en faisois ma
gloire ;

A C T E IV. 105

Je n'avois qu'à me taire , & t'entendre louer !
Mais après ton forfait , puis je encor t'a-
vouer ?

A ton nom , désormais , s'il faut que je rou-
gisse ,

Puis-je t'aimer encor sans être ta complice ;
Sans m'avilir moi-même , & trahir avec toi-

Mon Pere , ma Patrie , & le Ciel , & ma Loi ?

Perds cet indigne espoir où ton ame s'égare :

Plus puissant que la Mort , ton forfait nous
sépare ;

La mort dans le tombeau nous eût rejoints un
jour :

Le crime rompt les nœuds qu'avoit formés
l'amour.

PHOCIAS.

Cruelle ! à me haïr si tu peux te résoudre ;

Si tel est mon salaire , ô Ciel lance la foudre !

Ecrase un malheureux sous sa chaîne opprimé ,

Qui seroit innocent , s'il avoit moins aimé !..

Eudoxe ! A cet accueil aurois-je dû m'atten-
dre ?

EUDOXE.

Phocias vertueux méritoit un cœur tendre ;

Sa mort , de mes sermens n'auroit pu m'affran-
chir :

Phocias criminel ne sçauroit me fléchir...

106 LE SIEGE DE DAMAS,

Quels plaisirs, quels transports ta vuë inespérée

N'eût-elle pas fait naître en mon ame enivrée,

Si digne de mes vœux en cet heureux moment,

J'eusse pu sans remords embrasser mon amant.

PHOCIAS.

Barbare ! Se peut-il qu'un instant de foiblesse

Me perde, & pour jamais m'arrache ta tendresse ?

En peux-tu méconnoître & la cause, & l'objet ?

EUDOXE.

Quand la cause est frivole, elle ajoute au forfait.

Il en est, je le sçais, que l'honneur justifie ;

Mais en fut-il jamais pour trahir sa Patrie ?

Quelle cause pourroit balancer dans un cœur

La perte de la gloire, ainsi que du bonheur ?

Si l'on n'est point heureux, dès qu'on se croit coupable,

Quel est le sort d'un cœur qui se sent méprisable ?

PHOCIAS.

Il est affreux sans doute , & sur-tout pour le
mien ! . . .

Quoi , ma vive douleur n'attendrit pas le
rien !

EUDOXE.

Rappelle cette nuit , pour ton malheur passée ;
Rappelle tes vertus , & ta gloire éclipée ;
Rappelle ces dangers , où je t'ai vu si grand ;
Sois tout ce que tu fus , redeviens innocent ;
Soutiens , ranime encor ta Patrie expirante ;
Sois Phocias enfin : tu revois ton Amante.

PHOCIAS.

Arrête ! Epargne-moi de si cruels mépris ;
Crois que ce que je fus , m'apprend ce que je
suis

J'ai pu risquer pour toi ce comble d'infamie ,
Cruelle , & je n'ai pu voir menacer ta vie ! . . .

EUDOXE.

Malheureux ! . . Je te plains ! . . Hélas , est-ce
bien toi ?

Ce Phocias , jadis si digne de ma foi ?

C'est pour nous séparer que le sort nous ras-
semble !

Avant ta chute , hélas , nous serions morts
ensemble :

108 LE SIEGE DE DAMAS ;

J'aurois suivi tes pas dans la nuit du Tom-
beau :

Mourant pour mon pays, mon sort m'eût
paru beau.

Mais aujourd'hui !.. Non , non , si je t'aimois
encore ,

Ce seroit partager un forfait que j'abhorre :

Tu jouirois du prix que tu crûs obtenir ;

Et ce seroit forcer le Ciel à t'en punir.

Si la voix des remords passe jusqu'en ton ame,

Oublie , éteint plutôt une funeste flame ,

Poison de ton bonheur , écueil de ta vertu :

Ranime s'il se peut ton courage abbatu ;

Et sans offrir au sort une lâche victime ,

Apprens à supporter la peine de ton crime.

PHOCIAS.

Tu veux donc me quitter ?...

EUDOXE.

Je le veux , je le dois :

Implacable vertu , je souscris à tes lois !..

Adieu : ta vuë encore a pour moi trop de
charmes !...

PHOCIAS.

Tu ne me hais donc pas ?..

EUDOXE.

Juges-en par mes larmes !

A C T E IV. 109

PHOCIAS.

Hélas , ta douleur même augmente mon tourment !...

EUDOXE.

Adieu trop malheureux , & trop fidèle amant !

S C E N E VIII.

PHocias déplore son malheur. Il ne doute pas qu'Eudoxe ne soit allé se joindre à Eumenes & aux autres fugitifs prêts à quitter Damas. Ce tendre amant espere encore de toucher le cœur d'Eudoxe. Il implore la clémence & le secours du Ciel ; & paroît déterminé à réparer sa faute par quelque action éclatante.

Fin du quatrième Acte.



1
TFO LE SIEGE DE DAMAS,



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Place
publique.*

*CALED & DARAN, arrivant de
différens côtés.*

CALED.

QU'as-tu, soldat ? tu parois en co-
lere.

DARAN.

Puisque tu veux le sçavoir, je te
l'avoue. Si cette franchise déplaît à
mon Général, voilà ma tête : qu'il en
dispose.

CALED.

Non, parle-moi plutôt sans détours.

A C T E V. III

Je crois déjà préssentir la cause de ton
chagrin.

D A R A N.

Crois-tu avoir conquis Damas ?

C A L E D.

Sans doute.

D A R A N.

Eh bien, jette les yeux sur cette val-
lée de palmiers ; regarde le triomphe
de ces Chrétiens que tu crois avoir
vaincus : contemple leurs richesses , la
stérilité de ta victoire , & le mépris
qu'ils font de toi.

C A L E D.

Où est donc cette vallée de Pal-
miers ?

D A R A N.

Ici près , derriere ces murs : c'est-là
qu'est le rendez-vous général de ceux
qui se disposent à quitter Damas ; c'est-
là qu'ils rassemblent toutes leurs for-
ces , & que je viens d'observer leurs
démarches à la faveur de ce déguise-
ment ah quelle vision ! Je maudi-
rois volontiers mes yeux.

C A L E D.

Qu'ont-ils donc vû de si terrible ?

112 LE SIEGE DE DAMAS ;
D A R A N.

Tout Damas , toute son ame , toute sa vie , tout son sang le plus pur , tous ses trésors enfin. Quelle argenterie immense ! Quelles piles de vases précieux enrichis de diamans & de perles ! Quel brillant amas de meubles , de tapisseries , d'étoffes tissées d'or ! La terre en est couverte ; Le soleil semble avoir trouvé des rivaux !

C A L E D.

Qu'entens-je !

D A R A N.

La vérité. Tes vils Chrétiens , ainsi qu'un essain d'abeilles , s'empressent d'emporter leur miel loin de ces lieux : les *ruches* que tu trouveras bientôt vuides , seront l'unique fruit de ta conquête.

C A L E D.

Quoi donc , ils sont déjà prêts à partir ?... Quelle imprudente capitulation !

D A R A N.

Ils sont si bien prêts à partir , qu'ils semblent s'y être disposés par avance. Par Mahomet ! on cherche en vain dans ce pays l'image de la guerre : tout

A C T E V. 115

y annonce plutôt une foire paisible ,
ou le départ d'une caravane nombreu-
se pour les Provinces voisines.

C A L E D , *à part.*

Ah ! Cette comparaison me frappe :
elle me rappelle le premier exploit du
Prophète , lorsqu'il poursuivit la Ga-
ravane de *Corash* , & qu'il dépouilla
plus de mille Infidèles pour enrichir
ses premiers Disciples (*haut.*) Est-
il vrai que l'Empereur eut ici un gar-
de-meuble d'étoffes de soye * les plus
précieuses.

D A R A N.

Tout cela est aussi disparu.

C A L E D.

Les traîtres ! Cela n'étoit pas com-
pris dans le traité.

D A R A N.

Et tu veux laisser partir en paix ces
brigands ? Tu veux que de braves sol-
dats soient ainsi privés de leur salaire ?

C A L E D , *à part.*

Lâche Abudah ! Le Calife sera in-

* Les étoffes de soye étoient encore très-
rares , & par conséquent d'un grand prix sous
le règne d'Héraclius.

14 LE SIEGE DE DAMAS ;
formé de ce traité honteux Je ne
le tiendrai pas, (*haut.*) Daran, il faut
les arrêter.

D A R A N.

Les dépouiller.

C A L E D.

Les tuer tous.

D A R A N.

Soit je crains pourtant ce Chrétien , cet ami d'Abudah.

C A L E D.

Il faut leur cacher ce projet. Je soupçonne Abudah d'avoir l'ame Chrétienne. Tel est sans doute le motif secret d'une clémence qui nous deshonnore.

D A R A N.

Je présufois bien que notre Général ne supporterait point patiemment une semblable trahison : aussi avois-je disposé d'avance une Troupe de cavalerie qui n'attend que tes ordres pour la poursuite des fuyards Je crains pourtant, & je te le répète, que ce redoutable Phocias ne pénètre, & ne croise nos desseins. Je viens de le rencontrer aux portes de la Ville ; & je ne sçais quel trouble involontaire

ACTE V. 119
s'est répandu dans mon ame, & m'a
fait frémir à son aspect.

CALED.

Cache-moi ces indignes terreurs ;
Marchons sur l'heure à l'Ennemi, &
rendons notre conquête fructueuse.

SCENE II.

*Le fond du Théâtre s'ouvre, &
represente une Vallée remplie
de Tentes, d'Equipages, & de
balots. On voit, dans l'éloi-
gnement, des Palmiers, & de
hautes Montagnes.*

*EUMENES paroît avec plusieurs Of-
ficiers, & une Troupe d'Habitans
de Damas.*

EUMENES, sortant de sa tente.

DOrs, chere & malheureuse fille :
puisse le Ciel veiller à ta conserva-
tion !.... un léger sommeil suspend
pour un instant les mortelles dou-

ACTE VI LE SIEGE DE DAMAS,
leurs. Empêchez, mes amis, qu'on
approche de cette tente.... nos gardes
sont-elles bien placées au bas de ces
montagnes?

UN OFFICIER.

Oui, Seigneur.

EUMENES, se frappant la poi-
trine.

O Damas!.. Je te vois donc en-
core?... Souffrez mes amis, que je
vous recommande une discipline exac-
te.... Je n'ai plus droit de comman-
der ici: c'est un conseil que je vous
donne.

UN CITOYEN.

Vous êtes toujours notre Chef, &
notre guide.

UN AUTRE CITOYEN.

Nous vous obéirons toujours.

UN AUTRE.

Nous vous suivrons partout.

EUMENES.

Je vous en rends grâce. Les om-
bres de la nuit couvriront bientôt
notre misère; jusqu'à l'Aurore, voilà
votre demeure. Que chacun de vous se
rende, s'il se peut, moins amer le souve-
nir de ses pertes, & apprenne de bon-

ne heure à supporter le poids de l'infortune.

U N O F F I C I E R.

Seigneur , par l'inspection que j'ai prise de l'étendue de notre camp, je présume que plus de la moitié de nos Citoyens est ici.

E U M E N E S.

C'est dumoins une consolation pour moi. Mes yeux parcourent avec plaisir le grand nombre de mes compatriotes , mais ils n'en sont pas moins baignés de larmes !... Ce puissant Roi de Perse , ce superbe *Xercès* pleura , dit-on , à la vue de son armée innombrable , en songeant qu'elle étoit composée de mortels : il s'applaudissoit cependant de sa prospérité. Hélas ! Qu'appellons - nous prospérité ? Une Courtisane perfide , qui ne sourit que pour nous trahir. O toi , brillant *Bosphore* ! Aliment éternel des passions , poison de la vertu , monstre destructeur de ton Etre , phantôme aveugle qui fascines les yeux de la raison même qui devrait te guider , serons-nous toujours tes victimes !... Cieux bienfaisants , écoutez-moi ! Permettez qu'une

118 LE SIEGE DE DAMAS,
obscure tranquillité couvre le reste de
ma vie ! ou s'il faut que je sois mal-
heureux, faites du moins que vos
châtimens ne servent qu'à épurer ma
vertu ! J'apprendrai à me connoître :
c'est plus pour moi que le gain d'un
empire. Ecartez de moi les faveurs
de la fortune : ce sont elles qui m'ont
perdu..... ne vois-je point Herbis ?
O mon ami , qu'es tu donc devenu
depuis le tems que j'aspire après toi ?

S C E N E III.

EUMENES. HERBIS.

HERBIS.

J'Etois sur le haut de ces monta-
gnes : Damas y recevoit mes derniers
adieux !

EUMENES.

Cette Ville infortunée est-elle en-
core digne de tes regards ?

HERBIS.

Non, je veux l'oublier pour jamais.

A C T E V. 119

Toutes nos richesses, toutes nos possessions peuvent être comparées à une poignée d'air : tant que nous serrons fortement la main, nos cœurs sont flatés d'en jouir; si nous l'ouvrons, ce n'est plus rien. Mais une blessure bien plus profonde encore excite mes gémissemens.

EUMENES.

Ah, je t'entends : c'est ton fils que tu pleures.... Je conçois toute ton infortune, & je la partage.

S C E N E I V.

EUMENES. HERBIS.
ARTAMON.

EUMENES.

Que vois-je ? Artamon !... je te croyois resté dans Damas.

ARTAMON.

Je ne fis jamais grand étalage de Religion : j'ai pourtant de l'honneur, & l'orgueil d'un foldat. Ces nouveaux Maîtres me déplaisent.

820 LE SIEGE DE DAMAS,
EUMENES.

Ne désespérons de rien, cher Artamon : il viendra peut-être un tems où nous pourrons triompher à notre tour des Barbares qui nous oppriment, & recouvrer le beau pays qu'ils nous enlèvent... Hélas, que la flateuse espérance est prompte à nous séduire ! Que ses accens enchanteurs ont de pouvoir sur le cœur des foibles Mortels !... Ne les écoutons plus : remettons tout aux volontés du Ciel. Regarde, Herbis. N'avons-nous pas ici de quoi fonder une ville puissante ? N'est-ce pas ainsi que vivoient nos premiers peres, dans des tems plus heureux ? N'est-ce pas ainsi, qu'au milieu de leurs fertiles champs, & couchés sous la roile avec leurs troupeaux nombreux, ils jouissoient en paix de leurs richesses *ambulantes* ? Vois notre clair & poissonneux *Pharphar* *, qui semble vouloir nous suivre en précipitant ses ondes le long de cette vallée délicieuse. Ne dirait-

* Fleuve de la Syrie qui a sa source dans le Mont Liban, à sept lieues de Damas.

on pas qu'il redouble la fraîcheur de l'air & de ses eaux pour favoriser notre marche pénible!... Amis, sommes-nous donc si malheureux?

S C E N E V.

Les mêmes Acteurs. EUDOXE.

EUMENES.

O Ma fille! ... pourquoi fors-tu de ta tente? Qui peut sitôt avoir troublé ton repos.

EUDOXE.

Je le cherchois envain: Il n'en est point ici. Hélas, nous sommes fugitifs, c'est notre sort; il n'est plus de sommeil pour nous!

EUMENES.

Tu souffres, chere Eudoxe.

EUDOXE.

Je voudrois, s'il étoit possible, pouvoir me fixer moi-même: je me sens pourtant plus tranquile auprès de vous.

122 LE SIEGE DE DAMAS,
EUMENES.

Auprès de moi ! Hélas, c'est ainsi que le tendre arbrisseau cherche à s'étayer d'un mur, souvent prêt à s'écrouler. Je pense, en gémissant, que tu ne me suis que pour être témoin de ma chute, & pour partager mes malheurs. J'ai tout perdu, ma chère Eudoxe : je vois en toi le seul bien qui me reste.

EUDOXE.

Ah, gardez-vous de penser ainsi ! Non, Seigneur, non, vous n'avez rien perdu : vous avez sauvé du naufrage un trésor de richesses immortelles, une foi pure, une fidélité inviolable au Ciel, & à votre pays. N'avez-vous pas généreusement refusé une vaine grandeur qu'il falloit partager avec d'heureux criminels ? Non, Seigneur, vous n'avez rien perdu : Damas seule est à plaindre ; l'erreur & l'infidélité régneront maintenant dans ses murs : en la quittant, c'est la mort même que nous fuyons.

EUMENES.

Trop généreuse fille ! Ce que j'entends me rend la vie. O Eudoxe, tes subli-

A C T E V. 123.

mes vertus m'étoient inconnuës : je ne connoissois pas toutes mes injustices ; pourras-tu me les pardonner ?

EUDOXE.

Ah, Seigneur ! Témoinnez-vous, en me parlant ainsi, que vous me pardonnez vous-même ?

EUMENES.

Moi ! Eh c'est par toi-seule que j'espère encore, c'est en ta faveur seule que le Ciel peut encore jeter sur nous un regard favorable. C'est maintenant, ou jamais, que tout ressentiment doit être éteint parmi nous. Pardonne aussi au malheureux Herbis : nous fûmes tous les deux bien injustes. O Phocias ! . . . Mais le passé est irrévocable. Cependant, s'il étoit ici, je le prierois aussi d'oublier. . . . Ah, ma fille ! Mon intention n'est pas d'irriter tes douleurs. Hélas, je fais couler tes larmes ! . . .

EUDOXE, *à part.*

Dieu, pourquoi n'est-il point ici ? Pourquoi mille infortunés que j'aperçois ont-ils conservé leur innocence, tandis que mon amant est criminel ?

Fij

S C E N E VI.

Les mêmes Acteurs. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

OU est Eumenes ?

EUMENES.

Quel sujet important te fait ainsi précipiter tes pas ?

L'OFFICIER.

Je crains Seigneur, je crains quelque surprise. Un corps de Cavalerie Arabe paroît vouloir s'approcher de ces lieux : je les ai vu roder au bas de la montagne où vous avez placé ma Garde.

HERBIS.

J'ai vu la même chose : mais je les ai pris pour des Chrétiens Arabes traversant le pays.... Paroissoient-ils venir de ce côté ?

L'OFFICIER.

En toute diligence.

A C T E V. 125
EUMENES.

Si ces Arabes sont Chrétiens, nous n'en devons rien craindre; si e'en sont d'autres, le traité me rassure. Voyons pourtant de quoi il s'agit. Rentre, ma chere Eudoxe; je te rejoins bientôt. Soldat, sois mon guide.

S C E N E VII.

Les mêmes Acteurs. UN AUTRE OFFICIER.

II. OFFICIER.

AUX armes, aux armes! L'Ennemi est dans le camp, nous sommes perdus.

EUMENES.

Quoi, déjà?...

II. OFFICIER.

Après avoir mis pied à terre, ils ont forcé la Garde. l'épée à la main. Ils viennent, disent-ils, pour piller les trésors que nous emportons.

F iij

126 LE SIEGE DE DAMAS ;
EUMENES.

Infâmes ! . . . Caled n'est sûrement pas instruit de cette perfidie. Marchons amis , il faut combattre. Montrons à ces Barbares combien il est dangereux d'insulter à un ennemi qui n'a plus d'espoir.

(Ils sortent tous. On entend de temps à autre le bruit des armes , & les cris des Combattans.)

SCENE VIII.

DARAN, avec un Parti de
Soldats Sarrasins.

DARAN.

LAissons battre les fols ; ne songeons qu'à notre récolte . . . c'est ici, mes amis , c'est ici qu'il faut moissonner . . . Commençons par vuides les tentes les plus écartées . . .

Les soldats emportent le bagage.

DARAN regarde dans une tente ,
& dit :

Que vois-je ici ? Une femme ! Elle est belle , & richement vêtue... commençons par par la dépouiller... *Il entre dans la tente.*

SCENE IX.

DARAN EUDOXE. *Soldats.*

EUDOXE , *se débattant.*

O Ciel , daigne m'entendre ! Ciel , viens me secourir !... Eh quoi , tout m'abandonne , tout est sourd à mes cris ? Ah , barbare , arrête ! mes vœux vont être exaucés.

DARAN.

Tu t'en flattes envain : le secours que tu implores est encore éloigné.



SCENE X.

DARAN. EUDOXE. PHO-
CIAS.

PHOCIAS.

LAche, tu as menti !... (*Il le re-
pousse avec sa lance.*)

DARAN.

Ah, c'est toi ! C'est mon mauvais
génie ... Tu viens donc encore tra-
verser mes desseins ? Tiens, voilà ton
salaire....

(*Il lui porte un coup de cimeterre.*)

Quoi, je t'attaque envain ?... Ciel
dessèche le bras qui sert si mal ma van-
geance !...

(*Phocias le blesse.*)

O vil Chrétien ! Tu m'as frappé ...
Je succombe !... Je meurs

(*Daran tombe, & expire en mau-
dissant Phocias.*)

A C T E V. 129

PHOCIAS.

Meurs malheureux ; & puissent tes
malédictiones retomber sur toi-même !

S C E N E X I.

PHOCIAS. EUDOXE.

PHOCIAS.

Que vois-je ? C'est Eudoxe.

EUDOXE.

Phocias O surprise ! C'est donc
ainsi que le Ciel exauce enfin mes
vœux ? Je tremble cependant A
peine ai-je la force de te demander
par quel bonheur tu te rencontres ici ?
Par quelle raison l'Ennemi vient ainsi
troubler notre retraite ?

PHOCIAS, *à part.*

Mon sang échauffé par la colere ;
se glace encore à son aspect ! son der-
nier adieu jette autant de terreur dans
mon ame que si le sort avoit prononcé
cet Arrêt. Quels reproches n'est-elle
pas maintenant en droit de me faire ?

F v

170 LE SIEGE DE DAMAS,

Voilà tes amis aveugle Phocias ! Voilà ces fideles Arabes qui t'avoient paru si digne de ta confiance ! Ah comment soutenir ces trop justes reproches ?

E U D O X E.

Tu viens de m'arracher des mains féroces d'un infame ravisseur, & ton ame paroît accablée par de nouvelles peines... Parle, qu'avons-nous à craindre encore ?

P H O C I A S.

Le Ciel, chere Eudoxe, veille à ta sûreté ! Tu vois que la mort punit l'audace de quiconque ose t'approcher pour te nuire : les Barbares mêmes sont faits pour te respecter. Ne crains rien de leurs mains profanes.

E U D O X E.

Tu ne me répons point. Parle ; d'où naît ce bruit affreux ? D'où viennent ces allarmes qui se répandent dans le camp ?

P H O C I A S.

Quelques richesses, non comprises dans le Traité, occasionnent une recherche de la part des Sarrasins. Ce différend de peu d'importance est

A C T E V. 131

peut-être déjà terminé.... Mais hélas ! je suis un malheureux Banni ; c'est même un crime pour Phocias d'oser encore paroître devant toi. Si j'avois droit de te parler , je te conseillerois de quitter au plutôt ces lieux.

E U D O X E.

Qu'entens-je ! N'ai-je point un Pere ? voudrois-tu que je le quittasse dans l'état déplorable où notre amour l'a réduit ! & pourquoi ? pour une nuit que nous avons à passer dans cette vallée ? Non , Phocias l'exigeroit en vain. Dieu ! quelle reconnoissance, quels tendres transports ce dernier bienfait que je reçois de toi n'eût-il pas fait naître dans mon ame , si.... Mais je n'ai plus maintenant à t'offrir que des vœux , & des larmes : froids & stériles remerciemens pour un cœur tel que le tien ! ... Je bénis pourtant le Ciel de m'avoir procuré l'occasion de te revoir sans crime ; de pouvoir encore gémir un instant avec toi du sort affreux qui nous poursuit ; & de te dire encore en nous séparant pour jamais.....

F vj

132 LE SIEGE DE DAMAS,
PHOCIAS.

Pour jamais! ... Eh bien, c'en est donc fait : ton Arrêt est irrévocable ; il faut l'exécuter. C'est ce qui m'amenoit ici.

EUDOXE.

Ciel, quel est ton dessein ?

PHOCIAS.

C'est ainsi qu'à tes pieds....

EUDOXE.

Que vois-je ! Ah lève-toi.

PHOCIAS.

Jamais... Non, c'est ici que je dépose le fardeau funeste dont tu m'as accablé : j'ai tenté de le porter, il excède mes forces. Jette un dernier regard sur ta victime, si tant est qu'elle en soit encor digne... Attens, chere Eudoxe ! ... encor un instant : mon sacrifice est bientôt accompli... Je cesse d'être....

EUDOXE.

Arrête cruel ! Tu déchires mon cœur ! ... N'as-tu pas vû l'horreur de mes regrets ? Ai-je pû te cacher, en te disant adieu, l'état horrible de mon ame ? N'as-tu pas vû que la main du

Ciel seul pouvoit briser les nœuds qui
m'attachoient à toi ?

PHOCIAS, *se relevant.*

Prends garde ! Tu ne me trom-
peras plus par ta fausse pitié : elle
écoute trop à mon cœur ; je t'en dis-
pense désormais voilà mon seul
espoir.

(Il tire un poignard.)

Ta cruauté est maintenant un bien-
fait pour moi adieu , la mort va
terminer mes peines.

E U D O X E.

O Ciel , arrête ! . . . Le désespoir t'a-
veugle donc ainsi ? Tu veux mourir !
Pense du moins avant que de te pré-
cipiter dans ce gouffre ténébreux ,
pense du moins que le retour n'en est
point ouvert au repentir . . . Hélas ,
si ton état n'en devenoit que plus hor-
rible encore ! Ah , daigne réfléchir . . .

PHOCIAS.

Réfléchir ? Non ; la réflexion est
maintenant ma plus mortelle enne-
mie : c'est une torture languissante ,
un feu qui consume trop lentement .
C'est pour m'en affranchir que je
cours au tombeau .

134 LE SIEGE DE DAMAS,
EUDOXE.

O fatale erreur ! Es-tu bien sûr de ton azile ? Ah , qui t'a dit que ton repos n'y sera point troublé ? Va , la mort n'est qu'un nom trompeur , dont les Mortels sont abusés : tu la cherches envain , nul d'entr'eux ne la rencontre jamais. Tu fuis la vie , pour retrouver peut-être sous une forme plus terrible encore tout ce que tu crois éviter ... Et quel sera ton désespoir de ne pouvoir alors changer ton nouvel être !

PHOCIAS.

Eh bien , je te rends grâces : mon malheur est à présent complet ! Tu avois déjà tout obtenu de moi : cet espoir cher à mon cœur est le seul bien que je m'étois réservé ... tiens , prends-le aussi ... (*Il jette le poignard.*) dis-moi , maintenant , Eudoxe : privé de toute ombre d'espoir , privé du seul aliment de ma vie. (*Cependant condamné à vivre !*) que suis-je maintenant ? Que prétens-tu que je devienne ?

EUDOXE , *se retourne en pleurant.*

Ah , Dieu ! ...

PHOCIAS.

Tu pleures ! ... peux-tu verser des

larmes, & ne point pardonner ? Parle, avant que le désespoir s'empare de nouveau d'un cœur qui ne vit que pour t'aimer, hâte-toi de me dire si tu n'apperçois dans tout l'avenir aucune espece de consolation pour moi ? Si tu n'entrevois pas la moindre lueur qui puisse me conduire à travers cet obscur labyrinthe ? Si guidé par mon seul désespoir, je dois pour jamais errer dans les ténèbres ?

Ils se regardent, & restent quelque instant dans le silence.

Tu te tais ?... Parle, dévoile mon sort, qui semble encore en suspens dans ce moment terrible ! Ah, parle... tous mes sens, toutes les facultés de mon ame sont attentives à ce que tu vas prononcer. Mon cœur cesse de palpiter, le cours de mon sang est interrompu, je respire à peine ; & si je vis encore, ce n'est que pour t'entendre.

E U D O X E.

Si tu pouvois... Mais seroit-il possible ? ... Je tremble.... Je frémis.... Ah, Phocias, ne me fais point parler !

P H O C I A S.

Eh bien, entends-moi donc ; entends

136 LE SIEGE DE DAMAS,

mes derniers, & mes uniques vœux.

Ils ne blesseront point le Ciel. Partout où tu porteras tes pas, consens seulement que je te suive, permets que je te voye, consens que je t'entende: sois désormais le génie bienfaisant qui éclairera mes démarches, qui dirigera tous mes pas, jusqu'à ce que mes larmes & mes longs travaux aient expié mon crime. Alors peut-être, alors ma chere Eudoxe, ton amant te paroîtra moins indigne de ta pitié, tu le croiras peut-être assez puni, tu le croiras du moins encore plus malheureux qu'il ne fut coupable; & ton cœur attendri.... Ciel, tu détournes les yeux! tu ne le penses pas.

EUDOXE.

Ah, ne m'en dis pas plus!. Tes accens douloureux ébranlent & séduisent mon ame; & si... (*On entend les cris des habitans de Damas massacrés dans le camp.*) Quels sont ces cris funestes? L'étendart de la mort est-il encor deployé dans ces lieux?... Le bruit redouble... Cours, vole, Phocias, préviens, arrête les nouvelles fureurs d'un ennemi perfide. Voici

A C T E V: 137

l'instant de me prouver la sincérité de ton repentir ; sauve nos Citoyens, sauve nos amis , sauve surtout mon pere : l'espoir de m'attendrir ne t'est plus interdit... Je n'ose rester plus longtemps dans ces lieux... Je fuis , adieu.. Ciel , daigne être mon guide !

S C E N E XII.

PHOCIAS. *C A L E D* paroît dans le fond du Théâtre.

C A L E D, à part.

O Mort ! achève ton ouvrage...
(*Il regarde ses mains sanglantes.*)
Cette couleur me plaît. C'est ainsi que l'ardent Chasseur , avant que de quitter les bois , trempe ses mains dans le sang du Cerf expirant pour mieux célébrer sa victoire, & sa joye... (*haut.*) Est-ce toi Phocias ? Qu'es-tu maintenant ? Dois-je aussi te regarder comme notre ennemi ? Si tu ne l'es pas , montre-moi la tente d'Eumenes.

133 LE SIEGE DE DAMAS ,
PHOCIAS.

Arrête.... garde-toi de passer plus
loin.

CALED.

Et c'est toi qui prétend m'en em-
pêcher ?

PHOCIAS.

Oui , si tu aimes la vie , crains de
faire un pas de plus.

CALED.

Vois-tu qui tu menaces ? Me recon-
nois-tu bien ?

PHOCIAS.

Si je te reconnois ! Puis-je mécon-
noître un monstre destructeur ?... Pour-
quoi le sang inonde-t-il ces lieux ?
N'avois-tu point promis

CALED.

Insolent ! J'apprens enfin à te con-
noître aussi : aussi parjure à tes pre-
miers qu'à tes derniers sermens , il te
fied bien de me rappeler mes pro-
messes. Fuis , infâme.

PHOCIAS.

Tu as raison... je mérite ce titre ,
grave-le dans mon cœur. Infâme !...
Oui , c'est toi qui m'as rendu tel ; &
tu m'invites à t'en demander raison.

A C T E V. 139

Rends-moi , Barbare , rends-moi mon premier être , l'estime de mon pays , mes amis , mon honneur , tout enfin ce que tu m'as ravi... Tu ne le peux , exécration ravisseur ! Tu me dois du moins ma vengeance , ou la mort. La dernière hélas ne m'est que trop dûë , puisque je t'ai vendu mon ame. Ah , puisse-tu , ainsi que ton Prophète , en être à jamais détesté.

C A L E D.

O Mahomet ! entens-tu ces blasphèmes ?... Scélérat , ces mots te couvriront la vie ! Va te repaître des fruits amers de l'arbre de *Zacon* , détestable pâture des esprits infernaux...

(*Il attaque Phocias , qui se défend , & le tuë.*)

P H O C I A S.

Vas-y d'abord toi-même.

C A L E D.

Traître ! Tu m'as percé le cœur...
 O Prophète imposteur ! Sont-ce là tes promesses ?

(*Il expire.*)



SCENE XIII.

Plusieurs Troupes de Chrétiens & de Sarrafins traversent le Théâtre en combattant. Les premiers sont défaits. EUMENES les rallie enfin, & tient ferme. ABUDAH paroît, suivi de quelques Guerriers Arabes.

ABUDAH.

Cessez, cessez, dis-je ? & que l'épée sanglante rentre dans le fourreau.

EUMENES.

Abudah, sont-ce là vos sermens ?

ABUDAH.

Non ; & je conviens de la justice de tes plaintes.... (*il jette les yeux sur le corps de Caled.* O Musulmans ! regardez votre Général.

EUMENES.

Que vois-je ? C'est Caled !

ABUDAH.

Il ne respire plus... C'est ainsi que le Ciel nous punit, par sa mort, d'avoir

A C T E V. 141

violé notre foi. Adieu, grand, mais
cruel Guerrier !

E U M E N E S.

La soif qu'il avoit du sang humain
s'éteint dans son sang même.

A B U D A H.

Emportez son corps à Damas ; cou-
vrez-le d'un manteau.... puissions-
nous ainsi cacher ses fautes !... servi-
teurs du Prophète , écoutez-moi main-
tenant. Vous avez à pleurer une perte
plus importante encore : votre Sei-
gneur & le mien , *Abubecre* n'est plus ;
ce grand Calife a quitté cette vie pour
en trouver une meilleure ! Vous n'êtes
pourtant point sans Maître , *Omar*
vient de lui succéder. Reconnoissez
son sceau respectable que je reçois
dans le moment. Il me charge du Com-
mandement général de ses fideles Mu-
sulmans dans toute la Syrie : telle est
sa volonté suprême. Hélas ! Ne sem-
ble-t-il pas avoir prévu l'événement
funeste que nous pleurons tous aujour-
d'hui ? Obéissez donc , soldats du Pro-
phète , & reconnoissez en moi votre
Chef. Quant à vous , ô malheureux
Chrétiens ! Sçachez , qu'à la premiere

142 LE SIEGE DE DAMAS,
nouvelle d'un attentat dont je rougis,
j'ai volé pour le prévenir, ou pour
vous défendre. Reprenez tous vos
biens, ne craignez rien à l'avenir pour
votre sûreté, la mort sera le prix de
quiconque osera troubler votre retraite Qu'exigez-vous de plus? Par-
lez, je vous l'accorde.

EUMENES.

Toujours juste, toujours brave! tes
vertus illustreroient une foi plus pure.
Tu connois la pitié, tu connois la
clémence, tu es trop au-dessus de ta
Secte! Pardonne, respectable Abu-
dah: ta probité te rendoit digne d'être
Chrétien.

ABUDAH, *à part.*

Eternelle Puissance! c'est toi qui fis
mon cœur; ses mouvemens les plus
secrets te sont connus: ou fais-moi
connoître la vérité, ou pardonne-moi
mon erreur! Maintenant, Eu-
menes, séparons-nous en paix: Tu
vois en moi ton ami, autant que je
puis l'être.

(*Ils sortent tous par différens côtés.*)

SCENE XIV.**EUDOXE. ARTAMON.****EUDOXE.****H**Elas, mon Pere est-il sauvé ?**ARTAMON.**

Le Ciel le sçait. Il étoit prêt à combattre, lorsqu'incertain de l'événement il m'a ordonné de vous avertir du danger, & d'accompagner votre fuite.

EUDOXE.

Ma fuite ! Eh de quel côté porterois-je mes pas ?... Non ; si mon Pere est mort....

ARTAMON.

Esperons mieux, Madame ; le tumulte cesse : l'Ennemi peut-être est repoussé... Ce Guerrier pourra mieux nous instruire.



SCENE XV.

EUDOXE. ARTAMON.

L'Officier.

ARTAMON.

Soldat , tes yeux annoncent la victoire : Que dit ta langue ?

L'OFFICIER.

L'Ennemi s'est retiré ; Abudah n'a fait que paroître pour nous sauver ; le traité est renouvelé ; Caled est mort.

EUDOXE.

Et mon Pere ?

L'OFFICIER.

C'est par son ordre que je vous cherche , pour vous apprendre tout ceci. J'ai encor d'autres nouvelles à vous dire Mais

ARTAMON.

Mauvaises , sans doute ; ce soudain embarras l'annonce. N'importe , achève : les biens mêlés de maux sont le partage des Mortels.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Eumenes pleure un ami malheureux, Herbis est tué. Ce pere déplorable, accablé de la mort de son fils, s'est jetté dans le plus épais des bataillons ennemis, où il a trouvé le sort qu'il cherchoit sans-doute. Mais Eumenes paroît lui-même....

ARTAMON.

Il paroît soutenir quelqu'ami mourant... Hélas! c'est....

(Eudoxe, Artamon, & l'Officier reculent au fond du Théâtre.)

SCENE XVI.

*EUMENES conduit, & soutient
PHOCIAS percé d'une flèche.*

EUMENES.

O Blessure fatale! que ne l'ai-je reçue moi-même! ta générosité me pénètre, & me confond. Quoi, tu peux oublier mon injustice; Tu me pardannes! & tes derniers embrassemens sont pour moi!

146 LE SIEGE DE DAMAS ;
PHOCIAS.

Je n'ai plus qu'un instant à vivre ;
il faut le ménager... Achève, cher Eu-
menes... Achève de me conduire...
Hélas , où est-elle ?

(*Eudoxe & Artamon s'approchent.*)

EUMENES.

Approche, Eudoxe !... Vois le dé-
plorable objet de nos pleurs !

EUDOXE.

Phocias blessé ! Phocias expirant !..
Ah , quelle main barbare ?...

PHOCIAS.

Dis plutôt bienfaisante Séche
tes larmes , Eudoxe. Ce n'est point
la douleur qui fait couler les miennes...
Et je bénis mon sort.

EUDOXE.

O Ciel, est-il possible ?

PHOCIAS.

Mes destins sont remplis... le Ciel
vient d'exaucer mes vœux ; il a permis
que je devinsse encor utile à ma pa-
trie , ainsi qu'à mes amis : Caled ,
Daran , & tous ceux qui nous avoient
trompés sont tombés sous mes coups :
nous n'avons plus d'ennemis ; &
j'avois arrêté leur fureur meurtrière

A C T E V. 147

avant qu'Abudah que j'avois averti de leur dessein accourût à votre secours. Ce trait lancé au hazard, termine ma carrière; mon rolle est achevé.... C'est ainsi que le Ciel toujours juste, & me punit, & me fait grace. Je l'espère du moins ! O mes amis ne plaignez point mon sort.

E U D O X E.

Infortuné Phocias !.. Hélas, que te dirai-je ?

P H O C I A S.

Dis que tu me pardonnes.... O mon Eudoxe, ce n'est plus par les yeux de la passion que ton amant te regarde : mon ame, presque insensible pour tout objet terrestre, ne t'en trouve que plus brillante & plus pure.... Tandis que.... Je succombe... Et la douleur que je ressens....

E U D O X E.

Ciel secourable, jette les yeux sur lui ! daigne le secourir !

E U M E N E S.

Il n'est peut-être point trop tard; laisse-toi porter dans ma tente : ta blessure peut n'être point mortelle.

G ij

148 LE SIEGE DE DAMAS,
PHOCIAS.

On m'en flateroit en vain : l'Empire du monde ne me feroit point renoncer à une mort si précieuse. Hélas , je ne retiens encor mon ame pendant quelques instants que pour vous supplier d'être témoins de mes remords & d'en instruire l'univers. Le moment où ce dard sera arraché de ma blessure sera celui de mon trépas.

EUDOXE.

Ah , garde-toi d'y toucher ! mille sentimens aussi tendres que douloureux s'élevent à la fois dans mon ame , & l'agitent au point de ne pouvoir rien exprimer !... Je connoissois à peine le malheur Mais ce moment affreux...

PHOCIAS.

Arrête ?.. Tu me fais regretter la vie ! mais tandis que je respire encore , daignez m'apprendre , mes amis , de quel côté vous dirigez vos pas ?.. C'est ma dernière inquiétude.

EUMENES.

Si le Ciel exauce mes vœux, Constantinople fera ma dernière retraite. C'est là que j'espère passer le peu de

ACTE V. 149

Jours que mes malheurs me laissent;

EUDOXE.

Et c'est là que je vais me consacrer au Ciel. O Phocias, ne crains point de rivaux, toi seul aura possédé le cœur d'Eudoxe. Mon Pere même me consent à mon dessein. Ma vie, ainsi qu'un flambeau peu durable, va désormais se consumer aux pieds des Autels, jusqu'au moment où le Ciel (qui sans doute t'a déjà pardonné!) réunisse deux ames que rien à l'avenir ne pourra séparer.

PHOCIAS, *arrachant le dard de sa playe.*

Je meurs content... Je ne regrettois que toi seule... L'Univers est maintenant à mes yeux... Rien.

EUMENES.

Hélas, il tombe ! Artamon, soutiens-le : vois comme son sang coule !.. les ombres de la mort couvrent ses yeux... mais que vois-je ? O ma fille ! Vas-tu périr aussi ?... Aidez-la, secourez-la, chers amis, portez-la dans ma tente.

On emporte Eudoxe.

SCENE DERNIERE.

EUMENES. ARTAMON.

Suite.

ARTAMON, *à part.*

MEs yeux, ne retenez point vos larmes ! Elles honorent l'humanité.

EUMENES.

O Phocias ! O Phocias !... Il ne m'entend plus ; il est insensible à mes cris ! Jeune & trop malheureux Guerrier je ne t'en pleurerai pas moins : C'est un fils que je crois perdre en toi ! c'est un ami dont je n'étois pas digne !...
Mais à quoi te servent mes larmes ?

Quand on a dû prévoir les funestes effets,

Notre injustice envain excite nos regrets !

F I N.

BUSIRIS,

ROI D'EGYPTE,

TRAGEDIE

DE

M. YOUNG.

*O triste planè acerbumque funus !
O morte ipsâ mortis tempus indignior !
Jam destinata erat egregio juveni , jam
electus nuptiarum dies ; quod gaudium,
quo mærore mutatum est ?*

Plin. Epist.



PERSONNAGES.

BUSIRIS, Roi d'Egypte.

MYRON, Fils du Roi.

NICANOR, Pere de Mandane.

AULETES, Courtisan.

MEMNON,

RAMESES,

SYPHOCES,

PHE'RON,

MYRIS, Reine d'Egypte.

MANDANE.

} Conjurés

*La Scene est à Memphis dans l'ancienne
Egypte.*

*Représenté sur le Théâtre de Drury-lane,
en 1719.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Temple
de Memphis.*

PHERON, SYPHOCES.

SYPHOCES.



Il l'antique splendeur d'un
pays, la beauté de ses
édifices, & les faits im-
mortels dont il fut le
théâtre, ont droit d'éle-
ver l'ame & d'annoblir les idées, j'ai
sans doute loué trop foiblement notre
Egypte. Reine des Nations, gloire de
tous les tems, Mere des Sciences,

berceau des Dieux ; mon imagination s'étend en vain pour concevoir & peindre dignement à quel degré les armes & les Arts ont porté sa vaste puissance.

PHERON.

Trop heureuse Contrée ! si le redoutable Monarque qui la tient sous sa loi , si le superbe Busiris dont le nom seul fait trembler l'Univers , n'eût avili toutes les merveilles qu'elle renferme , par son orgueil & par sa cruauté.

SYPHOCE S.

L'orgueil est en effet la source de tous ses crimes & il en fait toute sa gloire ? Que dis-je ? il en est tellement enyvré , qu'à ses yeux Jupiter lui-même paroît à peine son égal. N'avons-nous pas vû ce vain Mortel traîné par des Rois attachés à son Char ? N'avons-nous pas vû ces infortunés Souverains cachant leur Majesté dans la poussière , supporter avec indignation cet Esclavage humiliant , tandis que le Vainqueur ornant son Diadème des plus précieuses dépouilles de leur Empire sembloit braver les Dieux par

A C T E I.

155

le faste éclatant de son triomphe ?

PHERON.

Sa cruauté n'est pas moins extrême que son orgueil. Toujours Barbare, même en invoquant les Dieux, sa piété ne se signala jamais que par l'effusion du sang humain.

(On entend les acclamations du Peuple.)

SYPHOCS.

Ce million de voix réunies nous annonce l'arrivée du Tyran. Voici l'heure où, descendant du haut du Temple, il vient de jeter un œil de complaisance sur ces énormes monumens qui cachant leur sommet dans les nuës, doivent apprendre à la postérité la plus reculée ce que peut & l'audace & l'industrie humaine.

PHERON.

Le Soleil a déjà vingt fois ramené le printems depuis que nos peuples, & les Nations rassemblées gémissent sous le poids de ces immenses travaux.

SYPHOCS.

Le Roi paroît... Si tu ne veux te prosterner, fuis.

 SCENE II.

BUSIRIS *paroît , environné
d'une foule de Courtisans.*

BUSIRIS.

Cette Cité puissante , par son antiquité presque rivale du soleil, cette opulente & fameuse Memphis ne découvre maintenant du plus haut de ses tours que des objets où le luxe & les Arts enfans de l'abondance ont épuisé tout ce que l'imagination peut inventer de plus enchanteur pour les yeux. Là des vallées fertiles , dont l'œil surpris veut en vain parcourir l'étendue ; ici des vaisseaux innombrables ; plus loin mille Cités enorgueillies de leur puissance , & qui ne semblent subsister que pour commander au monde. Trésors des Nations , richesses de l'Univers , c'est ici votre centre ! Heureuse Egypte ; ce monument seul manquoit à ta gloire. Cette naissante Pyramide , dont

A C T E - I.

157

L'épaisseur se perd pourtant déjà dans les airs , tandis que la vaste étendue de son ombre raccourcit les objets qu'elle couvre proportionnement à ce que les Rois de la terre sont au-dessous de ton Monarque : cette merveille , dis-je , cet hardi chef-d'œuvre de l'humanité étoit seul digne d'éterniser le souvenir de ta grandeur.

S C E N E III.

Les mêmes Acteurs. AULETES.

AULETES, *se prosternant.*

QUE le plus grand des hommes ,
que Busiris vive à jamais !

BUSIRIS.

Leve-toi. Que veux-tu ?

AULETES.

Divers Ambassadeurs sont arrivés des plus lointains climats : en t'apportant les hommages de leurs Souverains , ils viennent admirer les merveilles de ton règne. Chacun d'eux

158 B U S I R I S ,
est chargé des dons les plus précieux
que la nature accorde à sa contrée :
l'or , & les perles sont leurs moindres
présents. L'Arabe vient mettre à tes
pieds ses parfums les plus rares ; l'E-
thiopien t'offre mille coursiers aussi
vîtes que le vent ; des chameaux , des
éléphants succombant sous le faix des
riches dépouilles de leurs maîtres, sont
les tributs que les autres Royaumes
offrent au redoutable Busiris.

B U S I R I S .

Et le Persan , qu'apporte-t-il ?

A U L E T E S .

Il se prosterne devant ton Thrône ;
& la magnificence de ses présents ne
peut être égalée.

B U S I R I S .

J'ai pénétré ses desseins ; c'est un
espion jaloux de ma grandeur , & non
pas un ami : il ne me verra point.
Fais voir l'Egypte à son Ambassa-
deur ; qu'il contemple dans Memphis
le prodigieux concours des Nations ,
qui semblables aux flots de la mer ,
se répandent sans obstacle dans nos
Places publiques ; montre-lui ces vas-
tes portes d'airain , à travers chacune

desquelles le premier signal de mes trompettes fait sortir en un instant un million d'hommes ; fais-lui parcourir nos remparts formidables ; qu'il tremble à l'aspect de ces murs , où le bruit éclatant de tant de chars marchant de front , imite celui du tonnerre. Fais-lui surtout remarquer que le Roi des Fleuves , le Fils aîné de l'Océan , le Nil enfin fertilise à mon gré les champs de mon Empire ; & qu'indépendant du caprice des saisons , je tiens seul en mes mains , & la disette & l'abondance qu'il voye enfin toute ma gloire. Ensuite , présente-lui cet arc. Lorsqu'un de ses sujets pourra , ainsi que moi , le tendre sans effort , dis-lui que j'invite son maître à porter la guerre en ces lieux. Jusques-là , qu'il rende grace au Ciel d'avoir dirigé ailleurs le cours de mes conquêtes. Voilà pour le Persan . . . j'entendrai les autres Ambassadeurs.



 SCENE IV.

*MANDANE entourée de Prêtres,
& de ses femmes, est vuë dans
le lointain, offrant un sacrifice
aux Dieux de l'Egypte.*

*On chante une hymne à I S I S, après
quoi les Prêtres sortent, & MAN-
DANE accompagnée de ses femmes,
s'approche sur le devant du Théâ-
tre.*

MANDANE.

J'Ai rempli mes devoirs envers les Dieux ; mon ame cependant n'en est pas moins agitée. Les images terribles qui l'épouvantent, le glaive menaçant toujours prêt à me percer le cœur, n'en est pas moins sans cesse présent à mes regards ! Ce n'est pourtant que l'effet d'un songe : devrait-il si longtemps m'occuper ? mes filles, laissez-moi ... Suprême arbitre des humains, daigne m'entendre ! Daigne inspirer

un cœur que son innocence invite à
 t'implorer ! Heureux, ou malheureux,
 mon sort dépend de cet instant terri-
 ble. Epaisfis les ombres de ces demeu-
 res funèbres, cache à tous les yeux
 mon amant ; & fais qu'il puisse déplo-
 rer en paix ses malheurs.

S C E N E V.

*L'intérieur du Théâtre s'ouvre.
 On voit MEMNON couché sur
 le tombeau de son pere.*

MANDANE, *continuë.*

Quel spectacle fut jamais plus dé-
 plorable ! Cher Amant, si les morts
 ont seuls droit d'occuper un cœur où
 je croyois régner, la vie n'a donc plus
 de charmes pour toi ? Ou si je te suis
 chere encore, qu'ais-je donc fait pour
 te rendre ingrat à l'amour ; pour te
 voir préférer à ma tendresse l'azile de
 la mort, & du désespoir ?

BUSIRIS,
MEMNON.

Pourquoi le feu charmant de tes regards vient-il éclairer des lieux dont la sombre horreur convient si fort à l'état affreux de mon ame ? Songes-tu que l'éclat de tes charmes dissipe les ténèbres qui flattent & nourrissent ma douleur ? Retire-toi , chere Mandane : mon cœur voudroit ne vivre que pour toi , mais la nature reclame cet instant : ce n'est point à l'amour à le partager.

MANDANE.

Quentens-je !.. M'estimerois-tu assez peu pour me croire incapable de partager tes douleurs ? Vis-tu jamais mes yeux sereins quand les tiens ont versé des larmes ?

MEMNON.

O ma chère Mandane !

MANDANE.

Pourquoi sembles-tu me fuir ? Pourquoi détournes-tu les yeux ? Mandane est-elle coupable ? Memnon est-il ingrat ? Hélas , en quel état te vois-je ! Ton cœur , gros de soupirs , me cache la moitié de ta peine ; tes larmes coulent malgré toi.... Quel nou-

veau, quel puissant motif te les fait donc répandre ?

MEMNON.

Ah, ne cherches point à augmenter ma douleur ; je la croirois criminelle, si tu la partageois ! Je veux pourtant te la cacher en vain. O mon Père ! Ce nom du moins m'excuse : que ne doit-on pas à ce titre sacré !

MANDANE.

Donne passage à tes sanglots : Ce n'est qu'en m'ouvrant ton cœur que tu peux le soulager ; les maux que tu me caches n'ont déjà que trop longtemps empoisonné les plus doux instans de ma vie. Hélas combien de fois ne t'ai-je pas demandé vainement le triste détail de tes infortunes ? Cruel ! est-ce par un coup d'œil irrité que tu prétends encore me répondre ?

MEMNON.

O Mandane ! Si mes malheurs n'envelopoient que moi ; si mon intérêt seul exigeoit mon silence, pourrois-je l'observer ? Pourrois-je résister aux tendres inquiétudes de l'amour effrayé ? Mais il s'agit d'un crime à venger ; il s'agit d'un crime émané du

Throne : crains , ma chere Mandane ;
 crains d'approfondir ce secret fatal !
 En révélant ces secrètes horreurs ;
 tremble que je ne réveille un feu de-
 puis longtems couvert , & dont la
 moindre étincelle peut embraser ces
 lieux ! .. Mais , tu le veux ; je te con-
 nois : c'est trop longtems me défier
 d'un autre moi-même. Il faut te satis-
 faire.

Cette Myris , cette femme ambi-
 tieuse qui régné ici maintenant , étoit
 sœur d'Artaxès notre dernier Roi ; &
 Busiris , qui occupe aujourd'hui le
 trône , en étoit le plus prochain héri-
 tier. Pour t'épargner les circonstances
 du plus noir des forfaits , apprens seu-
 lement que la coupable Myris , eny-
 vrée du desir de régner avec notre
 Tyran , porta sur son frere une main
 criminelle , & que tous deux jouissent
 en paix du prix de leur crime.

MANDANE.

Ah , que m'apprens-tu !

MEMNON.

Les amis d'Artaxès , tout ce que
 l'Égypte avoit de vertueux & d'illus-
 tre , fut enveloppé dans cette horri-

ble proscription : des flots de sang inonderent ces lieux ; la crainte que le sang de nos Rois ne trouvât des vengeurs , rendit nos Tyrans implacables : tout ce que le fer ne put atteindre , fut à jamais banni de cet Empire. Mon pere même ... hélas, pardonne-moi ! Le souvenir du tien, doit te faire excuser mes larmes ... Le Tyran, rassuré sans doute par ma jeunesse , me fit élever avec un de ses fils (que le Ciel n'a pas laissé vivre.) Il espéra toujours , par ses caresses & par ses bontés feintes , effacer par degrés dans mon esprit la noirceur de son crime : mais l'impuissance de la satisfaire a pu seule me faire suspendre ma vengeance , & déguiser à ses yeux les justes fureurs dont mon cœur est rempli.



 S C E N E V I.

*Les mêmes Acteurs. PHERON
paroit dans l'éloignement, &
les observe.*

PHERON, *à part.*

SEuls dans ces lieux retirés ! Leurs yeux marquent leur tendre intelligence. Écoutons : sçachons le sort de mon rival.

MEMNON.

Toi seule belle Mandane , Toi seule rétablis quelquefois la paix dans mon cœur... Toi seule pourrais me rendre moins malheureux !

MANDANE

Moi, Seigneur ! & par quel moyen ?

MEMNON.

Peux-tu le demander ? N'est-ce pas insulter à ma peine ?

MANDANE.

Ah , Memnon !... Que ne puis-je parler !

A C T E I.
M E M N O N.

167

Parle.

M A N D A N E.

Je le voudrois ; je ne le puis.... Tu n'es déjà que trop à plaindre. Laisse-moi fuir....

M E M N O N, *l'arrêtant.*

Tu me perces le cœur !

M A N D A N E.

Tu le veux. Laisse-moi donc respirer ; laisse-moi donc reprendre assez de forces pour t'apprendre de nouveaux malheurs.... Tu sçais que Phéron m'aime , & que chaque jour ajoute aux persécutions que son odieuse flamme lui suggère... (*Phéron donne des marques de la plus grande agitation.*) Un autre Amant plus dangereux , plus redoutable encore , trouble depuis longtems mon repos ! L'impétueux Myron , ce jeune & voluptueux Prince m'a cruë digne de sa tendresse. Il avoit osé m'en entretenir longtems même avant que son pere eût livré le *Mède* à son glaive destructeur ; & depuis quelques nuits son image terrible ne m'offre plus que des songes affreux !... Il revient , dit-on , aujourd'hui

ACTE 5
BU SIRIS,
d'hui : la Cour s'apprête à célébrer
son triomphe ; & je ne sçais quel prés-
entiment m'annonce que nous avons
tout à craindre de lui.

MEMNON.

Eh bien , mettons le sort même
dans l'impossibilité de nous désunir...
Tu ne rougis pas d'être mon amante :
ose dès cette nuit devenir mon épou-
se... (*Il l'embrasse.*)

PERON , *à part.*

Que le Ciel les punisse tous deux !
Quoi , j'aurai soupiré si longtems
pour la voir passer dans les bras d'un
rival ! Ce supplice est au-dessus de
ma vertu ; n'écoutons que le déses-
poir. S'il me rend coupable , celui
qui l'a fait naître est lui seul crimi-
nel. Les Enfers même ne peuvent me
préparer de tourmens plus rigoureux.



SCENE

S C E N E VII.

MEMNON. MANDANE.

M E M N O N.

JE tremble en t'embrassant , & mon cœur agité semble douter encor de son bonheur. Il est trop grand pour moi : Il surcharge mon ame au point de ne pouvoir te l'exprimer !

M A N D A N E.

Cher Amant ! Mais pourquoi certaine horreur secrette vient - elle tout-à-coup obscurcir le charmant espoir qui me luit... Memnon , tu sçais que je dépens d'un pere , & d'un pere que j'aime autant qu'il le mérite. Il faut le consulter. Si je croyois altérer son bonheur , je chercherois en vain le mien dans les bras de l'amour même.

M E M N O N.

Ta félicité seule peut me rendre heureux.

BUSIRIS,
MANDANE.

Hélas, ce même jour est celui qui me donna la naissance... Oserois-je t'avouer ma foiblesse? Il ne fut jamais indifférent pour ton amante : quelque grand événement favorable ou sinistre pour moi l'a toujours signalé!

MEMNON.

Ecarte ces présages : ils offensent trop l'amour. Imite-moi, chère Mandane ; je pense que le Ciel en te donnant à moi me rend tout ce que la rigueur m'avoit ôté : ma gloire , ma liberté , mon pere , je retrouve tout en toi. Eh , si les Dieux ne m'avoient réservé Mandane , m'auroient-ils jusqu'à ce jour rendu si malheureux ? Se feroient-ils crus justes à mon égard?... Dès que la nuit régnera dans ces lieux un Ministre sacré unira pour jamais nos destins , & remplira ma plus chère espérance. Jusques-là, cherche à dissiper tes douleurs parmi les jeux & les plaisirs dont cette cour abonde. Je gémis d'être forcé de te quitter : mais des devoirs importants m'appellent, & l'amour même me presse d'être attentif à leur voix... Si je m'arrache de

ces lieux, c'est pour me rendre encore plus digne de te posséder.

MANDANE.

J'entens quelqu'un... Ce sont tes amis sans-doute : je te laisse avec eux.

S C E N E V I I I .

MEMNON, *seul.*

Généreuse Mandane ! Mon ame suit tes pas Mais d'autres passions viennent à leur tour s'emparer de mon cœur. Les soupçons inquiets, la douleur, la vengeance se réunissent de nouveau pour déchirer le sein de leur victime. Amour ! tu n'as fait que suspendre mes maux.



SCENE IX.**MEMNON. SYPHOCES.****SYPHOCES.**

Est-ce toi , brave Memnon ?
MEMNON.

Viens , mon cher Syphocès. Je vois ton ame dans tes yeux : tu m'apportes un cœur plus sensible aux malheurs d'autrui qu'aux tiens mêmes. C'est le plus sublime caractère de la vertu.

SYPHOCES.

Il en est un second , que je ne lui crois guères inférieur : c'est de défendre , c'est de vanger les opprimés , ou de périr.

MEMNON.

Je t'approuve. Qui, périssons plutôt : augmentons plutôt le nombre de ces premiers Héros , que la crainte de la mort ne retint jamais ; toujours prêts , pour le bonheur public , à plonger leur glaive dans le sein des Tyrans. O mes amis ! combien de tems l'Egypte

gémira-t-elle encor dans ses chaînes ?
 Jusques à quand ses fils tomberont-ils
 en foule sous le fer d'un barbare enne-
 mi ? Fleau plus redoutable que tous
 ceux dont la colere céleste punit quel-
 quefois les mortels , nous voyons en
 Busiris seul le destructeur d'un peuple
 dont il devoit être le pere.

SYPHOCES.

De quels carnages mes yeux n'ont-
 ils pas été témoins ! combien de fois ;
 lorsque les débauches de la nuit avoient
 irrité la rage de ce Monstre , n'avons-
 nous pas vû son réveil ensanglanté
 par le trépas de mille imocentes vic-
 times ? Tout tomboit alors indifférem-
 ment sous ses coups ; nul état n'étoit
 respecté : l'Esclave même , accablé
 sous sa chaîne , trouvoit un boureau
 dans son Roi ! Mais quel nouvel
 espoir te luit ? Pourquoi nous appel-
 les-tu dans ce Temple ?

MEMNON.

Ce fut à pareil jour , ô brave Sy-
 phocès, que mon Pere fut immolé ! Ce
 fut à pareil jour que ce Héros res-
 pectable , dont le sang avoit coulé
 cent fois pour la Patrie , fut massa-

cré dans son propre Palais , & tomba sous des mains infâmes. C'est le retour de ce jour exécrationnel , qui en irritant mes douleurs , ranime les transports de ma vengeance , & m'en fait précipiter l'instant. Où sont tous nos amis ?

SYPHOCES.

Ils vont paroître. Ramesès est agité des mêmes transports. La nuit dernière, tandis que le sommeil s'étoit appesanti sur mes sens déjà accablés par la douleur , cet infortuné , ainsi qu'une ombre plaintive & menaçante , est entré chez moi... Ses lugubres sanglots frappent mon ame ; je me réveille en frémissant... Hélas , c'étoit son frere ! c'étoit le souvenir douloureux du trépas de ce Héros qui troubloit , & brisoit le cœur du généreux Ramesès. *Tu m'as promis , dit-il , de me vanger ? Si tu veux que je vive , hâte l'effet de ta promesse.*

MEMNON.

Je connois la haine pour Busiris , & pour son fils. Ceci va l'augmenter encore. (*Il montre une Lettre.*) Ramesès croyoit n'avoir à vanger que son

frere : il va découvrir de nouvelles horreurs.

SYPHOCS.

Memnon , que me dis-tu ?

M E M N O N.

Cet événement me rappelle le coupable amour que la Reine a conçu pour toi , ses offres brillantes , & l'indignation avec laquelle tu les as rejetées.

SYPHOCS.

Fatal amour ! Tes jalouses fureurs ont préparé le poison qui m'a privé de ma chere Apamie ! Cruelle & détestable Myrtis ! as-tu pû te flatter de lui succéder dans mon cœur ? ... Juste vengeance ! je ne respire que par toi.

M E M N O N.

Croirois-tu que le Tyran même , que ce vautour qui semble ne vivre que du sang de ses sujets , malgré le poids de l'âge est aussi sensible à l'amour ?

SYPHOCS.

Qu'entends-je !

M E M N O N.

Il brûle pour Amélie , pour l'épouse de Ramesès. . . . Mais on vient ?

H iij

176 BUSIRIS,
C'est Ramesès lui-même, suivi de nos
compagnons d'infortune.

S C E N E X.

MEMNON, SYPHOCÈS,
RAMESES, PHERON, &
autres Conjurés.

MEMNON.

QUel accueil, amis, attendez vous de moi dans des lieux consacrés à la mort ? parmi les tombeaux de nos Pères ? Moins opulent, que le Prince Myron, je n'ai point à vous offrir de ces banquets somptueux, mais toujours terminés par le massacre de vos frères. Je ne t'offrirai point, mon cher Syphocès, des appartemens aussi superbes que ceux dont la passion de Myris compte te faire un léger sacrifice : ce lugubre séjour, ces lieux habités par les mânes des Héros que nous pleurons tous, sont maintenant mon seul azile. Mais Busiris respire, Bu.

Amir régne & jouit de l'impunité de ses forfaits: Il est bon que ces retraites funébres rappellent à nos cœurs le sort qui nous menace. Le glaive est toujours suspendu sur nos têtes; & l'impitoyable Myris croiroit perdre un jour de sa vie, s'il n'étoit marqué par le sang.

R A M E S E S.

Et nous avons porté ce joug affreux pendant vingt ans entiers! Nous avons senti nos maux, nous nous en sommes plaints; & nous n'en sommes pas vengés! Amis nous n'avons point de bras; ou si nous en avons, ils n'ont servi qu'à resserrer nos chaînes. Otez-les-nous, grands Dieux, si nos ames ne peuvent nous en inspirer un plus digne usage!

M E M N O N.

Le souvenir humiliant de tes malheurs passés aigrit, & fait éclater ton courage?... Tiens, connois tes malheurs présents. (*Il lui donne la lettre.*)

R A M E S E S, lisant.

O Ciel!...

S Y P H O C E S.

Quel combat de passions réunies

H v

se peint tout-à-coup dans ses yeux ?

R A M E S E S.

Quoi, le seul plaisir de ma vie, celle dont les chastes ardeurs me donnent des gages si précieux d'une tendresse mutuelle qui m'est plus chère que mon être même ! Quoi, mon épouse me seroit enlevée ! On l'arracheroit de mes bras ! Et je le souffrirois !... Les combats où j'ai servi le Tyran ont épuisé ce que j'avois de sang impur dans mes veines : un reste de sang généreux y coule encore. Si tu veux réussir, Montre ! il faudra le répandre.

P H E R O N.

Plus nous différons, plus le Tyran se rendra criminel.

R A M E S E S.

Embrasse-moi, Phéron : j'aime à voir que ton ame rougisse de nos dé-lais honteux. Périr cent fois le cœur pusillanime, qui m'avoueroit encore pour son ami, si, après ce que je viens d'entendre, je balançois d'affronter la vengeance ou la mort !

M E M N O N.

Cette nuit, cette nuit même ter-

A C T E I. 179

minera nos maux , ou notre vie. Le Persan , depuis longtems aussi outragé que nous , seconde notre entreprise. Tout est prêt , mes amis ! Vos cœurs , & vos bras le sont-ils ?

R A M E S E S.

Le mien n'aspire qu'après l'instant d'arracher le Tyran du Thrône , & de l'immoler sur ce tombeau.

M E M N O N.

Digne ressentiment ! jetez les yeux , amis , sur les objets qui nous environnent : tout ce que la nature a de redoutable & de grand semble réuni dans ce Temple ! Ici , voilà vos Dieux ; ici les cendres de vos peres , de ces fameux défenseurs de cette liberté dont l'audace des Rois nous a ravi jusqu'à l'ombre. Quelle ame oseroit se démentir à l'aspect de pareils témoins ! Les Autels méprisés frémissent , la terre tremble , les tombeaux s'ouvrent , un murmure confus des Mânes indignés semble nous exciter à la vengeance ! . . . Allons , braves amis , entourons la tombe de mon pere : que son ombre sacrée soit le témoin de nos sermens.

H vj

BUSIRIS,
RAMESES.

Pourquoi la fienne seule ? O vous,
Ombres illustres ! vous qui chaque
nuit entourez la couche du Tyran
pour accabler son ame ! Par les fers
des opprimés , par les sanglots des
veuves , par les larmes des orphelins ,
par les terreurs des vierges, par le sang
des Héros , par les Dieux blasphémés,
par l'esclavage des hommes libres ,
venez , je vous invoque toutes !

MEMNON.

Entens-nous, puissant *Jupiter* ! Dai-
gne exaucer nos vœux , tandis que nos
mains jointes autour de ce saint mo-
nument dévouent nos cœurs à la van-
geance !

TOUS ENSEMBLE:

Nous jurons tous ! ...

MEMNON.

Le fort du Tyran , & de ses flatteurs
est rempli. Ces superbes Palais seront
demain réduits en cendre.

PERON, *à part.*

Mon ennemi ne peut maintenant
m'échaper ; & je sçais comment punir
l'orgueilleuse Mandane ... Un parjure

ACTE I. 181

n'est point un crime quand il sert à la fois la vengeance, & l'amour.

MEMNON.

O, mes amis, * notre sort ne peut être que beau. Nous vangeons la Patrie ; ou nous périssons pour elle !

* J'abrège ce dernier couplet qui n'est guères qu'une répétition de ce qui a déjà été dit par Memnon dans le cours de la Scène.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais de BUSIRIS. On voit un Thrône superbe dans l'enfoncement, & une foule de Courtisans attendant l'arrivée du Roi.

SYPHOCES & RAMESES sont censés observer de loin ce qui se passe.

RAMESES,

Qui donc attire ici ce concours tumultueux de Courtisans avides de nouveautés? Quelle est la cause de ces acclamations réitérées qui frappent & choquent mon oreille?

SYPHOCES,

L'arrivée de ton pere, & du Prince

ACTE II. 183

Myron , fait renaître la joye dans le cœur de tous nos Citoyens.

R A M E S E S.

Mon Pere a long-tems servi l'injuste Bufiris avec un zèle digne d'une meilleure cause. Le casque qui couvre ses cheveux blancs étonne encore les Ennemis de l'Egypte ; & le son des trompettes semble rajeunir ce vieux guerrier , dont plus de soixante ans de travaux n'ont pû rallentir le courage.

S Y P H O C E S.

Regarde : C'est par ici qu'ils vont passer , pour être présentés au Roi.

(*Miron & Nicanor traversent le Théâtre , avec une suite nombreuse.*)

R A M E S E S , montrant Myron.

Quel dommage qu'un Prince si perdu dans le crime n'offre aux yeux que les graces d'un Héros , & rende presque le vice aimable !

S Y P H O C E S.

Pardonne , Ramesès : je suis son ennemi , mais je dois être juste. Il est généreux , bienfaisant , affable , brave : mais ses passions n'ont point de bornes ; quand il s'y laisse emporter , un vaisseau battu par la tempête est

184 B U S I R I S ;
moins agité que ne l'est alors sa raison.
Quoique renommé dans la guerre , &
plus avide encore d'accroître l'éclat
de son nom , la fougue des plaisirs eut
toujours droit d'enyvrer son ame , &
d'étouffer en lui toute apparence de
remords.

R A M E S E S .

Le Tyran vient . . . avec quel faste
& quel orgueil apprêté ne va-t'il pas
recevoir son fils ! avec quelle enflure
de mots ne va-t'il pas exagerer une
conquête au fond peu importante , &
couvrir la médiocrité de ses idées du
masque d'une fausse grandeur !

S C E N E I I .

*Le ROI arrive d'un côté , suivi d'une
foule de Courtisans , & monte sur
son Thrône ; MYRON & NICA-
NOR suivis par des Guerriers , ar-
rivent de l'autre.*

B U R I S I S .

Viens , mon fils , viens seul Mor-

A C T E II. 185

tel digne de partager ma gloire ; ton pere a du plaisir à te revoir. Tes exploits ont étendu nos frontieres : d'autres montagnes s'élevent , d'autres fleuves coulent , d'autres étoiles brillent dans l'étendue de mon Empire. Le Soleil lui-même ne le parcourt pas d'un coup-d'œil , il voyage pour le connoître , tandis que mes sujets partageant les deux hémisphères, sont presque inconnus les uns aux autres , & rendent pourtant hommage au même Souverain.

MYRON, *montrant Nicanor.*

Voilà , Seigneur , voilà celui sur qui doit tomber votre reconnoissance. C'est à ce bras , dont tant de victoires n'ont fait qu'augmenter la vigueur , que vous devez & vos conquêtes & ma vie. Lorsque mon courfier , percé d'un javelot , m'avoit emporté dans le plus épais des bataillons Ennemis ; lorsque la pointe de mille dards étoit dirigée contre moi , c'est Nicanor dont le courage vainqueur de tout obstacle est venu m'arracher à un trépas que je croyois inévitable.

BUSIRIS,
BUSIRIS.

Brave, & respectable Général, reçois mes remerciemens. Inaccessible à la corruption des tems, ton cœur me fut toujours fidèle. Plût au Ciel que ton fils!...

NICANOR.

Epargnez-moi, Seigneur, n'en parlons pas..... il n'est plus mon fils: c'étoit pour me punir que le Ciel me l'avoit donné. Ah! de grace, Seigneur, daignez ne pas nous confondre! son crime dégraderoit trop mes services.

BUSIRIS.

Ne crains pas, cher Nicanor, que le Ciel ait mis vainement le sceptre dans ma main: mes sujets seront soumis, ou sentiront tout le poids de ma Puissance. Eh, quel autre les rend heureux, quel autre fait leur gloire, quel autre les défend contre leurs ennemis? L'air même qu'ils respirent n'est-il pas un de mes bienfaits? Est-ce trop exiger d'eux, que d'en être reconnoissans? Leur malheur, leur mort même ne me couteroit qu'un regard... mais il sera toujours favorable pour toi: un Ministre fidèle est le plus pré-

A C T E I I. 187

cieux ornement de ma Couronne ; sa probité ajoute encore à ma gloire.

N I C A N O R.

Daignez donc , Seigneur , m'accorder une derniere grace , & je mourrai content je n'ai plus qu'une fille ; après la perte de son frere , c'est le seul enfant qui me reste. Depuis que le sort m'a ravi sa mere , Mandane me tient lieu de tout : seule consolation de ma vieillesse , c'est par elle , c'est pour elle que je respire encore ! si les bontés de mon Roi peuvent descendre jusques-là ; s'il daigne la mettre à l'abri de sa protection redoutable : tout ce qu'un Monarque peut me donner , je croirai l'avoir obtenu. Ordonnez après de mon sort ; le peu de sang qui me reste brûle de couler pour mon Roi.

B U S I R I S.

Nicanor , ta fille est maintenant la mienne.

M Y R O N.

Ah , Seigneur , qu'il est beau d'exercer sa puissance , quand on peut signaler à la fois le Monarque & l'ami ! . . .
(à Nicanor .) N'est-ce pas toi , magnanime guerrier , à qui je dois le bon-

heur d'être encore ? Et tu pourrois me croire ingrat ! (*à part.*) Accablante pensée ! (*haut.*) Non , le cœur d'un ingrat peut avoir commis tous les crimes ensemble !

N I C A N O R.

Quelle joye pour ma fille ! . . . ma bouche n'ose exprimer ma reconnoissance . . . souffrez que je tombe à vos pieds.

B U S I R I S.

Sèche tes pleurs , & suis-moi. Ta fille est auprès de la Reine , & n'aspire sans doute qu'après l'instant de te revoir : va l'embrasser ; & viens me rejoindre au Conseil . . . le bruit d'une conjuration est venu jusqu'à moi. Mais ces vils esclaves conspirent envain contre leur Monarque : Busiris ne peut trembler , il est toujours lui-même. La foudre est dans mes mains : toujours maître de la lancer , j'écraserai les traîtres. Semblable à la Mort , je régnerai plutôt seul dans un pays désert. avant que de céder , on verra les tombeaux de mes ennemis servir de degrés à mon Trône.

S C E N E III.

*MYRON, & AULETES qui se
parloient en particulier, s'appro-
chent sur le devant du Théâtre.*

MYRON.

SEs charmes ont toujours été pré-
sens à mes yeux ; son image a toujours
rempli mes idées. Le croirois-tu, cher
Auletès ? Au milieu des combats, par-
mi le sang & la flâme, Mandane oc-
cupoit mon ame toute entiere, &
mettoit ma gloire en danger !... Sou-
vent mon bras levé sur un redoutable
ennemi, restoit un instant suspendu,
& m'exposoit moi-même au trépas
dont je le menaçois !... Ah, pourquoi
sa naissance n'est-elle pas égale à la
mienne ? Pourquoi ne puis-je, sans
rougir, unir mon fort au sien ?

AULETES.

Seigneur, elle paroît.

BUSIRIS,
MYRON.

Ses graces , sa modestie , ont subjugué mon orgueil. L'air de dignité répandu sur ses moindres démarches inspire le respect en excitant les plus tendres desirs !...

S C E N E I V.

MANDANE. MYRON.
AULETES.

MANDANE.

Pardon , Seigneur ! Je croyois voir ici mon pere.

MYRON , *l'arrêtant.*

Ah , ne me fuyez pas ! J'ai beaucoup à vous dire , Madame ; & beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer : oui , j'en atteste les Dieux ! ... (*à part.*) La respiration me manque , je tremble , je me meurs . . . (*haut.*) Pardonnez-moi cette tendre violence . . . (*il lui prend la main.*) Que ne puis-je expirer en baisant cette main adora-

A C T E I I. 191

ble, plutôt que de vous voir toujours
insulter à ma peine!

MANDANE.

Seigneur, je ne suis pas complice
du crime de mes yeux.

MYRON.

Vous n'en êtes point complice! ...
Ah, leur langage est trop cruel pour
moi; & c'est le cœur qui l'inspire.
Voyez le trouble & l'agitation du
mien, belle Mandane; & jugez vous-
même de l'excès de ma passion. Est-il
un Art pour contrefaire les sentimens
intérieurs? Pour enflamer le sang à
l'aspect de l'objet à qui l'on adresse
les vœux? Pour peindre aux yeux des
mouvemens que l'ame ne sent pas?
Ah, Madame, cessez de méconnoître
des transports que vous seule êtes ca-
pable d'inspirer; cessez d'être insensi-
ble à la voix de l'amour même.

MANDANE.

Seigneur, celle du devoir m'ap-
pelle auprès d'un pere digne de toute
ma tendresse.

MYRON.

Accordez - moi du moins quelques
instans; je meurs, si vous ne m'écou-

tez !... Se peut-il que votre haine pour moi soit accrue autant que vos charmes ? ... Quel est donc mon rival ? Quel est donc le mortel assez heureux pour avoir touché ce cœur que je voudrois rendre sensible au prix de tout mon sang ? Il en est un , il en est un sans doute : je ne le vois que trop aux froids & dédaigneux regards que vous laissez tomber sur moi... (*à part.*) Ciel, au moment que ce soupçon me frappe , il semble qu'un serpent soit entré dans mon cœur !... (*haut.*) Est-il possible, belle Mandane, que depuis mon absence, le souvenir du malheureux Prince qui vous adore n'ait jamais un instant occupé votre pensée ?

M A N D A N E.

Seigneur, vous étiez avec mon père : vos succès ont fait l'objet de tous mes vœux. Souffrez que j'aie lui marquer toute la joye que son retour vient de répandre dans mon cœur.

M Y R O N.

Non, demeurez ingrate !... Je ne dispute rien à votre père : mais, quelle que soit sa tendresse pour vous, ne la comparez jamais à la mienne. Je vois
la

La source de vos mépris : les premiers transports de ma tendresse , ces desirs impétueux d'un jeune Prince aussi imprudent que téméraire , ont aigri contre moi votre ame ? j'y vois encore les traces trop profondes d'un ressentiment que mon repentir & mes larmes sinceres auroient dû dès longtems avoir effacées. Vous pouvez me pardonner , Madame : Je ne me le pardonnerai jamais ! Si Mandane ne vivoit pas , ce fer l'auroit déjà vangée. Ah , si vous daignez oublier mon crime , ce n'est plus seulement un amant que vous verrez à vos genoux , c'est un malheureux égaré dans les sentiers de la bassesse que vous aurez remis dans les voyes de l'honneur , & qui joindra la plus vive reconnoissance au tendre amour dont il brûle pour vous. C'est à vos bontés que je devrai tout mon bonheur ; c'est à votre vertu que je devrai toute la mienne.

MANDANE.

Seigneur , je ne dois, ni ne puis vous entendre.

MYRON.

N'augmentez point mon supplice !

Tome VII.

I

Ecoutez-moi , vous le devez . . . : je dois la vie à la valeur de votre pere ; fans lui , je périffois dans la derniere bataille : puis-je être assez reconnoissant de ce bienfait ! belle Mandane , foyez Princesse . . . Vous détournez les yeux ! ah , gardez-vous de regarder cette offre comme un de ces transports fubits que le feu de l'amour fait éclater , & que la réflexion a souvent droit d'éteindre : c'est ici le fruit de toutes celles que j'ai faites depuis que la guerre m'a séparé de vous. Le sommeil n'a jamais fermé ma paupiere fans me voir affermi dans ce projet, dont le succès peut seul me rendre le repos que j'ai perdu. Oui , belle Mandane , je vous épouse après y avoir long-tems réfléchi , & j'en fais toute ma gloire.

MANDANE , *à part.*

O Dieux ! . . . je frémis à l'aspect de ce nouvel orage . . . quelle en fera l'issue ! . . .

MYRON.

Que vois-je ! méprifé- vous aussi ma main ? . . .

MANDANE.

Seigneur , je ne me sens point assez

A C T E II. 195

de fermeté pour accepter un rang trop au dessus de mes idées daignez abandonner à lui-même un cœur si peu digne de votre tendresse.

M Y R O N.

Quoi, j'aurai vaincu mon caractère, oublié ma naissance, étouffé les reproches de ma gloire ; je me serai aveuglé, avili, dégradé moi-même au point de vous offrir un rang où les vœux les plus indiscrets de vos pareilles n'eussent jamais osé prétendre ; & pourquoi ? Pour me voir méprisé, confondu par une ingrate ; pour en être accablé par le refus le plus humiliant !.. Tremble, cruelle. Ce triomphe manquoit sans doute à ton orgueil ; tu brûles d'en faire valoir le sacrifice au méprisable objet de ta tendresse ? mais tu me connoîtras bientôt.

M A N D A N E, *tombant à ses pieds.*

Ah, Seigneur, daignez m'entendre sans colere ! . . . & puisse ma confiance dans un Prince généreux ne pas hâter le coup de ma ruine ! . . .

M Y R O N.

Arrête, malheureuse ! . . . vas-tu m'arracher tout espoir ? . . . Serois-tu mariée ? . . .

BUSIRIS,
MANDANE.

Hélas!...

MYRON.

Mon cœur l'avoit prévu... O Dieux!
injustes Dieux!...

(Il tombe évanoui.)

AULETES.

Hâtez - vous , retirez - vous , Ma-
dame.

Mandane sort.

S C E N E V.

MYRON. AULETES.

MYRON.

JE vis encore!... mon œil supporte
à peine la lumière... où est Manda-
ne? Mais pourquoi la demandais-je:
elle ne peut plus être à moi! elle ne
peut plus être l'objet de mon amour...
elle sera celui de ma vengeance. Que
je la hais! Parle, Auletes; qu'a-t'elle
fait? qu'a-t'elle dit? L'orgueilleuse a
sans doute insulté à ma peine? Ma foi:

A C T E I I. 197

blesse ajoutoit peut-être encore à son mépris ? Ah , si je le croyois !... Parle , cher ami : se peut-il qu'elle ait vû mon état, sans y paroître sensible ; sans que le moindre soupir ait témoigné sa douleur ? Ah , malgré sa tendresse pour mon odieux rival , j'étois du moins digne de sa pitié.

A U L E T E S.

Je l'ai vû soupirer ; j'ai vû couler ses larmes : je l'ai priée de s'écarter.

M Y R O N.

Je ne sçaurois m'en plaindre. Hélas, j'aurois pourtant voulu la voir toujours ! Tu dis l'avoir vû soupirer ; tu dis avoir vû couler ses larmes : ces larmes sont du moins à moi. C'est pourtant un rival qui va les recueillir ; c'est un rival qui va les regarder comme un nouveau gage de la tendresse qu'on a pour lui ! ainsi mon malheur va servir d'accroissement à sa félicité ? Traître tu périras . . . j'envierois ton bonheur au Ciel même.

A U L E T E S.

Seigneur , calmez ce dangereux transport !

BUSIRIS;
MYRON.

La perfide est peut-être déjà dans ses bras : l'insolent insulte à mon malheur en jouissant des charmes que j'aime, tandis que l'ingrate me laisse dans les bras de la mort. Et j'osois me flatter, pendant mon absence, de l'avoir attendrie ! mon cœur enyvré des images séduisantes qu'un espoir imposteur faisoit naître, étoit assez crédule pour aspirer après l'instant qui devoit réaliser mes plaisirs !... horrible changement ! tu vois quel est mon sort ? c'est un Esclave qu'on me préfère... viens, il faut qu'il périsse... mais, pourra-t-elle jamais aimer l'assassin de son Amant ?... Non, ce seroit ajouter encore à la haine pour moi... l'accomplissement de mes désirs fut toujours leur tombeau : ne nous préparons pas des remords que l'indifférence dont on vient de me convaincre ne rend que trop certains. Je ne suis point aimé ; je me vengerois vainement ; cela doit me suffire. Cours Auletès, vas dire à la cruelle...

AULETES.

Quoi, Seigneur ?

ACTE II.

199

MYRON.

Non, défends lui....

AULETES.

Parlez.

MYRON.

Je ne le puis... mon cœur troublé
ne distingue plus ce qu'il craint d'avec
ce qu'il desire.

AULETES.

Seigneur, la Reine approche; ca-
chez-lui votre désespoir.

(*Miron sort.*)

AULETES.

Quelle fureur anime Myris? Elle
s'avance à pas précipités, la pâleur
couvre son visage, & les yeux sem-
blent lancer la foudre... lorsque de
pareils transports l'agitent, heureux
qui n'est point l'objet de sa haine!



S C E N E VI.
LA REINE. AULETES.

LA REINE.

AUletès, où est le Roi ?

AULETES.

Madame, il est encore au Conseil.

LA REINE.

Dis-lui que je l'attends.

S C E N E VII.

LA REINE, *seule.*

A Me aussi lâche qu'ingrate ! peux-tu oublier à qui tu dois ta Couronne ? Imprudent Busiris, ose-tu provoquer la vengeance d'une Reine dont la main fume encore du sang de son frere ?...

S C E N E VIII.

Le Roi arrive avec PHERON.

*La Reine rêve dans le fond
du Théâtre.*

BUSIRIS.

Detestable conspiration !

PHERON.

Cette nuit même étoit destinée pour
ce forfait sanglant.

BUSIRIS.

Les infâmes se sont trompés. S'ils
désiroient ma mort , ce n'étoit pas de
leur épée que leurs vœux devoient
l'attendre : les Dieux sont trop jaloux
de la gloire de l'Egypte , pour souf-
frir que son Roi tombe sous le fer de
ses Esclaves. Vole , Phéron ; qu'ils
soient plongés dans mes cachots les
plus obscurs : bannis de l'univers , &
cependant vivans encore , qu'ils gé-
missent dans l'horreur des ténèbres &
du désespoir. Qu'une double chaîne

202 BUSIRIS;
entoure & accable le perfide Memnon , en attendant le supplice affreux que ma justice lui prépare. Tu viens d'acquérir un Roi pour ami ; je dis plus , tu viens de plaire à Busiris..... va , rends grace à ta fortune.

SCENE IX.

BUSIRIS. LA REINE

LA REINE.

S Eigneur , d'où naît ce trouble & ce sombre courroux ?

BUSIRIS.

Madame , l'Etat seul peut m'arracher à vous. . . .

Je lui dois tous mes soins.

LA REINE.

Duffai-je vous déplaire ;
Quand Myris veut parler , l'Univers doit se taire.

Je viens vous demander une grace.

BUSIRIS.

Ordonnez ;

Tout ordre m'est sacré , dès que vous le donnez.

LA REINE.

Signez donc celui-ci.

BUSIRIS, *après avoir lu.*

Quelle aveugle furie !...

Qu'osez-vous demander ?... La tête d'Amélie !

LA REINE.

Tu trembles ? Ta pâleur , ton trouble , ton effroi ,

Ne m'offrent qu'un perfide où je cherchois un Roi !

Qu'un époux dont l'amour me trahit & me brave !

Va lâche , va tomber aux pieds de mon Esclave ;

Vante-lui sa Victoire : objet de mon mépris ,

Va lui porter un cœur indigne de Myris :

Souviens-toi cependant , quelque ardeur qui t'anime ,

Que ce coupable cœur fut le prix de mon crime ;

Et que malgré le rang où tu te vois monté ,

Pour le céder ainsi , je l'ai trop acheté.

BUSIRIS.

Je sens ce que je dois aux bontés de ma Reine ,

Et ce sentiment seul me fait craindre sa
haine.

Croyez-moi cependant ; pour punir un in-
grat ,

Épargnez-vous , Madame , un inutile éclat ;
Puisque vos yeux jaloux ont percé ce mis-
tère ,

Plaignez , mais respectez une erreur qui m'est
chère.

LA REINE.

Quoi , traître , quand mon cœur cherche
encor à douter ,

Ton audace à mes yeux ne craint pas d'é-
clater !

Ouvrage de mes mains , dès que Busiris ré-
gne ,

Au lieu de m'appaiser , il veut que je le crai-
gne !

Nourri dans la poussière , aux travaux des-
tiné ,

Ne se souvient-il plus de quel sang il est
né ?

As-tu donc oublié quelle main protectrice

Du sort en ta faveur corrigea le caprice ;

Quand le plus tendre amour m'aveuglant sur
mon choix ,

Mit Busiris Esclave au trône de ses Rois ?

A C T E II. 205

Que dis-je , au Thrône ? Non c'étoit peu pour
ma flame :

Seul objet de mes vœux , seul maître de mon
ame ,

Des hommes & des Dieux affrontant le cou-
roux

Myris n'a point rougi de te voir son Epoux.

Et tu m'oses braver !...

BUSIRIS.

Vous n'avez pû le croire ,

Ce soupçon de tous deux offense trop la gloi-
re ,

Madame : ces grands noms de Monarque &
d'Epoux ,

Que je crois mériter , & que je tiens de vous ,
N'offrant rien à mes yeux dont mon ame rou-
gisse ,

Ne me rappellent rien dont je ne m'applau-
disse :

Sensible à vos bienfaits , muet à vos mé-
pris ,

Je vois ce que j'étois , comme ce que je
suis ;

Et si moins de fierté me le faisoit connoi-
tre ,

Mon cœur bien mieux encor s'en souviendrait
peut-être ;

Mais votre volonté fut toujours votre loi.
N'importe, quel que soit Busiris, il est Roi,
Le Ciel seul est son Juge; & Myris elle-même

Doit sentir tout le poids de ce titre suprême.

MYRIS.

Veillai-je ! Est-ce bien toi dont l'œil audacieux

Porte sur ton Epouse un regard dédaigneux ?
Forcé de m'avouer tes feux illégitimes,
D'où te vient cet orgueil ? Seroit-ce de tes crimes ?

Lorsque tu dois rougir, & peut-être trembler,

Est-ce en me menaçant que tu crois m'ébranler ?

Si tu connois mon cœur, crois-moi, prévient la haine :

Hâte-toi de briser une honteuse chaîne.

Si tu peux balancer entre une Esclave & moi,

Myris ne connoit plus ni d'Epoux, ni de Roi.

BUSIRIS.

Une Esclave !.. Amélie ?... Eh, qu'étois-je moi-même,

Madame, quand Myris, avec le Diadème,
Vint m'offrir ?...

M Y R I S.

Juste Ciel ! Quoi ta rage en ce jour
Ose me reprocher jusques à mon amour ?
Connu dans l'Univers par ma seule foiblesse ,
Il te manquoit encor de montrer ta bassesse !
Pour aigrir les remords que m'inspire mon
choix ,
Il ne te manquoit plus que d'y joindre ta
voix.
De ton crime & du mien connois la dif-
férence ;
J'ai tout fait pour servir ma gloire , & ma
vengeance ,
Rien pour l'amour : ton bras fut un vil inf-
trument
Que je crus nécessaire à mon ressentiment.
Quand ce bras à mon frere arracha la
Couronne ,
Tu crus que je t'aimois ; je n'aimois que
le Thrône :
Je crus en me vengeant me rapprocher des
Dieux.
Mon crime quel qu'il soit est du moins glo-
rieux :
Le tien est d'un Esclave ; & l'aveu de ta
flame

Achéve , en m'outrageant, de me peindre ton
ame....

Fuis , Búfiris , un lâche est indigne de moi :

BUSIRIS.

Je ne dis plus qu'un mot.... (*ironiquement*)

Syphocès est donc Roi ,

Madame ?

MYRIS , *à part.*

Ciel !...

BUSIRIS.

Peut être Amélie est fidelle... ?

Dites-lui * que son Roi va se rendre près d'elle.

* Aux Gardes.

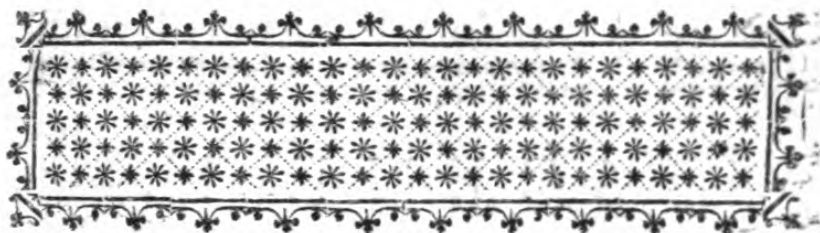
SCENE X.

MYRIS , *seule.*

VA Tyran, va Myris sçaura te prévenir,
Tu m'es trop odieux pour ne pas t'en punir :
Ton cœur, qu'un fol amour, qu'un vain or-
gueil dévore ,

Connoîtra mieux le mien , si je puis vivre
encore.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'appartement du Général.

BUSIRIS, *seul.*

C'est ici qu'habite la fiere beauté que j'aime. N'épargnons rien pour flatter son orgueil : montrons - lui , s'il le faut , un puissant Monarque à ses pieds. Qu'elle sçache pourtant , si son cœur est encore insensible à la gloire , que le ressentiment d'un Roi est toujours proportionné à la honte de s'être vainement humilié.



SCENE II.**LE ROI.** *La Reine voilée.***BUSIRIS.**

SEchez vos pleurs , belle Amélie ,
& levez ce voile importun qui cache
tous les charmes que j'adore

MYRIS, *se dévoilant.*

Que vois-je ? C'est Myris !

MYRIS.

Oui , c'est Myris ; & le seul son
de ce nom prononcé dans ce lieu cou-
pable devrait être plus effrayant pour
toi , que le bruit du tonnerre. Ne crois
pas cependant que l'espoir de toucher
un ingrat par mes reproches , ou par
mes larmes , ait pû me séduire au point
de me conduire jusqu'ici. Je n'y viens
que pour te confondre , que pour faire
éclater mon injure , que pour justifier
ma vengeance si tu oses persister dans
ton crime. Songe bien , Busiris , que
ce desir est le seul qui me reste ; que

A C T E III. 219

tu ne dois plus voir en moi , ni ton épouse , ni ta Reine , mais une femme outragée dont tous les vœux ne vont désormais tendre qu'à ta ruine.

S C È N E III.

LE ROI. LA REINE.

AULETES.

AULETES.

PUissent les Dieux , en veillant sur vos jours & sur votre Empire , rendre vains les présages affreux qui nous menacent ! La tempête qui gronde dans les airs devient si terrible , que l'antique Memphis en paroît ébranlée jusques dans ses fondemens ; les prodiges inouis rassemblés sur nos têtes font frémir les plus intrépides ; & la Lune , privée de sa lumière , pâle & sans forme , semble un signe sanglant suspendu entre le Ciel & la terre , pour annoncer aux hommes que Jupiter rompt la paix avec eux. Le Nil effrayé ren-

212 **BUSIRIS,**
verse les puissantes barrières qui le
resserrent dans son lit, & semble re-
monter vers sa source; un feu céleste
enveloppe le Temple de la redouta-
ble *Isis*, & vient de consumer l'autel
de la Déesse!

BUSIRIS.

Puissante *Isis*! pourquoi tout ce ren-
versement dans la nature pour m'an-
noncer que je suis criminel? Si c'est
mon sceptre que le sort redemande,
je suis prêt à l'abandonner. Que ne
puis-je aussi facilement rendre la vie
aux victimes que ma funeste ambi-
tion précipita dans le tombeau! C'est
de là que leurs ombres vangeresses
troublent le repos de mes nuits; ce
sont leurs cris sans doute qui ren-
versent l'ordre de l'Univers pour
épouvanter mon ame criminelle....
O Myris, rends-moi ma première in-
nocence!

MYRIS:

Elle me coûte une Couronne.

BUSIRIS.

Et ce n'est pas l'avoir payée!.. Bar-
bare, pourquoi me forças-tu de lever
une main parricide sur le meilleur de

A C T E III. 213

Sous les Rois ? Pourquoi triomphas-tu de l'horreur que m'inspiroit un pareil forfait ?

MYRIS.

Pourquoi fus-tu plus foible qu'une femme ? Hommes injustes, hommes trop vains des prérogatives de votre prétendue raison ! vous profitez souvent de nos conseils : enivrés du succès, vous nous en enviez la gloire, vous en désavouez, vous en méconnoissez la source : mais au moindre revers funeste, c'est toujours nous qui sommes les auteurs de vos chûtes, c'est toujours nous qui vous avons séduits. Vos louanges perfides nous accordent alors toute la raison suffisante pour être condamnées.

BUSIRIS, *à part.*

N'achevons pas d'irriter sa fureur ; attendons une occasion plus favorable pour mon amour.... (*haut à Auletès.*)
 Ordonnez au Grand-Prêtre d'*Isis* de tout préparer pour le plus pompeux sacrifice : je veux calmer la colere des Dieux. Que tous mes cachots soient ouverts, que dix mille captifs soient immolés sur nos autels, jusqu'à ce que

214 BUSIRIS,
le Nil ne porte plus à l'Océan que
des flots ensanglantés.

SCENE IV.

LA REINE. AULETES.

MYRIS.

MEprisable artifice ! Je vois quel
sang ta rage veut répandre.... mais
tu te trompes : le Sacrificateur , & la
Déesse , sentiront bientôt la pesanteur
de mes coups.

AULETES.

Madame , j'apperois le Prince , il
va paroître.

MYRIS.

Est-il toujours en proye à ses ennuis.

AULETES.

Je gémis d'être obligé de vous
l'avouer. Il combat cependant la
passion avec force , mais toujours
vainement. Le secours des plaisirs,
l'image de la guerre même qui de
tous tems eut droit d'occuper & d'en-

A C T E II. 215

flâmer son ame , ne le fixe plus qu'un instant : il retombe aussi-tôt dans sa langueur ; & je vois tout à craindre pour sa vie.

MYRIS.

Pourquoi vient-il encore chercher ici la cause de ses maux ?

AULETES.

Ce n'est pas Mandane qu'il cherche maintenant , c'est son Pere. Vous savez combien Myron l'aime : il croit soulager sa douleur, en l'épanchant dans le sein de son ami.

On entend une Musique guerriere.

SCENE V.

LA REINE. AULETES.

MYRON , dans l'éloignement.

MYRIS.

Ciel, quels rayons de gloire semblent sortir de ses yeux enflamés ! quelle force, quelle majesté accompagne ses moindres mouvemens ! il

semble à chaque pas fouler aux pieds
un Ennemi vaincu.

MYRON, *dans l'éloignement.*

Ah, puisse cette ardeur secourable
occuper à jamais mon ame ! je le
veux, je m'en flatte : je cesserai de dé-
tester mon Etre. L'Univers m'offre
encore des Rois à vaincre, des Empi-
res à subjuguier. Les montagnes, les
fleuves, les torrens, les dangers les
plus affreux n'ont rien qui m'épouvan-
te : plus les obstacles seront grands,
plus ils irriteront mon courage, &
moins l'amour trouvera place dans
mon cœur. Ce cœur même sera désor-
mais à mes yeux l'ennemi le plus re-
doutable ; je veux le vaincre, ou pé-
rir en le combattant.

SCENE VI.

LA REINE. AULETES.

MYRIS.

LEs idées de la Guerre chasseront
bientôt l'amour de sa mémoire.....
mais

A C T E III. 217

mais ceci m'a fait perdre de vûe pour un instant des interêts plus chers encore... Mes ordres seront-ils exécutés, comme tu l'as promis ?

A U L E T E S.

Madame, comptez sur la fidélité comme sur le zélé de votre Esclave. Vos prisonniers seront affranchis cette nuit.

M Y R I S.

Tiens ta parole.... la vengeance que je médite sera terrible.... elle est digne de moi. Quel plaisir de laver mon injure dans le sang d'un ingrat ! quelle félicité pour moi, si la moindre étincelle de reconnoissance pouvoit toucher l'ame de Syphocès ! les peines du Tyran font maintenant toute ma joye. Dieux ! faites-moi périr, ou souffrez que je me vange : permettez s'il le faut l'un & l'autre. Eh, qu'est-ce que la vie, quand la vertu nous est totalement étrangere ; quand le crime même n'a plus d'attraits pour nos cœurs ? L'abondance & la gloire flattoient jadis le mien : je les appelle en vain ; rien ne peut calmer mes remords. Mes plaisirs même me rap-

pellent mon crime ; & l'accomplissement de mes moindres desirs me reproche sans cesse que le sang le plus sacré fut répandu par mes mains !

SCENE VII.

MYRON. AULETES.

MYRON.

LEs brillantes images de la guerre sont évanouies , la trompette ne porte plus à mon oreille que des sons mornes & languissans ; tout ce fracas enfin , tout ce chimérique & pompeux appareil d'où mon ame tiroit une grandeur empruntée n'étoit qu'un songe dont le réveil me fait encore mieux sentir ma foiblesse. Mon cœur soupire encore ; & les transports guerriers , semblables à des flots impétueux , vont se briser aux pieds de Mandane !... je viens de l'entretenir , & ç'en est trop pour moi : son image charmante s'est de nouveau gravée dans mon sein ; rien ne pourra jamais l'en effacer.

AULETES.

Ah, Prince ! vous chérissiez trop votre erreur. Songez que Mandane n'est plus à vous.

MYRON.

Garde-toi de me le redire ! dis-moi plutôt qu'elle n'est plus ; ses charmes même me seroient en horreur ! sçavoir ce que l'on aime sensible aux vœux d'un autre Amant, est un supplice horrible pour un cœur aussi tendre que le mien. Quel trait perce & consume mon ame ! ... tentons encore de l'arracher ... je suis perdu , si je reste en ces lieux.

SCENE VIII.

MYRON. AULETES.

NICANOR.

NICANOR.

MOn Prince , (je dirai même mon ami , puisque vous me permettez de vous donner ce titre) j'ose aujourd'hui

d'hui compter sur vos bontés. Nous allons célébrer la naissance de ma fille; nous consacrons cette nuit à la joye, qui sera pourtant languissante si vous refusez de l'honorer de votre présence.

MYRON, *d'un air distrait.*

J'étois occupé de toute autre pensée...

NICANOR.

Qu'entens-je!... Compagnon assidu de vos travaux, toujours à vos côtés, toujours chéri de vous tant que la guerre m'a permis de partager votre gloire, en est-il de moi comme de votre casque? La paix me rend-elle un instrument inutile à mon Prince?

MYRON.

Je resterai, puisque vous le voulez.
(*à part.*) Je veux sortir envain, quelque pouvoir secret m'arrête ici. Que dois-je en augurer? N'importe: le vin & la dissipation distrairont mon ame, & la rendront peut être à elle-même.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE IX.

*L'intérieur du Théâtre s'ouvre ,
& laisse voir un banquet su-
perbe. MANDANE paroît ri-
chement habillée.*

MANDANE.

C'Est ce jour même qui me donna
la vie ; j'en attendois bien plus enco-
re , il devoit me donner Mémnon :
mais il est dans les fers ; & ce mal-
heur , tout affreux qu'il est , n'est pas
encore celui dont je gémiss , & que je
crains le plus !... malheureuse Man-
dane ! tandis que ton-Amant , tandis
que ce Héros si cher à ton cœur souf-
fre toutes les horreurs d'une prison
cruelle , faut-il que tu sois forcée de
cacher ta douleur ? Faut-il , en dévo-
rant tes larmes , te voir encore con-
trainte d'étaler aux yeux toute la pom-
pe d'un ajustement si peu fait pour un
cœur déchiré par la crainte & par le

désespoir ? O , Memnon ! mes yeux da-
moins te feront fidèles : ils font , ainsi
que mon cœur , incapables de se dé-
guiser.

(Elle sort.)

S C E N E X.

MYRON. NICANOR.
AULETES, & autres Cour-
tisans. Ils prennent place à
table.

NICANOR.

Que la symphonie se fasse enten-
dre , & porte ma joye jusqu'aux Cieux.
Ecoutez , Dieux puissans , & daignez
exaucer ma priere ! c'est pour ma fille
que je vous invoque ; défendez-la ,
protégez-la , rendez ses jours heureux !
disposez s'il le faut de ma vie , son
bonheur fera encore le mien ! . . .

*La coupe passe de main en main, au bruit
d'un concert d'instrumens.*

Qu'on appelle ma fille. Seul objet

ACTE III. 323

de la fête , sa présence seule peut rendre nos plaisirs complets.

Un domestique apporte une lettre que Nicanor lit.

Les ordres du Roi , en quelque-tems qu'ils viennent , nous doivent toujours trouver prêts à obéir.

MYRON.

Quoi , Seigneur , allez-vous nous quitter ?

NICANOR, *lisant.*

Ciel , que vois-je ! Le Roi me mande que le peuple est révolté contre lui ; que malgré la tempête dont cette nuit est agitée , les mécontents se rendent en foule dans la vallée Occidentale , & n'attendent que le retour de l'aurore pour l'attaquer dans son Palais. Le même Esprit , (dit-il) s'est aussi emparé des troupes , & le soldat mutin s'unit au citoyen séditieux.... d'où naît ce changement subit ?

MYRON.

L'événement est important.



SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. MANDANE paroît. MYRON se lève en désordre, & fixe les yeux sur elle.

M-ANDANE, *à part.*

O Memnon ! Comment pourrai-je ici me contrefaire ? Sort cruel ! Les pleurs mêmes me sont interdits.

NICANOR.

Ma fille, cache-moi ta douleur, je terejoindrai bientôt... je sens aussi couler mes larmes. Ah, ne fais point rougir ton pere !

MYRON, *à part à Aulètes.*

Sortons d'ici : son sourire étoit redoutable, ses larmes sont mortelles pour mon cœur Je me contrains en vain, l'éclat de ses charmes détruit toutes mes résolutions : tu me verrois tomber à ses pieds.

ACTE III. 225

NICANOR.

Prince, vous pâlissez !... Votre état m'inquiète : vous ne sortirez point.

MYRON.

L'indisposition est légère, & ne scauroit durer... Adieu, noble général ; puissent de nouveaux succès ajouter à l'éclat de votre gloire.

NICANOR.

Vous resterez dans mon palais ; l'air de la nuit peut vous être nuisible : occupez mon appartement.

MYRON.

Vous le voulez, cher Nicanor... il faut y consentir. Si je le puis, je vous attendrai cependant : peut-être même pourrai-je vous rejoindre, & concourir à votre gloire en combattant sous vous.

NICANOR.

En attendant, je vous laisse ma fille ; soyez son protecteur, soyez son pere en mon absence : j'abandonne à vos soins ce que mon cœur a de plus précieux.

ENSEMBLE, *en s'embrassant.*

Adieu, Seigneur, adieu.

Nicanor conduit Myron, & revient sur le Théâtre.

K v

SCÈNE XII.

NICANOR. MANDANE.

NICANOR.

O Ma fille! Mon cœur se sent atteint d'un mouvement qu'il ne sentit jamais. Approche-toi, chère Mandane, je veux te voir encore: je suis père, cette foiblesse est pardonnable... Ta mère en expirant me pressa la main, en fixant ainsi les yeux sur toi!... Non, je ne puis t'aimer assez, tes charmes sont les siens, je la vois revivre en toi, ce sont ses yeux qui me regardent... je vous embrasse toutes deux! Dieux, si tu m'allois perdre!... Cette crainte me tue... souviens-toi de ta mère... mais ç'en est trop, je t'afflige toi-même: N'en parlons plus. Séche tes pleurs, le Ciel nous rejoindra sans doute; il permettra que je jouisse encore de tes tendres embrassemens.

A C T E III. 227
M A N D A N E.

Si le Ciel exauce mes vœux les plus ardents , j'ose encore espérer ce bonheur.

N I C A N O R.

Adieu , ma fille , je te laisse mon ame : jette les yeux sur toi-même , & n'oublie jamais ton pere.

(*Ils sortent.*)

S C E N E XIII.

M Y R O N. A U L E T E S.

M Y R O N.

JE cherche en vain le repos : il n'en est plus pour moi... Qui suis je ? Où suis-je ici ? ... Où suis-je ? Ciel , je ne le sens que trop ! Transports impétueux ! vous entraînez , vous enivre-
rez mon cœur. O mon ame , à quel délicieux espoir oses-tu te livrer !

A U L E T E S.

Seigneur , votre corps tremble , le feu de vos yeux m'éblouit ! .. Quels

K.vj

mouvemens étrangers vous agitent ?

MYRON.

Quelle heure est-il ?

AULETES.

Seigneur, la nuit est avancée.

MYRON.

Les Portes du Palais sont barrées ?

Le sommeil ferme ici tous les yeux ?

AULETES.

Oui, Seigneur, & l'appartement du grand Nicanor est préparé pour vous.

MYRON.

Ah, malheureux ! pourquoi prononces-tu ce nom ? Nicanor ! Plus de sommeil pour moi. Nom terrible, viens me défendre !... Exécrables pensées, vous assiégez, vous offusquez, vous étouffez ma raison ! Quoi, mon cœur même devient aussi votre victime ?... O Cieux, écrasez-moi, tonnez, prévenez mon forfait !... Mon cœur invoque les Dieux ; & ce même cœur voudroit qu'ils fussent sourds. Je désire & je me repens ; je me repens, & je désire encore : chaque instant me voit former des vœux contraires !... Ne les écoutons plus, ou ma perte est assurée. Saisis-moi, cher Auletès ; entraîne-moi ;

A C T E III. 229

enchaîne-moi dans l'appartement qui
m'est destiné: garde moi de moi-même,
Tous les Enfers sont dans mon cœur;
arrache-moi d'ici, fuyons.

S C E N E XIV.

MANDANE. RAMESES.

RAMESES.

R Assurez-vous ma sœur; sans-doute
vos frayeurs sont vaines, & l'allarme
que vous nous avez donnée est sans
fondement.

MANDANE.

Vous n'ignorez pas les fréquentes
visions nocturnes dont je suis tour-
mentée, l'absence de mon pere, ni
l'amour extrême dont le Prince brûle
pour moi. Je viens de le rencontrer
cet amant redoutable; je l'ai vu tres-
faillir à mon aspect. Mais quels regards
ne m'a-t-il point lancés! L'amour, le
désespoir, & la malignité éclatoient
à la fois dans ses yeux. J'ai pris la
fuite, & j'en frémis encore!

Ne craignez rien. Tous nos amis, dont la Reine a fait rompre les fers, tous ces Heros qu'elle destine à punir le Tyran, sont rassemblés dans ce Palais: au moindre de vos cris, au premier mouvement du signal dont nous venons de convenir, vous nous verrez voler à votre secours.

MANDANE.

Où sont-ils cachés maintenant?

RAMESES.

Dans la salle, sous votre appartement même. Memnon est le seul qui nous manque: il dispose tout pour votre fuite avant l'aurore; les autres arrivés ici par différens chemins, & masqués, ont bien voulu tout hasarder pour vous défendre, & favoriser votre retraite.

MANDANE.

Heureux événement! je commence à me croire moins malheureuse.

RAMESES.

L'événement est d'autant plus heureux, que le perfide qui nous avoit trahi vient de tomber sous mes coups.

A C T E I I I. 231

Mais il est tard ; le repos vous est nécessaire : allez , ma sœur , encor un coup ne craignez rien.

S C E N E X V.

R A M E S E S , *seul.*

Audacieux Myron , ton sort est décidé : ton crime , si tu oses le tenter , justifiera le nôtre ; ton sang vengera celui de mon frere... Il porte ici les pas : je le hais trop pour le regarder. Sa mort seule peut me le rendre moins odieux.

(*Il sort.*)

S C E N E X V I.

M Y R O N . A U L E T E S .

M Y R O N .

Quel tourbillon m'enveloppe , & m'entraîne malgré moi !... Quoi toute ma résistance est vaine ?... Je réfléchis

pourtant, & la raison me parle encore. Mais si près de Mandane, que peut-elle sur moi ? Toute raison expire devant elle. La nuit est aussi noire que si jamais étoile n'eût brillé dans les Cieux ; les éclairs qui sillonnent les ténèbres semblent en augmenter l'épaisse obscurité ; & les éclats redoublés du tonnerre ébranlent l'Univers jusques dans ses fondemens. Les animaux les plus féroces n'oseroient maintenant quitter leurs tanières, leurs hurlemens seuls font retentir les forêts ! Quel monstre suis-je donc ? en fut-il jamais de plus sauvage, en fut-il jamais de plus cruel que moi ?... Je me sens pourtant menacé d'être plus détestable encore ! mon ame devient plus noire que cette affreuse nuit ; & la tempête qui gronde dans les airs égale à peine celle que renferme mon sein.... Ç'en est fait, il le faut.... je le veux.... Ceci conduit à son appartement. (*Il s'arrête en frémissant.*) N'entends-tu pas des cris funébres ?*

*-L'Auteur dit, N'entends-tu pas croasser la

A C T E III.

233

AULETES.

Seigneur, je n'entens rien.

MYRON.

Ciel! La terre tremble sous moi....

Accourez, exécrables Furies, emparez-vous d'un cœur qui vous implore, chassez-en l'ombre même des remords; qu'il soit tout-à-fait criminel. Ou plutôt, Dieux puissants, changez, purifiez ce même cœur; que désormais d'accord avec la raison & vos loix, je trouve le repos dont son indocilité ne me permet pas de jouir!... Son Pere, en me quittant, ne l'a-t'il pas confiée à mes soins; ne m'a-t-il pas prié de la défendre? Ne dois-je point la vie à ce respectable vieillard? ... Malheureux! & je balance encore! C'est avoir déjà commis le crime. Expirons plutôt ici; (*Il se jette à terre.*) Gémissons plutôt pour jamais dans la poussière, baignons plutôt ce marbre de mes pleurs, que de me relever coupable.

Corbeau? J'ai crû devoir ici ménager la délicatesse Françoisse, en changeant cette expression, qui nous paroîtroit ridicule, quoiqu'elle ne le soit pas dans la Langue Angloise.

 SCENE XVII.

*Les mêmes Acteurs. MANDANE
en traversant le fond du Théâ-
tre , parle à un Domestique.*

MANDANE.

Songez à bien exécuter mes or-
dres. Il arrivera ici avant le lever du
Soleil avec le Pontife sacré qui doit
pour jamais nous unir. Ayez soin de
les introduire par la porte occiden-
tale, & de les faire passer secrette-
ment chez moi. (*Elle sort.*)

 SCENE XVIII.

MYRON. AULETES.

MYRON, *se relevant.*

Dieux que viens-je d'entendre ?...
Infame ravisseur ! Détestable scélérat !

C'est donc toi que la cruelle attend pour te prodiguer tous ses charmes ? Et c'est moi qu'on méprise, c'est moi qu'elle déteste, c'est moi qu'elle condamne pour jamais au plus terrible desespoir ! Perfide, je serai vengé... Saisissons ce moment, il ne peut être que propice. Cieux, Enfers, craintes, remords, cédez à cet espoir : Myron est né pour satisfaire ses désirs ; il rentre dans son caractère, vous ne pouvez plus rien sur lui... Mais quoi ! D'où vient que je frissonne ? C'est de plaisir sans-doute. Elle est faite pour justifier les plus grands crimes.

A U L E T E S.

Quoi, Seigneur, oseriez-vous employer jusqu'à la violence ?

M Y R O N.

Qu'oses-tu dire ? Cette idée seule te rend un monstre à mes yeux !.. Non, je vais faire parler l'amour, je vais faire parler la gloire, je vais faire briller à ses yeux la couronne & les vastes Etats que je lui destine. Si je parviens à la fléchir, je crois déjà mon sort au-dessus de celui d'un Mortel. Si rien

236 BUSIRIS,
ne peut l'abatre, je termine ma peine
en perçant mon cœur à ses pieds.

SCENE XIX.

*MANDANE traverse le Théâtre
pour rentrer dans son appar-
tement. MYRON va à sa
rencontre.*

MANDANE, *effrayée.*

S Eigneur, oubliez - vous en quels
lieux vous êtes ?

MYRON.

Né me condamnez point, Madame:
hélas, daignez plutôt m'entendre! Cette
posture humiliante doit vous prouver
que je suis bien moins criminel que
vos terreurs ne vous le persuadent. (*Il
se jette à ses pieds.*) Je veux vous at-
tendre, belle Mandane, & non pas vous
contraindre... Ne fuyez pas un mal-
heureux, ne l'abandonnez pas à l'hor-
reur de son désespoir: revenez, ou le
meilleur des Peres, le respectable Ni-

Canor pourra vous accuser du meurtre
de son meilleur ami.

MANDANE.

Osez-vous prononcer ce nom sacré ;
& persister dans des projets que j'ai
trop lieu de craindre ? Fussiez-vous son
plus cruel ennemi , que feriez-vous de
plus ?

MYRON.

Adorable Mandane ! Je connois ma
faute , je connois aussi toute votre
vertu. Mais tel est le désordre de mon
ame , que ses desirs osent s'étendre jus-
qu'à vous : Tel est l'excès de ma pas-
sion , que mon crime même me paroît
aimable , parcequ'il ne peut qu'illus-
trer le pouvoir de vos charmes.. Aban-
donnez seulement cette main à mes
tendres transports, & je meurs de plai-
sir... Que vois-je ? vous pleurez ! Pé-
rissent la nature entière , s'il faut que je
coûte une larme à Mandane... (*Il se
releve.*) Je sens jusqu'où va mon délire,
mais c'est l'amour qui le fait naître :
vous ne pouvez me condamner plus
que je ne me condamne moi-même :
je suis d'accord avec vous sur ce point.
Condamnez-moi , mais plaignez-moi ;

déplorez mon égarement, mais soyez-y sensible je gémiss, je brûle, j'expire d'amour à vos pieds !

MANDANE,

Ah, Seigneur ! ...

MYRON.

Retenez ces précieuses larmes ; vous me percez le cœur. Dans ce moment même, dans cet instant où ce cœur vous implore, un voile épais semble s'étendre sur mes yeux, je ne vois plus ce que j'aime ; mes genoux tremblants refusent de me soutenir, je ne vis plus que par mon amour. Hélas, si cet amour dépendoit de nous ; je serois seul coupable : il est l'ouvrage de vos yeux, cessez de lui opposer un front sévère. Egalez-vous aux Dieux, en faisant la félicité d'un Mortel qui vous adore.

MANDANE.

Pouvez-vous abuser de votre raison, de ce don sacré des Cieux, de cette émanation de la Divinité même, au point de vouloir colorer un forfait aussi noir ? ... Ah, Prince ! ...

MYRON.

Que veut dire Mandane ?

M A N D A N E.

Regardez-moi , Seigneur mes sanglots & mes larmes paroissent vous toucher , votre cœur généreux se sent ému par la pitié ? Mais de si nobles sentimens n'agiroyent-ils pas encore plus puissamment sur votre ame , si vous étiez bien convaincu que les pleurs que je répands ne coulent que pour vous ? Oui , c'est pour vous , Seigneur , c'est pour vous seul que ma douleur éclate , je n'ai rien à craindre pour moi . . . ce discours vous surprend : il n'en est pourtant pas moins vrai ; c'est pour Myron que je gémis , c'est pour l'ami de mon Pere , c'est pour un Prince né pour être vertueux , si l'amour n'eût jamais subjugué la raison : faut-il d'autres motifs pour justifier mes larmes ? Est-il dans la nature rien de plus intéressant , rien de plus capable d'exciter nos regrets , que de voir un cœur généreux entraîné dans le crime par le torrent d'un goût passager , ou d'un attachement aveugle ? . . . Vos projets sont indignes de vous , vous ne pouvez me démen-

tic : ils sont impraticables, il faut y renoncer. Que la nécessité vous détermine ; & qu'il ne soit pas dit, qu'un instant de foiblesse ait flétri pour jamais la gloire que les exploits de Myron lui ont acquise au prix de ses travaux & de son sang.

S C E N E X X.

*MYRON , MANDANE ,
AULETES arrivent précipi-
tamment avec plusieurs domes-
tiques.*

AULETES.

SEigneur, sauvez vos jours : l'appartement inférieur est rempli d'assassins, qui n'attendent qu'un signal de Mandane pour vous plonger leurs poignards dans le cœur.

MYRON.

Quoi, l'on me trahit ici ! cruelle, c'étoit donc un complot concerté pour m'arracher la vie ? C'étoit Mandane
qui

A C T E III. 241

qui se prêtoit à cette infâme lâcheté !... tu périras perfide.

A U L E T E S.

Non , Seigneur , commencez par vous en vanger. Confiez votre vie à mes soins ; j'en répons. Tous les conjurés sont masqués : je m'étois aussi précautionné d'un masque en vous suivant ici. Mais le tems presse : encore un coup, comptez sur mon zèle. Commencez, Seigneur, par vous mettre en sûreté dans votre appartement ; je me charge du reste. (*Aux domestiques.*) Vous , portez Mandane dans le sien... courez vous autres à la porte occidentale ; hâtez-vous de l'ouvrir.

Au moment que les domestiques se saisissent de Mandane , elle donne le signal convenu avec les conjurés. On l'emporte.



SCENE XXI.

*RAMESES paroît , avec les
Conjurés masqués.*

RAMESES.

LEs traîtres ont pris la fuite ? Que le Ciel les confonde ! dispersez-vous, amis ; suivez leurs pas par différens chemins, n'épargnez point le ravisseur, s'il nous échappe maintenant, il pourra se louer de la fortune.

Les Conjurés passent confusément sur le Théâtre. Auletès masqué se mêle parmi eux, comme s'il étoit de leur parti.

AULETES, aux Conjurés.

Pourquoi vous arrêter ici ? Je viens dans ce moment de voir l'infâme Myron traverser la porte Occidentale, en enlevant sa proie. C'est-là, c'est de ce côté qu'il faut le chercher.

LES CONJURE'S.

Nous y courons tous.

Au moment qu'ils sont sortis du Pa-

A C T E III. 243

Mais, Auletès en fait refermer & barricader la porte. On l'entend ensuite dire aux domestiques.

Tout est maintenant en sûreté. Ne bougez point d'ici ; dussiez-vous y périr, il faut défendre ce passage.

SCENE XXII.

MYRON, *seul.*

CE Prince est persuadé que cette conjuration étoit préméditée contre lui, & que la haine de Mandane en vouloit à sa vie. Il ne respire que la vengeance & le crime.

SCENE XXIII.

MYRON. *AULETES, ramenant par force MANDANE qui fuyoit.*

MANDANE.

AH, ne m'imputez point une si noi-
L ij

BUSIRIS ;
re trahison ; je n'en suis point coupable , j'en atteste le Ciel !

MYRON.

Par quel miracle tant de scélérats , armés & cachés dans ces lieux , étoient-ils donc prêts à exécuter vos ordres ? Barbare , est-ce une illusion ?

MANDANE.

Seigneur , prenez ma vie : qu'elle suffise pour expier le crime que votre injustice m'impute !... Dieux , falloit-il que mes larmes engageassent mon pere à me confier à vos soins ! sacrifiez votre victime , mais épargnez votre ami , ayez pitié d'un pere , qui sera moins touché de mon malheur , que de l'horreur du forfait que votre ame médite !...

Myron se promène d'un air distrait & furieux , sans regarder Mandane.

MYRON.

Vils Esclaves , vous êtes donc conjurés contre-moi ?... Auletès , arrête ses cris : conduis-l'a dans mon appartement.

MANDANE.

O , Seigneur ! ô Myron ! regardez mes larmes... (*elle se jette sur le plancher.*) C'est ici que je veux mourir...

je m'attache à vos pieds ; rien ne pourra m'en arracher immolez - moi , déchirez-moi , inventez pour me punir le supplice le plus horrible , mais épargnez ma vertu ! . . .

Les domestiques emportent Mandane dans l'appartement de Myron.

MYRON.

Toutes les horreurs de l'Enfer sont maintenant dans mon cœur ! . . .

MANDANE

O Memnon !.. ô malheureux Amant, où es-tu ? . . .

S C E N E XXIV.

MYRON, *seul.*

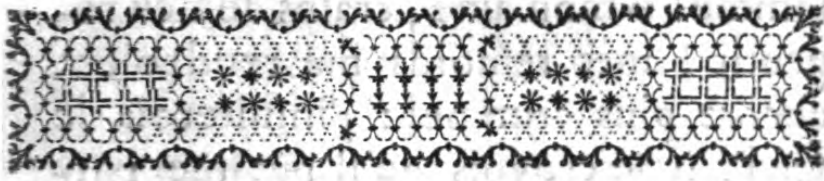
Il paroît frappé d'un nouveau mouvement de surprise , & de fureur ; ses yeux sont fixés sur la terre : il se réveille enfin , & dit.

QUE d'accidens imprévus , que de circonstances concourent pour irriter mes passions au point de rendre ma

246 BUSIRIS ,
chûte inévitable ! ne diroit-on pas que
les Dieux l'avoient préméditée ?.. Eh
bien, s'ils l'ont voulu , c'est leur ou-
vrage... Memnon ! détestable Mem-
non , c'est toi qu'elle invoquoit ! mon
cœur commençoit à s'émouvoir ; j'al-
lois peut-être céder à l'amertume de
sa douleur : ce nom odieux me rend
toute ma rage... eussais-je crû que
mon malheur pût augmenter encore !
Voilà donc ce rival si tendrement ai-
mé ! Le voilà donc enfin connu !....
Ingrate , & cruelle Mandane , je te
rens grace : tu m'as guéri de mes re-
mords.

Fin du troisième Acte.





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

MYRON paroît dans le plus grand désordre. Il est nuë tête, sans lumière &c. Il se promène quelques instans avant que de parler.

MYRON.

QUE l'homme désormais craigne de hazarder un pas dans les sentiers du crime : ce pas seul l'entraîne dans un précipice dont la pente escarpée interdit l'espoir du retour, & le plonge bientôt dans un abîme de malheurs. Que n'étois-je pas hier au soir ? que suis-je maintenant ? O différence affreuse !... l'exécration est con-

248 B. U S I R I S ,
sommé ! ô mon ame , crains de t'en re-
pentir ! mes remords me rendroient
encore plus criminel : j'insulterois le
Ciel , si je croyois qu'il pût me par-
donner. Le supplice dû à mon crime
ne peut cesser , que lorsque les Dieux
n'auront plus le pouvoir de punir
les rayons de l'aurore frappent déjà
mes yeux . . . Soleil , garde-toi de nous
éclairer davantage ! puisse plutôt une
nuit éternelle , en cachant à l'Univers
l'horreur de mon forfait , me dérober
aux yeux de Nicanor , & aux miens
mêmes !

S C E N E II.

MYRON. AULETES.

MYRON.

Qui est là ?

AULETES.

Seigneur

MYRON.

Auletès ? .. Hélas , que me veux-tu ?

AULETES.

Seigneur, songez à vous : l'allarme est répandue dans le Palais ; on ne voit que flambeaux & domestiques armés parcourant tous les appartements ; la terreur & la rage brillent dans tous les yeux. L'ennemi renforcé par de nouveaux secours vient de repousser votre garde, & lui interdit l'entrée de ces lieux. L'implacable Ramesès est à la tête des Conjurés, & ne respire que vengeance.

MYRON.

Eh bien, qu'ils viennent tous : livrons passage au torrent déchaîné contre moi ; que l'univers entier se joigne à mes ennemis : ma mort en sera plus célèbre.

(Ils sortent.)



 SCENE III.

*Les portes du Palais sont enfoncées ;
les Domestiques traversent tumultueusement le Théâtre. RAMESES
& les Conjurés poursuivent la Garde
de MYRON ; après quoi RA-
MESES & SYPHOCES se rencontrent seuls.*

RAMESES. SYPHOCES.

RAMESES.

QU'est devenu le Prince ?

SYPHOCES.

Le Monstre s'est enfermé, nous ne pouvons qu'empêcher sa fuite, en attendant de nouvelles forces.

RAMESES.

O mon cher Syphocès !

SYPHOCES.

Ce malheur n'est pas exprimable.
Mandane vit-elle encore ?

RAMESES.

Elle vit !, . . . mais hélas, que les

Morts sont heureux ! Je l'ai vue un instant de loin ; quel funeste spectacle ! Etendue sur la terre , couverte d'un habillement funébre , ses longs cheveux épars laissent à peine entrevoir son visage , qu'obscurcit déjà la pâleur de la mort. Trop accablée de son malheur pour l'exprimer par des regrets ou par des larmes , sa respiration longtems retenue laisse seulement échapper de tems en tems des soupirs si douloureux , que tous les cœurs en sont brisés !

SYPHOCS.

Déplorable événement !

RAMESES.

Arrête ... laisse pleurer les femmes de Mandane : n'avilis point notre vengeance. Hâte-toi de faire donner tes ordres : je vais tenter de lui donner quelque ombre de consolation.

(*Syphocès sort.*)

Un domestique parle bas à Ramesses.

RAMESES.

Elle a , dis-tu , défendu que personne l'approchât ? J'en suis fâché , mais je ne puis la condamner. Quand les maux sont parvenus à un certain

252 BUSIRIS,
période, les remèdes même sont un
nouveau supplice.

SYPHOCES, *en rentrant*:

Ton père est revenu. Cher Rame-
sès, quel coup affreux pour lui!

RAMESES.

Je le plains, son sort me fait fré-
mir... Je vois déjà ses cheveux blancs
dans la poussière.... Allons le rece-
voir.

SCENE IV.

MYRON, *seul*.

JE sens des peines dont je ne suis
pas digne. Un Monstre tel que moi de-
vrait-il sentir des remords? Par quel
prodige tiens-je encore à l'humanité?
Pourquoi la reconnaissance & l'amitié
subsistent-elles encore dans un cœur
aussi coupable que le mien? Malheu-
reux Nicanor, ah que je souffre de
tes maux! ... Je le vois..... Juste
Ciel, que vais-je devenir?...

SCENE V.

MYRON. NICANOR.

NICANOR, *allant pour l'embrasser.*

AH, mon Prince! . . .

MYRON:

Cher ami!

(Il se détourne en se cachant le visage.)

NICANOR.

Je viens peut-être vous interrompre.

MYRON, *se frappant la poitrine.*

Je vous avois ici . . . avant votre arrivée, toutes mes pensées n'avoient d'autre objet que vous.

NICANOR.

Seigneur! Par où mériterai-je

MYRON, *à part.*

Quel horrible supplice!

NICANOR.

Ah, Seigneur, qu'avez-vous?

BUSIRIS,

MYRON.

Une douleur soudaine , à laquelle je suis sujet , m'a serré tout à coup le cœur ... Ce n'est rien , elle est dissipée.

NICANOR.

Ciel , conserve mon Prince !

MYRON.

Un pareil vœu peut-il être sincère ?

NICANOR.

Peut-il être suspect ? En vous sauvant encore la vie aux dépens de la mienne , je croirois n'avoir rien fait pour vous.

MYRON.

Barbare Nicanor !

NICANOR.

Qu'ai-je donc fait , Seigneur ? Par quel endroit vous aurois-je offensé ? Mon cœur , mes jours ne sont-ils pas à vous ?

MYRON.

O Ciel ! . . . O Dieux ! . . .

NICANOR.

Quelque lâche imposteur m'a noirci sans-doute . . . (*Il prend la main du Prince.*) Parlez , Seigneur , me voilà prêt à me justifier.

M Y R O N.

Prends garde , Nicanor ! Tu ne vois plus dans ton ami qu'un fleau détesté que le Ciel & la Terre ne peuvent regarder qu'avec horreur ... Hâte-toi de me fuir : ta mort suivroit la connoissance de mon crime

(*Il s'arrache des bras de Nicanor.*)

N I C A N O R.

Parlez, Prince, je m'y dévouë. N'espérez pas de m'échaper ; je veux savoir ce qui vous force à traiter si cruellement un pere. Ce nom m'est dû, & m'autorise à me faire justice : ceux à qui vous devez le jour ont à peine sur votre cœur des droits plus sacrés que les miens.

M Y R O N.

Ah, je ne les connois que trop ! . .
Laisse-moi, dis-je ? ou ce poignard va t'y forcer.

N I C A N O R.

Ingrat ! qu'as-tu besoin de ton poignard avec un ami tel que moi ?

M Y R O N.

O mon Pere ! mon cœur saigne en te regardant. (*Il l'embrasse.*)

Myron va pour sortir ; Auletès arrive , & lui parle bas.

MYRON, *à part.*

Quoi, nul espoir ne me reste ? Je ne puis sortir de ce Palais ? Eh bien , périssons par ses mains : cette mort ne m'est que trop due. Mais comment parvenir à l'irriter jusqu'à ce point ? Comment pourrai-je même m'y résoudre ? Etrange extrémité ! Cœur barbare , rassemble toute ta férocité : puisqu'il le faut , c'est toi seul que j'invoque !

NICANOR.

Chaque instant ajoute à ma surprise : j'ose à peine en croire mes yeux. Si tout ce que je vois est réel , je dois pourtant penser qu'un sujet légitime irrite Myron contre moi Seigneur , c'est trop longtems me cacher mon crime : c'est être trop inhumain ! ... Daignez me dévoiler votre ame , daignez me révéler ce qui a pu altérer l'amitié que vous m'aviez jurée , car je vous aime encore , & quelque injuste que vous puissiez être , le moindre repentir me jette dans vos bras ! Cher Prince , parlez donc : apprenez-moi

A C T E I V. 237

quel accident funeste a pû m'arracher
mon ami.

MYRON.

L'aspect d'un traître.

NICANOR.

Ici ! dans mon Palais ?

MYRON.

Sous ton casque même. Oui perfide,
tu vois ton plus mortel ennemi ...
Songe à t'en défendre.

Il met l'épée à la main.

NICANOR.

Un traître ! moi ? C'est donc
pour avoir affermi le Thrône de ton
pere ; pour avoir dissipé les orages
qui l'auroient dès longtems renversé ;
pour t'avoir enseigné le chemin de la
gloire ; pour m'être cent fois sacrifié
pour un ingrat ? . . . Je n'ose me fier
davantage à ma modération. Adieu.



SCÈNE VI.

MYRON. NICANOR.

RAMESES.

RAMESES.

D Est-ce stable ravisseur ! je te rencontre donc enfin ?

Il attaque le Prince.

NICANOR.

Arrête, mon fils ! respecte encore ses jours.

RAMESES.

Que je respecte ses jours ?

NICANOR.

Si je ne me crois pas offensé, tu ne dois point l'être.

RAMESES.

Seigneur, si je suis votre fils, c'est mon injure que je vange.

NICANOR.

Oublies-tu qu'il est ton Prince ?

RAMESES.

Cet infâme !

A C T E I V.

259

N I C A N O R.

Qu'oses-tu dire ?

R A M E S E S.

Cet exécration scélérat !

N I C A N O R.

Ç'en est trop , dis-je.

R A M E S E S.

O mon Pere !

N I C A N O R.

Que prétens-tu me dire ?

R A M E S E S.

Hélas , ma triste sœur....

N I C A N O R.

Tu as raison ; qu'on l'appelle , sa présence est seule capable d'adoucir l'amertume de ma douleur. Chère Mandane ! si je rendois les derniers soupirs , ta vue auroit encor pour moi des charmes.... pourquoi ne l'appelles-tu point ? Ose-t-on me désobéir ?

R A M E S E S.

Ah , Seigneur ! . . .

N I C A N O R.

Tes yeux s'élevent vers le Ciel ; tes sanglots t'étouffent la voix ! ... Qu'as-tu donc à m'annoncer ?

R A M E S E S.

Quoiqu'assez malheureux pour avoir

260 BUSIRIS,
injustement encouru votre disgrâce ;
vous me voyez frémir du coup que
je vais vous porter !...

NICANOR.

Hélas , que vais - je donc appren-
dre ? ... O mon cœur ! puissent tes
pressentiments n'être point vérifiés.

*Ramesès instruit son pere de la vio-
lence faite à Mandane par le Prince
Myron. A peine a-t-il fini, que le fond
du Théâtre s'ouvre. On voit une cham-
bre obscure , Mandane couchée sur un
lit , & des femmes en pleurs empressées
à la secourir. Nicanor tombe dans les
bras de Ramesès.*

SCENE VII.

NICANOR. RAMESES.
MANDANE, &c.

NICANOR.

O Ciel, est-il possible ! ... O Man-
dane ! O ma fille ! O le seul soutien de
ma vie ! ... Vois la nature elle-même

A C T E I V. 261

unir ses pleurs à tes gémissemens !

MANDANE, *sans appercevoir son pere.*

Ne pleurez point, mes filles ; la part que nos amis paroissent prendre aux maux que nous croyons désespérés nous les rend encor plus sensibles.

N I C A N O R.

Soutiens-moi, cher Ramesès, conduis-moi jusqu'à elle.

MANDANE.

Est-ce mon pere que j'entens?...
Quel nouveau surcroît de peines !
Dieux, affermissiez son courage ! Je commence à regretter d'en avoir été tant aimée.

N I C A N O R.

Ce sentiment généreux achève de me percer l'ame. Chere Mandane, c'est moi que tu plains ! Dans l'état horrible où ton malheur te plonge, tu sens encore la peine de ton pere ! Ciel, donne-moi la force de lui en marquer ma reconnoissance.... Puis-je ensuite, en expirant dans ses embrassemens, oublier à la fois son malheur & l'ingratitude de Myron !
(*Il l'embrasse.*)

BUSIRIS,
MANDANE.

Sort cruel, je puis maintenant dé-
fier ton courroux.... j'ai fait gémit
mon pere!

NICANOR.

Garde-toi de me donner ce nom,
puisque je ne puis t'être d'aucun se-
cours.... ce nom si cher aiguisé en-
core le trait qui me déchire!... Epar-
gne-moi, malheureuse Mandane; lais-
se-moi vivre encore, pour te vanger.

MANDANE.

Ah, Seigneur, il est des maux
qu'on peut supporter, quoiqu'affreux;
ils honorent même la vertu de celui
qui sçait les souffrir.... Mais l'état où
je suis ne connoit de vertus que dans
le désespoir!

*L'intérieur du Théâtre se ferme sur
eux.*



SCENE VIII.

RAMESES. SYPHOSES entre.

RAMESES.

O Mon cher Syphocès !

SYPHOSES.

Que vois-je ? Tu pleures ! Hâte-toi donc , fuis loin d'ici avant que Memnon y paroisse. Il arrive plein d'espoir , d'amour , & d'impatience ; il croit recevoir de ta main une épouse chérie ; il a tout disposé pour l'enlèvement entre nous concerté ; ce malheureux enfin bénit son sort : quel fatal changement !

SCENE IX.

RAMESES. SYPHOSES.

MEMNON.

MEMNON.

C Hers amis , pardonnez aux transf-

ports qu'un bonheur si longtems attendu a droit de m'inspirer : si vous m'aimez , mon bonheur doit être le vôtre ! Où est Mandane ? où est mon adorable épouse ? Le Ministre sacré nous attend ; hâtez-vous de la faire paroître : les momens que je perds sont autant de crimes dont je suis comptable envers l'amour.

RAMESES, à Syphocès.

Syphocès , parle-lui parle , je t'en conjure.

SYPHOCÈS.

Je ne le puis , le Ciel m'en est témoin !

MEMNON.

Que m'annonce ce sombre silence ?
Vous soupirez tous deux ; vous détournez les yeux ; vous me cachez vos larmes !.. Au nom sacré de l'amitié, parlez , je l'exige.

Ils le regardent d'un air pénétré de douleur , & sortent par différens côtés du Théâtre.

SCÈNE

SCENE X.

MEMNON, *seul.*

LAissa-t-on jamais avec autant d'inhumanité un tendre Amant en proye aux horreurs des plus noirs soupçons ! Quel est donc cet événement trop affreux pour m'être révélé ? O mon cœur, que me présages-tu ? Les jours de ce que j'aime sont menacés. La fortune s'arme de nouveau contre moi : la beauté, les vertus de Mandane ont bien droit de la rendre jalouse. Cruelle ! sans l'amour, je n'aurois jamais craint tes coups.

Un Domestique entre, & donne un billet à Memnon. Après l'avoir lu, il tombe dans les bras de Ramesès qui suivoit de loin le Domestique.



SCENE XI.**MEMNON. RAMESES.****RAMESES.**

IL seroit trop heureux si cet instant mettoit fin à ses maux Mais il revient à la vie. . . . Ami , je plains ton sort !

MEMNON.

Myron même seroit à plaindre , s'il sentoit tout ce que je sens !

SCENE XII.**MEMNON. RAMESES.****SYPHOCES.****SYPHOCES.**

E Loignez-vous , amis. L'infortunée Mandane, succombant sous le poids de

A C T E I V. 267

sa douleur , porte ici ses pas chance-
lans : notre vuë , & surtout la vôtre ,
seroit pour elle un supplice nouveau.

MEMNON.

Ah, je n'en suis que trop convain-
cu... Un seul de ses regards porteroit
la mort dans mon cœur.

S C E N E X I I I.

MEmnon , prêt à sortir , rencontre Man-
dane ; tous deux reculent & frémis-
sent. Memnon revient à lui-même , il tombe
aux pieds de sa Maîtresse , & lui embrasse
les genoux. Elle s'en défend , & le relève :
il la prend dans ses bras. Ils se regardent
douloureusement ; & cette Scene intéressante ,
quoique muette , est interrompue par Ra-
mesès.

RAMESES.

Fut-il jamais situation plus touchan-
te ! leurs sentimens sont peints dans
leurs regards. Tous deux saisis , tous
deux absorbés dans l'excès de leur dé-
sespoir : s'ils ne versoit des larmes ,
on les croiroit inanimés !

MEMNON.

O ma chere Mandane ! ...

M ij

A peine a-t-il prononcé ce peu de mots , qu'elle s'arrache de ses bras , & se sauve de lui.

Daignez du moins m'accorder un instant !

*Il la suit , & veut la retenir : Rame-
sès l'en empêche.*

SCENE XIV.

MEMNON. RAMESES.
SYPHOCES.

MEMNON.

Pardonnez-moi , mon frere. . .

RAMESES.

Plaiguez , mais respectez son état.

MEMNON.

Jetez ici les yeux : voilà mon excuse. . . (*Il lui montre l'endroit par où Mandane est sortie.*) Je ne respire plus. . .

RAMESES.

Que vengeance.

A C T E I V. 269
M E M N O N.

Et qu'amour.

R A M E S E S.

Vengeance, dis-je, & plus d'amour.
Notre espoir seul est maintenant dans
nos poignards ; la Vengeance , & la
Liberté sont nos uniques Dieux. Ce
moment terrible . cet instant fatal dé-
cide pour jamais de notre sort. Le Gé-
nie effrayé de l'Egypte est attentif à
nos moindres démarches : notre réso-
lution va régler la destinée de l'Uni-
vers. Amis , tirons le bien du sein du
mal même : ce déplorable événement
fait revivre nos espérances les plus
chères ; il force le redoutable Nica-
nor de s'unir avec nous. Si nous osons
encor être hommes , le Tyran est
perdu.

S C E N E X V.

Les mêmes Acteurs. N I C A N O R.

N I C A N O R.

Pourquoi les Dieux ont-ils attendu
M iij

ma vieillesse pour rassembler tant d'infortunes sur ma tête ? A peine ma jeunesse eût-elle pû les supporter. Aveugle & vain Mortel ! tu t'applaudissois d'avoir vécu si longtems. Tes travaux étoient oubliés ; tu ne songeois guères que le plus heureux des hommes ne l'est qu'autant qu'il en connoit de moins heureux que lui. Que suis-je maintenant ? Asséions-nous ici , songeons-y ; ou plutôt ne songeons qu'à mourir.... Approche , Ramesès ; tu as lieu d'accuser ton pere ; je reconnois mon injustice. Depuis quel tems ai-je endossé l'armure des guerriers ?

RAMESÈS.

Le Soleil a soixante fois ramené les saisons depuis que ce casque glorieux couvre la tête du respectable Nicanor.

NICANOR.

Par combien de victoires ai-je illustré le règne de Busiris ?

RAMESÈS.

Leur nombre égale celui de vos combats.

NICANOR.

J'ai fait la guerre , je l'avoue , avec quelque succès ; & je puis , sans rou-

A C T E I V. 271

gir, me rappeler tout le cours de ma vie. La peine fut toujours un plaisir pour moi ; & l'entreprise la plus pénible, l'objet de mon ambition. Je m'en souviens encore (& nos ennemis n'ont sans doute pas oublié ce jour sanglant) je me souviens, dis-je, lorsqu'il fallut m'arracher un dard *barbelé* de la cuisse, que je dédaignai de me plaindre, parce que je souffrois pour mon Roi.

R A M E S E S.

Seigneur, le Roi n'est point coupable.

N I C A N O R.

Myron n'est-il pas son fils ?

R A M E S E S.

Je l'avoue, mais Busiris

N I C A N O R, *s'irritant.*

N'est pas moins criminel. N'as-tu pas déjà conspiré sa perte ? Ne m'as-tu pas révélé ses projets criminels contre ton *Amélie* ? O Memnon ! Par quelle indigne race l'Egypte est-elle gouvernée ! N'est-ce pas servir les Dieux, que de purger l'Etat des oppresseurs du Peuple ?

M. iij.

BUSIRIS,
RAMESES.

Celui qui soutient les Tyrans est encore plus coupable qu'eux.

NICANOR.

Quel est celui qui les soutient ?
Quel est ce méprisable Mortel ? Hâte-toi de me le nommer ; cette main, quoiqu'affoiblie par l'âge, va l'immoler dans les bras de Busiris même.

RAMESES.

Seigneur, je crains....

NICANOR.

Non, parle. Quel est ce Protecteur des Tyrans ?

RAMESES.

Vous.

NICANOR.

Moi !

RAMESES.

Seigneur, tout est réparable. Vous pouvez disposer de l'armée : j'en ai fondé tous les Chefs, ils sont à vous, & tous prêts à frapper. Un signe, un mot de Nicanor va livrer Busiris & son fils à la vengeance qu'ils nous doivent.

NICANOR.

Ciel ! qu'oses-tu me proposer ?

A C T E I V. 273
R A M E S E S.

Ce que votre grand cœur ne sçau-
roit rejeter sans honte, s'il est sensi-
ble aux maux de sa patrie. Ah, Sei-
gneur, une ame est-elle généreuse si
les malheurs publics ne peuvent la
toucher ? Hélas, qu'avons-nous vû
depuis vingt ans, qu'un long ruisseau
de sang serpentant dans ce vaste Em-
pire ; que d'horribles cachots reten-
tissant des plaintes de mille & mille
malheureux ! Faut-il que la moitié du
genre humain soit condamnée à détes-
ter sans cesse l'instant qui lui donna la
vie ? Faut-il que la tendresse des meres
ne s'épuise qu'à exhorter d'infortunés
enfans à gémir en secret sous leurs
chaînes ?

SYPHOCES, *à genoux.*

C'est à vous, brave Nicanor, que
la jeunesse de l'Égypte redemande sa
liberté ! C'est sous vous, c'est sous un
aussi digne Chef qu'elle brule d'expo-
ser glorieusement des jours que le Ty-
ran termineroit sans doute par la main
d'un boureau.

R A M E S E S, *à genoux.*

C'est vers vous que la triste Amélie

M v

lève sés mains tremblantes , pour implorer votre secours contre le ravisseur qui la menace !

MEMNON.

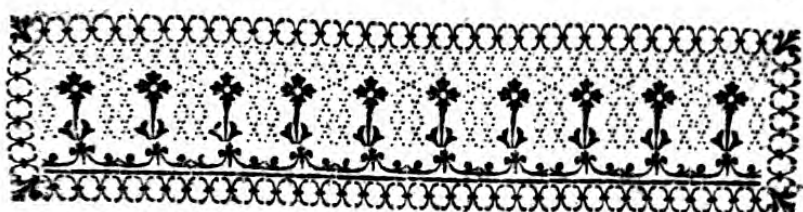
C'est à vous (*Il fond en larmes.*)

NICANOR.

La douleur lui coupe la voix ! . . .
Mais je t'entens mon fils : lève-toi ;
levez-vous tous. Les cruels périront ,
ç'en est fait. Tu as vécu , tu as régné ,
barbare Busiris ! Mais j'étois ton ami.
Tu t'es rendu indigne de ce titre ,
ren- tre dans le néant.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Champ
de Bataille.*

BUSIRIS. AULETES.

BUSIRIS.

LA voix de la guerre n'a rien qui m'épouvante ; son langage est celui de mon cœur. Dis-moi pourtant quels sont les motifs qui forcent les rebelles à chercher ainsi leur ruine ?

AULETES.

Ils en ont de plus d'une espece. Ils se plaignent, surtout , des travaux immenses auxquels vous occupez des mil-

lions d'hommes , qui n'ont d'autre nourriture que des herbes sauvages , & d'autre boisson que les eaux fangeuses du Nil.

BUSIRIS.

N'est-ce pas pour moi qu'ils bâtissent ? Ne sont-ils pas assez récompensés ? . . . Eh bien, si les lâches murmurent , c'est donc avec le sang des plus coupables qu'il faut désormais cimenter mes ouvrages. A qui ces ingrats doivent-ils l'ordre rectifié des ans , des saisons , & des jours ? Quel autre Monarque avant moi sçut assujettir le soleil aux besoins des mortels ; fixa des routes limitées aux flots indomptables du Nil ; fit respecter les loix de cet Empire depuis les sources du Gange jusqu'aux climats à peine encore connus où le Danube se perd dans l'Océan ? Mais que peut la vertu sur des cœurs nés pour l'esclavage ? Leurs yeux sont faits pour en être blessés . . . Marchons , courons aux armes ! c'est en tonnant sur eux qu'il faut étouffer leurs murmures.

SCENE II.

BUSIRIS. AULETES.

MEMNON.

AULETES.

Que vois-je ? Un des rebelles ose
ici vous braver ?

BUSIRIS.

Arrête, épargne les jours : voyons
ce que peut sur lui la présence de son
Roi. Téméraire Mortel, dont l'œil
coupable ose s'élever jusqu'à son Sou-
verain, qui es-tu ?

MEMNON.

Celui que le redoutable Busiris osa
charger de fers, ainsi que les autres
sujets.

BUSIRIS.

C'est donc ainsi que tu parois sensu-
ble à ma clémence ?

MEMNON.

C'est donc ainsi que le brave Artax-

xès, & mon généreux pere, ont été les victimes de tes fureurs ?

BUSIRIS.

J'imaginois n'en devoir compte qu'aux Dieux seuls. Mais toi qui vis encore, toi que mon injustice même (si tant est qu'un Roi puisse en commettre) épargna jusqu'à ce jour, n'en es-tu pas plus ingrat envers moi ?

MEMNON.

Ce langage, nouveau pour un Tyran tel que toi, m'annonce les terreurs que ton orgueil veut encore me cacher.

BUSIRIS.

Tu te trompes. Pour achever de t'en convaincre, jette les yeux sur ton armée. Vois si je puis la craindre.

MEMNON.

Je sçais qu'elle n'est point nombreuse : mais le moindre soldat rassemblé sous cet étendart que tu méprises, te redemande un pere, un frere, ou son ami. Moins coupable à leurs yeux, je te craindrois peut-être.

BUSIRIS, *frappant du pied.*

Ciel !

MEMNON.

Tu t'emportes envain....

BUSIRIS.

Oublies-tu , que je suis ton Roi ?

MEMNON.

Oublies-tu , que je porte une épée ?

BUSIRIS.

Malheureux ! ton courage me plaît.
Tombe à mes pieds , si tu veux vivre
encore.

MEMNON.

Songe à toi-même , Busiris. Jette les
yeux sur le Soleil ; tu ne le verras plus.

BUSIRIS.

Nous tomberons donc ensemble....
Esclave , tu veux mourir ? Je t'attens
au combat.

MEMNON.

Tu m'y trouveras , Busiris : tu m'y
verras reconnoissant.



SCENE III.

*On entend le bruit des Combat-
tans.*

MYRON & NICANOR se rencontrent.

N I C A N O R.

PEux-tu m'envifager fans pâlir ? fans que le glaive te tombe des mains ? Méprifable Myron ! L'excès de ton infamie ne m'offre point de termes pour te la reprocher.

M Y R O N.

Vieux & foible guerrier, fi tu combattois pour toi-même , pour vanger l'injure que je t'ai faite , tes cheveux blancs & mes remords fuffiroient pour me terraffer ; le fouvernir de tes vertus m'arracheroit des pleurs. Mais je te vois au nombre des rebelles ; tu méconnois ton Roi, je ne te connois plus.

N I C A N O R.

Viens donc éprouver contre moi ce

ACTE V. 287

bras que j'ai si longtems instruit à vaincre. Je reclame ces jours que je gémiss d'avoir sauvés.

MYRON.

Ah ! Plût au Ciel que tu fusses plus jeune : j'aurois moins à rougir
(*Il se prépare à le combattre , & s'arrête tout à coup.*) Non , je ne sçauois t'attaquer ! Fuis , malheureux vieillard ; si tu cherches la mort , tu ne peux manquer de la trouver ici. Charge Ramefès , charge Memnon de ta vengeance : qu'ils viennent , je les attens. Mais toi ! . . . je t'ai trop offensé pour menacer encor tes jours.

NICANOR.

O vieilleffe ennemie ! . . . C'est donc au Ciel à me vanger.

(*Ils sortent.*)



SCENE IV.

Le bruit de guerre redouble. BUSIRIS & AULETES, l'épée à la main, poursuivant des Fuyards.

BUSIRIS.

CEt horrible fracas flatte encore mon orgueil : il annonce du moins à l'Univers que Busiris a pris les armes. J'ai pourtant à rougir de mes exploits : chaque Esclave que j'immo-
le trompe encor ma vengeance ; il survit à sa chute en tombant sous mes coups.

AULETES.

Seigneur, je me flattois, en suivant vos pas à travers le carnage, de pouvoir acquérir quelque gloire. Mais votre ardeur guerrière m'a bientôt laissé loin de vous.

BUSIRIS.

Garde-toi de penser que Busiris ne

A C T E V. 283

doive sa renommée qu'à l'éclat de sa couronne : il la doit encore plus à son bras. Puissante Isis ! ne permettez jamais que le plus courageux de mes soldats rende son nom fameux , si ce n'est en imitant l'exemple de son maître mais tandis que je parle , les rebelles vivent encore. Achéons de les accabler.

(Ils sortent.)

S C E N E V.

MYRON paroît sans Casque.

MEMNON paroît un instant après.

MYRON, à part.

Foible , & rassasié de sang , l'aspect seul de Memnon pourroit ranimer mon courage. Ciel , avant que j'expire , daigne l'offrir à mes regards !

MEMNON, à part.

Je cherche en vain le Prince : j'avois suivi son casque au plus fort de

284 BUSIRIS;
la mêlée ; je l'ai vû tout-à-coup dispa-
roître. Que peut-il être devenu ?

MYRON.

Qu'entens-je ? ... Qui es-tu ? (*d'un
air dédaigneux.*) Memnon ?

MEMNON.

Non , Traître.... C'est Mandane.

MYRON.

Ah ! garde-toi de prononcer ce nom
funeste : il excite trop mes remords.

MEMNON.

Mandane !

MYRON.

Eh bien , soit. La présence d'un ri-
val si méprisable , & le souvenir de son
attentat contre mes jours , adoucit l'a-
mertume de mes regrets.

MEMNON.

Apprens , cruel , qu'elle étoit in-
nocente du complot dont tu l'accuses ;
& que le seul Ramesès en sçavoit
tout le mystère.

MYRON.

En ce cas , mon malheur est com-
plet !

MEMNON.

Moins encore que ton crime.

A C T E V. 285

Après quelques injures de part & d'autre, ils se battent, & Memnon tuë Myron.

S C E N E V I.

MEMNON. SYPHOCS.

SYphocès lui apprend que Mandane vient d'être enlevée par un parti des ennemis. Memnon vole à son secours.

S C E N E V I I.

A peine est-il sorti, que Mandane arrive chargée de fers. Elle se jette aux pieds des soldats, & leur demande envain la mort.

S C E N E V I I I.

Memnon revient. Il combat pour délivrer Mandane : mais il est bientôt accablé par le nombre. On le fait prisonnier, & il reste seul sur le Théâtre, avec une garde, qu'on lui laisse.

SCENE IX.

RAmesès vient mourir aux pieds de Memnon, qui lui apprend que Myron est tombé sous ses coups. Tendresses mutuelles de ces deux amis. Ramesès expire.

SCENE X.

MAndane, en traversant le Théâtre avec ses gardes, apperçoit Memnon. Elle se dit sa sœur, & obtient d'eux la permission de lui parler un moment en particulier. Memnon a les bras & les yeux levés vers le Ciel.

SCENE XI.

MANDANE. MEMNON.

MANDANE, *s'approchant lentement.*

Infortuné Memnon ! Pour qui fais-tu des vœux ?

MEMNON.

Pour toi

A C T E V. 287

MANDANE.

Chargé de fers , qu'espere-tu des Dieux ?

MEMNON.

Un terme à tes malheurs.

MANDANE.

Vois les tiens , vois mes chaînes ;
Sonde ton cœur : lui seul peut terminer nos
peines.

MEMNON.

Mandane ! . Juste Ciel, quoi peux-tu sans
gémir ,

Hazarder un Conseil dont tu me vois fré-
mir ?

Méconnois-tu mon cœur , en cet instant fu-
neste ?

MANDANE.

Songe que cet instant est le seul qui nous
reste ;

Que la foudre sur nous va bien-tôt éclater ,
Si mon Amant balance , & n'ose l'écarter.

MEMNON.

Fatale extrémité !

MANDANE.

Je n'en connois point d'autre.

Quel espoir peut flatter un sort tel que le
nôtre ?

Jette les yeux , Memnon , sur l'affreux avenir

Qu'un moment de vertu t'invite à prévenir!

MEMNON.

Dois-je te l'avouer ? L'oserai-je , Mandane ?...

Ce cœur qui maintenant frémit , & te condamne ,

Pénétré des horreurs de ton cruel destin ,

Ce cœur avoit conçu ce barbare dessein !

MANDANE.

Il faut donc le remplir... Ce silence , ces larmes ,

En flattant mon amour augmentent mes alarmes :

Ma mort est nécessaire , & je l'attens de toi.

MEMNON.

Ta mort est nécessaire... Et tu l'attens de moi !

Je ne te voyois point , quand mon âme insensée...

J'en déteste à jamais la coupable pensée !

Périssent l'Univers , tombent sur nous les Cieux ,

Si ma main doit répandre un sang si précieux !

MANDANE.

Épargne tes sermens , ma mort est résolue.

MEMNON.

A C T E V.

139

MEMNON.

Epargne moi , cruelle , un Discours qui me
tué !...

Mais , sçais-tu que ce bras que dédaignoit
Myron ,
Dans le sang du Perfide a lavé ton affront ?
Seul artisan des maux , où je te vois plon-
gée ,
Sçais tu , puisqu'il n'est plus , que ta gloire est
vangée ?

MANDANE.

Tant que de notre honte il reste des té-
moins ,
L'injure qu'on punit n'en subsiste pas moins.
Myron jusqu'au tombeau , me condamne à le
suivre ;
S'il n'eût jamais vécu , Mandane pouroit vi-
vre :
Mais tel est mon malheur (plus affreux que
la mort !)
Que par son crime même il m'attache à son
fort.

MEMNON.

Hélas , tel est le mien , qu'au sein de la
mort même
Je ne puis qu'applaudir à ta vertu suprême !

Tome VII.

N

Magnanime Mandane !.. Effroyable moment !
 Quoi , tu prétens mourir , & mon cœur y consent !

(Il se promène d'un air furieux & distrait.)

Je n'avois qu'un espoir, & le destin m'en prive;
 Et pour comble d'horreurs , il faut que j'y survive !

Il faut perdre Mandane , & sous d'indignes
 fers

Traîner des jours affreux , qu'elle m'eût rendus
 chers :

J'aurois vécu pour elle !.. Ah , malheureux !

Ta vie

Ne peut même finir au gré de ton envie :

Pour laisser à mon choix cet espoir précieux ,

Le courroux des Tyrans est trop ingénieux.

Consumé de regrets , dévoré par ma peine ,

Il faudra par degrez succomber sous ma
 chaîne !

MANDANE.

Ah , cher amant !..

MEMNON , *se rapprochant d'elle.*

Qu'entens-je & de quels feux nouveaux

Vois-je briller tes yeux !..

MANDANE.

Crois-tu que tes bourreaux

Te refusent la mort ?

MEMNON.

Ton ame-tendre & pure
 Ne connoit que les loix de la simple nature.
 Si tu connoissois mieux les barbares humains,
 Tu sçaurois qu'en ces lieux, de leur sort incertains,
 Gémissant sous le poids des fers qui les captivent,
 Jamais les malheureux ne meurent, ni ne vivent.
 La mort est une grace aux yeux de nos Tyrans !

MANDANE.

Implacable devoir ! C'en est fait je t'entens...

(Elle tire un poignard , & le présente à Memnon.)

Tiens , tu peux les braver.

MEMNON.

Donne : jamais une ame
 Avec plus de vertu ne signala sa flame :
 Un tel secours honore , en un péril si grand,
 Et la main qui le donne , & celle qui le prend...
 Donne , dis-je ?...

BUSIRIS,

MANDANE, *en reculant.*

Non... Non je ne le puis!...

MEMNON, *lui ôtant le poignard.*

Ma vie.

Ne dépend plus de vous, monstres! Je vous
défie...

Ne risquons point de perdre un moment pré-
cieux :

Viens, reçois à la fois mon ame, & mes
adieux.

MANDANE.

Arrête ingrat!... Consens du moins que je
te suive.

Pour qui, lorsque tu meurs, prétens-tu que je
vive?

Depuis ta chute, hélas, cette tremblante
main

Trois fois, pour m'immoler, s'est élevée
envain :

Pardonne ma foiblesse à mon sexe timide!

La voix de l'amour seul peut le rendre intré-
pide;

Il peut pour ce qu'il aime affronter le tré-
pas.

Je te donne un poignard, mais tu me dois un
bras.

ACTE V. 293

MEMNON.

Quel horrible devoir oses-tu me prescrire ?

MANDANE.

Memnon, je suis Esclave & Busiris respire !

MEMNON, *après un moment de silence.*

Pour être du malheur un modèle parfait,

Que manque-t'il encor, grands Dieux ?

(Il se jette à terre.)

(En se relevant.) Non ce forfait
Jamais de ton amant ne souillera la gloire.

MANDANE.

Il le faut, cependant.

MEMNON.

Ciel, as-tu pu le croire ?

MANDANE.

Tu ne peux l'éviter.

MEMNON.

Ni l'accomplir.

MANDANE.

Memnon,
Si tu m'aimes encor, souviens-toi de Myron.

MEMNON.

Arrête... O Ciel ! O Dieux !...

MANDANE.

Quel mouvement de rage
Obscurcit la pâleur qui couvre ton visage !

N^o iij

Tes sanglots douloureux l'un par l'autre
pressés ,

Tes yeux étincelans sur la terre fixés ,
Tes longs frémissements , ta main froide &
tremblante ,

M'offrent du desespoir une image effrayante !...

Ah si jamais l'amour ardent & vertueux ,
Rendit Mandane chère à ton cœur , à tes
yeux ;

Si jamais son bonheur flatta ton espérance ,
Reviens à toi , Memnon , romps ce fatal silence !

MEMNON.

Tu réclames l'amour ; & tu veux que ma
main

Te prouve ma tendresse, en te perçant le sein !

MANDANE.

Je ne puis être à toi ; le destin qui m'accable

M'annonce un avenir encor plus redoutable ;
Toi seul peux m'en sauver : tu balances !.. Eh
bien ,

Ajoute à mon malheur , quand je finis le
tien ;

Livre Mandane aux fers d'un implacable
Maître ;

A C T E V. 295

Meurs seul... J'entens du bruit : ses gardes
vont paroître.

Adieu , cruel !...

MEMNON.

Attens... Tu le veux ?

MANDANE.

Tu le dois.

MEMNON.

Mandane , embrassons-nous pour la dernière
fois...

Soleil caches tes feux !..

(Il lève le bras pour la frapper , & s'apper-
çoit qu'elle pleure.)

Tu gémis ?...

MANDANE.

De ta peine !

MEMNON , avec transport.

Ce mot plus que jamais rend ton attente
vaine :

Il déchire mon cœur, & defarme mon bras !...

(Il laisse tomber le poignard.)

MANDANE.

Puisqu'envain de ta main j'implore le tré-
pas ,

Je cesse d'être femme

(Elle ramasse le poignard , & se frappe)

& t'invite a me suivre.

N iij

MEMNON, *se frappant après.*

Le plus grand de mes maux seroit de te survivre!

(*Il se tue.*)

SCENE XII.

Nicanor & Syphocès arrivent triomphans. Le secours des troupes de Perse a changé la face des affaires; Busiris blessé à mort est prisonnier des Conjurés. Myris, qui étoit montée au haut d'une Tour pour voir le succès du combat, en a été précipitée par la Populace. Nicanor & Syphocès s'applaudissent de leur réussite. Mais la douleur succède à leur joye à la vuë des corps de Mandane, & de Memnon. Nicanor tombe évanoui.

SCENE XIII.

Busiris paroît mourant & soutenu par des Gardes. Sa défaite n'a rien diminué de son orgueil: il brave encore les Conjurés, en expirant. Syphocès ordonne qu'il soit inhumé dans sa vaste Pyramide; & que le jeune Arsace, Neveu de ce Monarque, soit reconnu pour Roi d'Egypte.

FIN.

A M O U R

P O U R

A M O U R,

C O M E D I E

D E

M. CONGREVE.

*Nudus agris nudus summis paternis,
Insanite parat certâ ratione modoque.*

Hor.

Nv



P E R S O N N A G E S.

SIR SAMPSON, Pere de Valentin, &
de Ben.

VALENTIN, Amant d'Angelique.

SCANDAL, Ami de Valentin.

TATTLE.

BEN, Frere cadet de Valentin.

FORESIGHT, Oncle d'Angelique.

JEREMY, Valet de Valentin.

TRAPLAND, Notaire.

BUCKRAM, Avocat.

ANGELIQUE, Nièce de Foresight,
riche héritiere.

Madame **FORESIGHT**.

Mad^{lle} **FRAIL**, sœur de Madame Foresight.

Mlle **PRUE**, fille de Foresight, d'un premier mariage.

La Nourrice de Mlle Prue.

JEREMY.

Un Homme d'Affaire, Officiers, Matelots,
Domestiques &c.

La Scene est à Londres.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN paroît , lisant dans sa Chambre. *JEREMY* est dans le fond du Théâtre. On voit différens livres sur la table.

VALENTIN.



Eremy?

JEREMY:

Monsieur.

VALENTIN.

Emporte tout ceci : je veux , en me promenant , digérer ma lecture.

JEREMY.

Quel embonpoint vous allez prendre , avec de pareils repas ! *

* Jérémie emporte les livres.

300 AMOUR POUR AMOUR,
VALENTIN.

Ecoute...Voilà de quoi déjeuner...
Lis cette page pliée dans *Epiète* :
c'est un festin digne d'un Empereur.

JEREMY.

Cet *Epiète* étoit-il Cuisinier ?

VALENTIN.

Lis, lis maraut, épure ton appetit ;
aprens à vivre de préceptes, nouris
ton ame, mortifie ton corps, & man-
ge par les yeux : ferme la bouche, &
réfléchis. Telle est la leçon d'*Epiète*.

JEREMY.

Bon Dieu ! Je me rappelle d'avoir
souvent oui prononcer ce nom par un
de mes anciens Maîtres à *Cambrid-
ge*. * Quel étoit donc cet *Epiète* ?

VALENTIN.

Un homme très-opulent... qui
n'avoit pas le sol.

JEREMY.

Hum Ainsi il préparoit de grands
repas, où il n'y avoit rien à manger.

VALENTIN.

Tu l'as dit.

* Célèbre Université d'Angleterre.

A C T E I. 301
J E R E M Y.

Monſieur, vous êtes un homme bien né, qui probablement ſçavez réaliser dans votre imagination de pareilles idées : quant à moi, j'aimerois mieux (ſous votre bon plaifir) avoir mon argent à dépenser. Votre *Epicte-ze*, votre *Seneque*, & tous vos autres Philoſophes ſi pauvrement riches, vous apprendront-ils le ſecret de payer vos dettes ſans argent ? Fermeront-ils la bouche à vos Créanciers ? *Platon* vous cautionnera-t'il ? Ou *Diogène*, parcequ'il aimoit la retraite, & qu'il vivoit dans un tonneau, ira-t-il en priſon pour vous ? .. Mort de ma vie ! A quoi penſez-vous donc ? Et quel eſt votre eſpoir, en vous encloîtrant ici avec trois ou quatre bouquins moisés, pour apprendre à tranquillement mourir de faim ?

V A L E N T I N.

Que veux-tu ? Je n'ai point d'argent, tu le ſçais : puis-je mieux faire que de me conſoler en insultant à tous ceux qui en ont ? Je ne fais, en cela, que ſuivre l'exemple des ſages de tous les tems, & de tous les pays ;

302 AMOUR POUR AMOUR,
de ces Poëtes, de ces Philosophes en-
fin que tu ne hais que parcequ'ils
avoient beaucoup d'esprit, & que tu
n'es qu'un sot.

JEREMY.

Oh, pour de celui-là j'en conviens:
Je crois pourtant, Dieu me pardonne,
que je suis assez gueux pour prétendre
au bel esprit... Oui, sans doute, j'étois
un sot de vous reprocher si souvent
vos dépenses excessives, vos équipa-
ges multipliés, vos livrées brillantes,
vos Festins, vos Bals, votre passion
pour une Maîtresse que votre prospé-
rité même n'a pu rendre sensible, vo-
tre attachement pour de beaux es-
prits qui n'aimoient que votre opu-
lence, & qui maintenant que vous êtes
pauvre, vous haïssent autant qu'ils se
détestent entre eux.

VALENTIN.

Fort bien; & maintenant que je
suis pauvre, je trouve l'occasion de me
vanger d'eux tous. Je veux plus que ja-
mais faire éclater ma tendresse pour
Angélique; & dans l'état où je me vois
réduit, paroître encore plus son admi-
rateur, & plus rival des sots opulens

qui l'obsèdent que je ne le fus jamais dans ma prospérité. C'est ainsi que je prétens mortifier leur orgueil, & peut-être toucher celle dont les rigueurs ont principalement contribué à ma ruine. A l'égard des beaux esprits, je crois être en situation de pouvoir aller de pair avec eux.....

J E R E M Y.

Oui, Monsieur, dans l'état où vous êtes, ce point ne souffre aucune contradiction.

V A L E N T I N.

J'espere troubler bientôt le commerce de ces petits Messieurs.

J E R E M Y.

Ciel! Laissez subsister l'impôt sur le papier Seriez-vous bien tenté d'écrire ?

V A L E N T I N.

Oui. Je veux faire une Pièce de Théâtre.

J E R E M Y.

Oui da! Vous plairoit-il, Monsieur, commencer par composer un petit billet de trois lignes seulement?... uniquement pour certifier à qui il appartiendra, que le porteur d'icelui,

304 AMOUR POUR AMOUR ;
nommé *Jeremy Fetch* ; a pendant le
cours de sept années bien & loyale-
ment servi *M. Valentin* ; *Ecuyer* ; que
ledit *Jeremy* n'a été renvoyé pour
aucune malversation dans son petit
service, mais a volontairement dis-
pensé son Maître d'exercer à l'avenir
aucune espèce d'autorité sur son ser-
viteur.

V A L E N T I N.

Non, maraut : il faut demeurer avec
moi.

J E R E M Y.

Eh, Monsieur, cela n'est pas possi-
ble.... Je puis mourir avec vous,
jeuner avec vous, ou être *damné* *
avec vos ouvrages : mais que je puisse
vivre ici seulement trois jours (c'est-
à-dire autant que vit aujourd'hui une
Pièce de Théâtre) C'est à quoi je ne
m'attens pas plus qu'à être canonisé,
comme une Muse, après ma mort.

V A L E N T I N.

Tu as de l'esprit, Coquin : j'aurai

* Expression vulgairement usitée en Angle-
perre, pour les ouvrages d'esprit qui n'ont
point de réussite.

besoin de toi ... Je veux que tu apprennes à faire des couplets pour ce qu'on appelle *ferrer* la fin des Actes. Ecoute : joué le soir au *Crambo** avec les filles du quartier , acquiers l'aisance de la Rime , tu parviendras bientôt peut-être au point de faire une chanson *envoyée par une main inconnue* , ou un Vaudeville de *Caffé*.

J E R E M Y .

Et c'est ainsi que vous pensez rentrer en grace auprès d'un Pere comme le vôtre ? Ah , Monsieur , vous allez rendre sa haine irréconciliable ! Si votre Cadet arrive de la mer , *Sir Sampson* vous abandonnera pour jamais. Vous êtes perdu , Monsieur , vous êtes ruiné ; plus d'amis pour vous dans le monde , si vous devenez une fois Poëte.... Que la peste ravage le Caffé de *Will* ; ce maudit tripot a perdu plus de jeunes gens que la Lotterie du *Chêne Royal* n'en ruinera jamais ; rien ne réussit à ceux qui en approchent. Celui

* Jeu de Rime , où celui qui répète quelque mot déjà dit , commet une faute.

306 AMOUR POUR AMOUR,
qui le tient, eût-il eu moitié moins de
débit, seroit *Echevin* dès longtems s'il
s'étoit établi dans la Cité.... Quant à
moi, je ne puis être assis à sa porte
pendant un quart d'heure sans me sen-
tir saisi d'un apétit plus dévorant que
celui qu'on apporte d'une course de
Chevaux. L'air qu'on y respire paroît-
roit plus vif à un Rémouleur que ce-
lui de *Banstead-Downs*; & j'ai tou-
jours crû y voir la faim personnifiée
sous mille formes différentes.

VALENTIN.

Courage, ami, cela ne va point mal!..

SCENE II.

VALENTIN. JEREMY.
SCANDAL.

SCANDAL.

Q Ue vois-je ? Jeremy prêche !
VALENTIN.

Le drôle étale tout ce qu'il a d'es-
prit, pour décrier *le bel esprit*.

A C T E I.
S C A N D A L.

307.

En ce cas , je crains pour lui. Partout où l'esprit se trouve , il travaille sans relâche à sa propre ruine.

J E R E M Y.

Voilà justement ce que je disois à mon Maître !.. Eh Monsieur aidez-moi je vous prie à l'empêcher de se faire Poëte.

S C A N D A L.

Poëte ! Qu'il se fasse plutôt Soldat. Quoi donc , votre indigence vous-a-t-elle attiré trop peu d'ennemis ? Prétendez-vous , en montrant de l'esprit ; en augmenter encore le nombre ?

J E R E M Y.

Ce malheur seroit infallible. On ne voit jamais de bon œil celui qui a plus d'esprit que nous.

S C A N D A L.

Jérémy parle comme un Oracle. Ne voyez-vous pas avec quel soin la plupart des gens en place, & des riches *Butors* , évitent la rencontre d'un *bel Esprit* malaisé ? Un Inquisiteur éclairé prêt à leur enlever la meilleure moitié des titres & des biens qu'ils possèdent , ne leur seroit pas plus odieux..

308 AMOUR POUR AMOUR,
VALENTIN.

C'est pourquoi je veux m'en vanger,
en les satyrisant dans mes écrits.

SCANDAL.

En les satyrisant ? Qui ? L'Univers
entier ? Entreprise ridicule ! Quel Fa-
natique voudroit être Martyr de la
raison dans un pays où la folie seule
auroit des Autels ? Vous pourrez
faire face à tout pendant un certain
tems : mais quand le cri général sera
contre vous , plus de tranquillité , plus
de plaisirs pour vous dans ce bas mon-
de : Harcelé, poursuivi partout comme
un Ours dangereux, si vous n'êtes for-
cé de bonne guerre par les Chiens ,
gare les coups de fusil ! ... Fi , fi , de-
venez plutôt flateur , Charlatan, Avo-
cat , Ministre , Chapelain d'un esprit
fort , ou Complaisant d'une vieille
veuve , tout ce que vous voudrez en-
fin , plutôt que de vous faire Poëte.
Ceux d'aujourd'hui sont plus lâches ,
plus rampans , plus méprisables que
tous les gens que je viens de vous
nommer. Voilà mon avis ; à moins
que vous ne vous sentiez assez de gé-
nie & de talens pour faire revivre

parmi nous le Théâtre d'*Athènes*, & pour remettre la Poësie dans tous ses droits.

V A L E N T I N.

Vous êtes aussi déchaîné contre nos Poëtes que si votre caractère avoit été hier joué sur le Théâtre.... Mais vous parlez envain, j'en veux tâter... (*On frappe à la Porte.*) Jeremy, vois qui c'est. (*Jeremy sort.*) Dites-moi donc, du moins, quel autre métier vous voulez que je fasse?... Que dit le monde de ma retraite forcée?

S C A N D A L.

Le monde en parle comme de toute autre chose: les uns vous plaignent, & condamnent votre Pere; d'autres vous blâment, & l'excusent. Les femmes seules vous justifient, parce que l'amour & les plaisirs ont seuls causé votre ruine.

(*Jeremy rentre.*)

V A L E N T I N.

Eh bien, de quoi s'agit-il?

J E R E M Y.

Rien de nouveau. J'ai expédié quelque demi-douzaine de créanciers, avec autant de légèreté qu'un Juge pressé

310 AMOUR POUR AMOUR,
d'aller dîner, expédie les Causes.

VALENTIN.

Quelle réponse leur as-tu faite ?

SCANDAL.

L'ancienne recette, patience.

JEREMY,

Point du tout, Monsieur, j'ai tant
répété ce mot, tant épuisé toutes les
dépendances, que je me suis enfin vu
forcé de leur dire en bel & bon An-
glois. . . .

VALENTIN.

Quoi ?

JEREMY.

Qu'ils seront payés.

VALENTIN.

Et quand ?

JEREMY.

Demain.

VALENTIN.

Demain ! Et où diable prendras-tu
de quoi acquiter ta promesse ?

JEREMY.

Ma promesse ? Elle m'inquiète fort
peu. Si c'étoit pour la première fois
que j'y manquaſſe, ils pourroient en
être surpris demain. . . . Mais. . . (*On
frappe à la Porte.*) Encore !.. Au sur-

A C T E I. 311

plus, Monsieur, si mes négociations n'ont plus le bonheur de vous plaire, vous pouvez désormais répondre vous-même à ces Messieurs.

V A L E N T I N.

Vois ce que c'est.

(*Jeremy sort.*)

Ceci, mon cher Scandal, est une espèce d'image de ce qui se passe tous les jours chez les Grands. Nos Secretaires d'Etat, nos Présidens du Conseil, nos Généraux d'Armée sont exactement dans le cas où je suis. Ils sont, ainsi que moi, obsédés le matin par une foule de demandeurs; tous rappellent des promesses passées: espèce de créanciers moins impolis si vous voulez que les miens, parceque les dettes contractées avec eux ne sont que volontaires: mais qui ne sont pas moins importuns.

S C A N D A L.

Et vous, semblable à ces mêmes Grands dont vous parlez, après avoir pris des engagements que vous étiez bien sûr de ne pouvoir remplir, vous êtes sans doute plus embarrassé à trouver des échappatoires pour esquiver les

312 AMOUR POUR AMOUR ;
justes demandes de vos créanciers,
que vous ne le seriez peut-être pour
chercher les moyens de leur tenir pa-
role !

VALENTIN.

Scandal , apprenez à épargner vos
amis , & à ne pas provoquer vos en-
nemis. Cette intempérance de langue
pourroit un jour vous susciter des re-
pentirs.

(*Jeremy rentre.*)

JEREMY.

O , Monsieur ! Le Notaire *Trapland*
arrive avec deux grands *Hape-chairs*
dont la physionomie n'annonce rien
de bon.... L'Intendant de votre pere
est aussi en bas , ainsi que la nourrice
de *Twitnam* , avec un de vos enfans.

VALENTIN.

Elle prend bien son tems pour ve-
nir me reprocher mes péchés !.....
Tiens , donne-lui cela , (*en lui don-
nant de l'argent.*) & dis-lui de ne pas
m'importuner davantage.

SCANDAL.

Quoi ? seroit-ce la grosse Margueri-
te , avec mon filleul ?

JEREMY.

ACTE I.

313

JEREMY.

Oui, Monsieur.

SCANDAL:

Tiens, voilà pour eux.

VALENTIN.

Fais entrer *Trapland*. Si je puis jeter un os dans la gueule de ce *Cerbère*, j'aurai du moins un jour de repos.

SCENE III.

VALENTIN. SCANDAL:

TRAPLAND. JEREMY.

VALENTIN.

EH bonjour, mon vieux ami ! mon cher *Trapland*, soyez le bien venu!... Vîte un siège, un flacon de Canaries, des roties.... Cours, Jeremy.... donne d'abord un fauteuil.

TRAPLAND.

Bonjour à M. Valentin, Bonjour à M. Scanda!

Tome VII.

O

314 AMOUR POUR AMOUR ;
SCANDAL, à part.

Le jour est assez beau, si ta présence
ne le gâte.

TRAPLAND, s'asséiant.

Il s'agit, M. Valentin, de 1500
livres qui me sont dûes depuis assez
longtems...

VALENTIN.

Oh, quand j'ai soif, je ne puis par-
ler d'affaires.... Jeremy, dépêche
donc.

TRAPLAND.

Et je voudrois sçavoir l'arrangement
que vous avez pris pour me payer...

VALENTIN.

Je suis en vérité charmé de vous re-
voir !... A votre santé.... Verse donc,
verse tout plein au bon Monsieur Tra-
pland.

TRAPLAND.

Doucement, mon cher ami... Ceci
n'avance point mon affaire.... A vous
M. Scandal... (il boit.)... J'ai patienté
autant que je l'ai pû..

VALENTIN.

Encore un coup : nous parlerons
après.... Jeremy ? verse plein.

ACTE I. 315
TRAPLAND.

Épargnez-moi de grâce !... J'ai attendu, vous dis-je...

VALENTIN.

Verferas-tu, Coquin !... & la charmante Mademoiselle Trapland, comment se porte-t-elle ? Ne pensez-vous pas à lui donner un bon Mari ?.. (*Il boit.*)

TRAPLAND.

Vous m'honorez beaucoup... J'attens depuis longtemps cet argent...

VALENTIN.

Buvez - donc. Allons donc, M. Scandal... (*Ils boivent tous.*)

TRAPLAND.

Et je ne puis attendre davantage.

VALENTIN

Vous m'avez rendu un service signalé, M. Trapland, & dont j'avois grand besoin. Mais vous avez tant de plaisir à obliger !.. Alons, Scandal, à la santé de mon ami Trapland ; personne ne sert comme lui ses amis dans le besoin, & je le publierai partout, même en sa présence ... A boire.

SCANDAL.

Quoi donc : Ne sçais-je pas que

Oij

316 AMOUR POUR AMOUR ;
l'ami Trapland a toujours été un vert-
galant ? Ignorai-je même qu'il s'en
mêle encore ? ... Et sa probité vous
étonne !

TRAPLAND.
Qui moi, M. Scandal ! Ah, je dé-
fie

SCANDAL.
Bon ! ... Et l'aimable petite veuve
aux 300 livres de douaire annuel ; aux
20000 livres d'argent comptant ?.. Ah,
ah, vieux Trapland !

VALENTIN.
Oui da ! Oh, je crois y être. Vire
à la santé de la veuve

TRAPLAND.
En vérité, je ne le puis.

VALENTIN.
Vous refuseriez la santé de la veu-
ve ? ... Point de grace pour celle-là ...
(*Ils boivent.*) ... des yeux noirs, &
petillans ! une bouche vermeille ! ..
Quel Notaire peut sceller un plus beau
Contrat ? ...

TRAPLAND.
Eh, non ; il n'en est rien vous dis-
je Parlons plutôt de nos affaires ;
vous êtes trop badins,

VALENTIN.

Non, parbleu ; parlons plutôt de celles de la veuve, & buvons encore une fois à elle.... A sa taille légère ; à son tein brillant, à son joli petit pied.... Enfin à tous ses charmes. Ah, cher Trapland, que vous êtes heureux !

TRAPLAND.

Il est vrai.... Mais que vous êtes badin !.. Alons, encore un coup à la santé de la veuve.... (*Ils boivent.*)

SCANDAL, à Valentin.

Il entre en goguettes... Serre-le de près, ou il reprendra le rôle de Créancier.

S C E N E I V.

Les mêmes Acteurs. Un OFFICIER de Justice.

L'OFFICIER.

Permettez-vous, Messieurs ?... M. Trapland a-t-il besoin de nous mainte-

318 AMOUR POUR AMOUR,
nant ? Nous avons une demi-douzaine
de gentilshommes à arrêter à *Pall-*
mall, & à *Covent-garden* : si nous
nous amusons ici, les porteurs de
chaise seront en campagne, ils blo-
queront les *Caffés*, & notre journée
est perdue.

TRAPLAND.

Votre réflexion est juste... M. Va-
lentin, j'aime la joie : mais il faut
que les affaires se fassent. Êtes-vous
disposés à

JEREMY.

Monsieur, l'Intendant de M. vo-
tre pere dit avoir des propositions à
vous faire concernant vos Créanciers.

VALENTIN.

Dis-lui, qu'il entre. Demeurez, M.
Trapland, renvoyez votre Officier,
vous allez avoir ma réponse.

TRAPLAND, à l'Officier.

M. *Swap*, attendez là-dedans.

(*L'Officier sort.*)



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. L'INTENDANT parle bas à Valentin.

SCANDAL, à Trapland.

QUoi, tu es traître même dans le vin ! malheureux, rends le tout à l'heure. Jérémy apporte de l'eau tiède, ou je trouverai un moyen plus court pour purger sa conscience.

TRAPLAND.

Cela est bien impoli, M. Scandal. Je faisais peu de cas de votre vin : mais puisqu'il est bû, je ne puis vous le rendre.

SCANDAL.

Et pourquoi prétens-tu qu'un honnête homme te rende ton argent, quand il l'a dépensé ?

VALENTIN, à l'Intendant.

Il suffit ; j'entends les conditions. Elles sont bien dures, mais mes besoins sont pressans : je les accepte.

O iij

320 AMOUR POUR AMOUR ;
Emmenez cet homme avec vous , il
vous montrera mon Contrat Allez,
M. Trapland : vous connoissez l'In-
tendant de mon pere ; on va vous sa-
tisfaire.

TRAPLAND.

Je suis confus de vous avoir pressé
si vivement ! mais la nécessité

VALENTIN.

Epargnez-moi vos excuses. On vous
payera.

TRAPLAND.

J'espere que vous n'imputerez ceci
qu'à l'état violent de mes affaires



SCENE VI.

VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

JE crois voir un boureau, demandant
pardon à sa victime !

VALENTIN.

Oui , mais la victime vient d'obte-
nir une surseance.

SCANDAL.

Vous m'étonnez. Votre Pere s'apaiserait-il ?

VALENTIN.

Non ; il m'envoie les propositions les plus rigoureuses. Vous avez oui parler de mon benêt de frere , qui sert sur mer depuis trois ans ? Cet enfant cheri de mon Pere vient d'arriver. On me propose de signer un abandon de mon droit d'aînesse en sa faveur , & l'on m'offre 4000 livres sterlins , tant pour payer mes dettes , que pour me faire un sort. Cette proposition m'avoit déjà été faite autrefois , & je l'avois rejetée. Mais les persécutions de mes Créanciers , l'ennui de ma retraite , & le désir de revoir Angelique , m'arrachent mon consentement.

SCANDAL.

Cette preuve de votre tendresse pour Angelique est bien extraordinaire ! Vous n'aviez pourtant , dit-on , aucune assurance de son retour pour vous ?

VALENTIN.

Vous connoissez son caractère. Je

O. v

522 AMOUR POUR AMOUR ;
n'ai jamais eu grande raison d'espérer ,
ni de craindre.

SCANDAL.

Les femmes de ce caractère pensent rarement avant que d'agir , & nous donnent par conséquent des lumières assez incertaines sur les vraies dispositions de leur cœur. Mais , pouvez-vous croire qu'une fille de cet âge , toujours indifférente pour vous dans votre plus grande prospérité, devienne plus sensible à votre tendresse lorsqu'elle vous verra dans l'infortune ? Ajoutez , qu'Angelique est maîtresse d'un bien très-considérable , & que ces grands partis attendent toujours un autre grand parti , ou un sot.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

JEREMY.

Malheur sur malheur , Messieurs !

VALENTIN.

Quoi , encore des Créanciers ?

A C T E I. 323

J E R E M Y.

Non, Monsieur. C'est M. *Tattle* qui vient vous faire visite.

V A L E N T I N.

Tu as raison; ce malheur est inévitable. Il sçait que je ne fors point : fais-le monter.

S C E N E V I I I.

V A L E N T I N. S C A N D A L.

S C A N D A L.

Q U E la peste l'étouffe ! je me sauve.

V A L E N T I N.

Non, de grace, restez. Ainsi que la lumière & l'ombre, vous devriez toujours être ensemble. *Scandal* toujours prêt à attaquer les réputations, & *Tattle* toujours ardent à les défendre, forment le contraste le plus amusant, & le plus parfait.

S C A N D A L.

Eui, défenseur des réputations ; dites-vous ? Oui, à peu près comme

O v j

324 AMOUR POUR AMOUR ;
fidèle dépositaire d'un secret : qualité
dont le personnage se vante pourtant
tout autant que de l'autre. Au reste,
s'il le révèle tout-haut , ce n'est qu'en
feignant de parler bas ; il vous cachera
le nom d'une femme , mais il la dési-
gnera de façon à ne point la mécon-
noître ; il vous niera fermement d'a-
voir reçu une lettre d'elle , en vous
en montrant l'adresse : peut-être mê-
me l'a-t-il contrefaite , & se parjure-
r'il en vous disant la vérité. Il se flatte
cependant que vous ne l'en croirez
pas ; & toujours sur la défensive lors-
qu'il s'agit des faveurs dont le sexe
l'honore , il ressemble à nos Doc-
teurs qui se disent indignes des grands
bénéfices pour les obtenir plutôt.
Bref , c'est un Professeur public de
discretion , qui affiche cependant qu'il
est dans toutes les confidences . . .
Mais le voici.



SCENE IX.

VALENTIN. SCANDAL.

TATTLE.

TATTLE.

Bonjour Valentin; Scandal, je suis tout à vous.... C'est-à-dire, quand vous direz du bien de moi.

SCANDAL.

C'est-à-dire, quand je serai tout à vous; car tant que je serai tout entier à moi-même, cela pourroit bien ne jamais arriver.

TATTLE.

• Quel endurcissement!

VALENTIN.

Eh, mon cher Tattle, ce qu'il dit doit-il vous paroître étrange? Ignorez-vous sa façon de penser?

TATTLE.

Mais n'est-il pas cruel, n'est-il pas malheureux pour lui que le monde n'estime les gens qu'autant qu'il les

326 AMOUR POUR AMOUR,
dénigre? Quant à moi, grace au Ciel;
j'ai toujours eu soin de ne toucher à
la réputation d'autrui qu'avec la plus
extrême délicatesse.

SCANDAL.

Les réputations de votre connois-
sance sont assez *véreuses* pour exiger
de grands ménagemens.

TATTLE.

Et pourquoi *véreuses*? Pourquoi
appliquer ce terme satyrique à des per-
sonnes que vous ne connoissez pas?
Cela est en vérité bien cruel!

SCANDAL.

Que je ne connois pas? Avez-vous
jamais vécu avec quelqu'un dont le
nom n'ait été partout en mauvaise
odeur?

TATTLE.

Ah, ah, ah! Pour le coup, vous
badinez: car on sçait assez que je n'ai
jamais fréquenté que la bonne com-
pagnie. Oui, mon cher Valentin,
depuis que je connois les femmes, je
n'en ai jamais exposée une seule.

VALENTIN.

Vous avez pourtant vécu avec plu-
sieurs?

T A T T L E.

A vous parler franchement, c'est la vérité... Je puis vous avouer cela... Je vous dirai même (je vais me livrer étonnamment !) Je vous dirai, puisqu'il le faut, que je n'ai jamais pû aimer une femme à moins qu'elle ne fût entièrement à moi seul.

S C A N D A L.

Oh, oh !...

V A L E N T I N.

Paix : je veux bien l'en croire moi... Mais, mon cher Tattle, votre délicatesse faisoit du moins grâce aux maris ?

T A T T L E.

Ah ! pour ceux-là...

S C A N D A L.

Que nous direz-vous donc de cette fameuse Madame *Drab* ?

T A T T L E.

Elle ? ... Oui, je sçais qu'elle s'est vantée dans quelques maisons d'avoir eu quelques marques d'attention de ma part, d'avoir même reçu de moi quelques lettres... Mais, sur mon honneur, c'étoit une insulte de *Guet-à-Pent*... Une noirceur préméditée,

328 AMOUR POUR AMOUR,
dont j'ai sçu tout le fin Inventée
par quelqu'un que nous connoissons
tous, pour me brouiller avec une
femme de la première volée

SCANDAL.

Que nous connoissons tous.

TATTLE, *ironiquement.*

Peu importe Oui sans-doute, cela
est connu de toute la terre Mes se-
crets courent les rues: vous pouvez
le penser Quoiqu'il en soit, je fus
bientôt justifié dans l'esprit de la Da-
me, car Madame, lui dis-je, il est
des gens dont l'unique occupation est
de se mêler des affaires d'autrui, de
forger chaque jour mille histoires ri-
dicules aux dépens du prochain; & si
votre *grace* *

SCANDAL.

Votre *grace*!

TATTLE.

Ciel, qu'ai-je dit? O malheureuse
langue!

VALENTIN.

Ha, ha, ha!

* Ce titre est affecté aux Ducs, & aux
Archevêques d'Angleterre, ainsi qu'à leurs
épouses.

ACTE I. 329
SCANDAL.

Courage, Tattle, tu as plus d'impudence qu'on n'a droit d'en attendre d'un homme raisonnable; & je commence à avoir pour toi une sorte d'estime Fort bien! Ah, ah, ah, fort bien! ... Acheve donc: qu'as-tu dit à *sa* grace?

TATTLE.

Rien. Vous abusez d'un mot lâché par pure distraction Parlons d'autre chose.

VALENTIN.

A la bonne heure. Mais dites-nous du moins comment vous vous êtes justifié?

TATTLE.

Laissons cela: je voulois rire un moment avec vous.... C'étoit une femme d'un rang ordinaire qui me marquoit un peu de jalousie Fadaïse, encore un coup; laissons cela. (*Il chante entre ses dents.*)

SCANDAL, à Valentin.

Il brule d'être interrogé: raisonnons-nous.

TATTLE.

A propos, Valentin, je soupai hier

330 AMOUR POUR AMOUR,
avec votre Maîtresse , & son vieil on-
cle *Forefight*. Je crois que votre pere
demeure chez eux.

VALENTIN.

Oui.

TATTLE.

Sur mon ame, Angelique est une
belle personne !... Et l'on peut en dire
autant de Madame *Forefight*, Ainsi
que de sa sœur Mademoiselle *Frail*.

SCANDAL.

Oui , Mademoiselle *Frail* est char-
mante , nous la connoissons tous.

TATTLE.

Oh , cela ne doit pas....

SCANDAL.

Quoi ?

TATTLE.

Se dire.

SCANDAL.

Cela ne doit pas se dire ! Pourquoi ?
Que sçavez - vous de Mademoiselle
Frail ?

TATTLE.

Qui moi ? sans la douceur de sa peau,
& la rondeur de ses hanches , je vous
jure sur mon honneur que j'ignorerois
encore son sexe.

A C T E I.
S C A N D A L.

334

Réellement ?

T A T T L E.

Réellement.

S C A N D A L.

Elle ne parle pas tout - à - fait de
même.

T A T T L E.

Cela ne se peut.

S C A N D A L.

Rien n'est pourtant plus vrai. De-
mandez à Valentin ?

T A T T L E.

En ce cas, je croirai désormais qu'une
femme ne demande de la discrétion
à un Amant que pour se réserver le
plaisir de révéler son secret elle-même.

S C A N D A L.

Qui en doute ?.. Mais l'indiscrétion
de celle - ci vous insulte - t'elle ? Car
enfin vous l'avez eüe : vous n'en pou-
vez disconvenir.

T A T T L E.

Quoiqu'incapable d'ouvrir jamais la
bouche le premier sur de pareils mysté-
res , je suis trop poli pour démentir une
femme.

332 AMOUR POUR AMOUR,
SCANDAL

Ainsi , nous avons votre aveu.

TATTLE.

Rien n'égale ma surprise ! Mais après son indiscretion, je me défendrais vainement.

SCANDAL.

Vous allez la voir dans le moment.
Elle vient ici tous les jours.

TATTLE.

Comment !

VALENTIN.

Elle m'honore quelquefois de sa visite : j'entens visite pure & simple ; & je n'aurois jamais pensé qu'aucun autre lui eût de plus grandes obligations.

SCANDAL.

Ma foi , ni moi non plus. Mais Tattle n'a pas coutume de démentir une Demoiselle : cela est trop opposé à son caractère.... O mon cher Valentin, que les femmes sont trompeuses !

TATTLE.

Eh , Messieurs , de quoi donc s'agit-il tant ?

SCANDAL.

Elle va venir , j'en aurai le cœur net.

ACTE I. 333

TATTLE.

Quelle infamie ! N'est-ce pas vous qui m'avez dit ?...

SCANDAL.

Non , c'est vous qui nous l'avez dit.

TATTLE, à Scandal.

Ne m'avez-vous pas dit d'interroger plutôt Valentin ?

VALENTIN.

Eh bien , l'avez-vous fait ? J'espere que vous ne me supposerez point une réponse , puisque vous ne m'avez seulement pas questionné.

TATTLE.

Mais en verité , Messieurs , voilà le procédé le plus inhumain , le plus affreux !

VALENTIN.

Puisque Scandal vous est connu depuis long-tems , & que vous êtes tombé dans un piège aussi visible , je plains les Dames dont vous avez la réputation à défendre.

(Jeremy entre.)

JEREMY.

Monsieur , Mademoiselle Frail envoie scavoir si vous êtes de loisir ?

334 AMOUR POUR AMOUR ;
VALENTIN.

Dès qu'elle arrivera , fais-la monter.
(*Jeremy sort.*)

TATTLE.

Je prens congé de vous.

VALENTIN.

Non , M. il faut attendre Mademoiselle *Frail*.

TATTLE.

Quoi , vous voulez m'exposer ?..

VALENTIN.

Sans doute : votre fuite donneroit trop d'avantage à Scandal. Mademoiselle *Frail* la regarderoit comme une preuve sans réplique de tout ce qu'il pourroit lui dire contre votre discrétion.

TATTLE.

Mon cher Scandal , foyez plus généreux Vous m'allez faire perdre la réputation du plus discret des hommes ; je ne serai plus reçu que dans les assemblées publiques ; mes visites seront bornées aux Anti-Chambres : plus de Cabinets de toilettes , plus de Chambres à coucher pour moi , plus d'aziles dans les surprises sous une table , ou derrière un

A C T E I. 335

Paravent. Adieu pour jamais la distinction flatteuse que j'avois acquise dans l'esprit des Femmes de Chambre , qui ne prononçoient jamais le nom de *Tattle*, sans y ajouter l'Épithète de *Sûr*, ou de *Fidèle* ! . . . Pourriez-vous être aussi barbare !

V A L E N T I N.

Scandal , ayez pitié de lui. Vous êtes maître des conditions.

T A T T L E.

Oui ; je me sou mets à tout.

S C A N D A L.

En ce cas , il faut me sacrifier tout : à-l'heure une demi-douzaine de femmes de la meilleure réputation. . . Voyons ; où fréquentez-vous maintenant ?.. Songez surtout que ce sont des Femmes de condition qu'il me faut , & du premier Ordre.

T A T T L E.

C'est être bien Arabe ! . . . les femmes de *Chevaliers Baronets* * pourrout-elles passer ?

* Premier degré de qualité en Angleterre ; après celui de Baron.

336 AMOUR POUR AMOUR ;
SCANDAL.

Non : je n'admets rien au-dessous
du *Right-honourable*. *

TATTLE.

Ah, Tigre!... mais, vous n'entendez pas du moins que je les nomme?

SCANDAL.

Non : leurs titres suffiront.

TATTLE.

Hélas, n'est-ce pas la même chose!
de grace, dispensez-moi des titres, je
désignerai les personnes.

SCANDAL.

Soit : mais commencez donc vite,
& faites en sorte que les portraits soient
ressemblans ; sinon attendez - vous à
être condamné, ainsi que les mauvais
Peintres, à écrire le nom des person-
nages au bas de chaque Tableau.

TATTLE.

Je m'y soumets... Premièrement...

* C'est ainsi que l'on qualifie les Pairs du
Royaume ; les Conseillers du Conseil Privé,
& leurs épouses.

SCENE.

S C E N E X.

*Les mêmes Acteurs. Mademoi-
selle FRAIL.*

TATTLE.

O Malheureux que je suis ! la voilà déjà voulez-vous m'accorder un délai ? Je payerai double.

SCANDAL.

A cette condition, j'y consens. Mais ne me manquez pas.

Mlle FRAIL.

Rendre visite à des hommes le matin ! je jouë en vérité à me faire une jolie réputation quoi cette vipère de Scandal est ici aussi ? Pour M. Tattle, passe : nous sçavons qu'il est sans conséquence.

SCANDAL.

Tattle ?

TATTLE.

Chut ! . . . Madame, vous me faites trop d'honneur.

Tome VII.

P

3;8 AMOUR POUR AMOUR;
VALENTIN.

Eh bien, aimable *troteuse*, comment se porte Angelique?

Mlle FRAIL.

Angelique? Politesse toute pure!

VALENTIN.

Quoi, vous ne voulez pas qu'un Amant absent?...

Mlle FRAIL.

Non: je lui permets d'être poli auprès de ce qu'il aime: mais autrement, je croi sa passion subordonnée à la politesse.

VALENTIN.

Mais s'il avoit réellement encore plus de passion que de politesse?

Mlle FRAIL.

Qu'il se marie, & se corrige.

VALENTIN.

Je sens que le mariage peut calmer le grand feu de la passion d'un époux, mais il corrige rarement ses façons d'agir.

Mlle FRAIL.

Ah, que vous vous trompez! rien de si poli qu'un mari pour tout le monde, à l'exception de sa femme; & voilà ce qu'on appelle *scavoir vivre*...

mais j'ai des nouvelles à vous apprendre. Vous sçavez sans doute que votre frere *Benjamin* est arrivé ; & que la fille de *M. Foresight*, mon frere, est revenue de la campagne ? On assure que nos barbons veulent unir ce beau couple . . . Si le mâle est aussi monstre marin, que la femelle est monstre terrestre , nous allons voir une belle progéniture ! l'époux n'a jamais rien vû que la mer, l'épouse n'est jamais sortie de son Village : ils feront une race de *Loutres*. *

V A L E N T I N.

Cette belle alliance ne m'annonce rien de favorable.

Mlle F R A I L.

Mon frere *Foresight* a déjà consulté les Astres, & tiré l'Horoscope de ce mariage : deux mâles en naîtront, dit-il, dont l'un sera un Amiral, & l'autre un Commissaire de quartier. C'est le plus superstitieux vieux fou ! . . . Il vouloit me persuader ce matin, que ce jour étoit malheureux : & il ne vouloit pas que je misse le pied

* Animal Amphibie

340 AMOUR POUR AMOUR ;
hors de la porte. Mais j'ai forgé un
rêve, sur lequel il est allé consulter
son *Artémidore* ; & j'ai saisi ce mo-
ment pour vous venir voir. Voyez
donc maintenant ce que vous avez de
beau à me donner, car je ne sors point
d'ici les mains vuides.

VALENTIN.

Passiez dans la chambre prochaine,
je vous donnerai quelque chose.

SCANDAL.

Où, nous vous donnerons tous
quelque chose.

VALENTIN.

Pour moi, c'est un secret que je
veux lui donner.

Mlle FRAIL.

Je me doutois bien que ce que vous
aviez à me donner étoit quelque chose
dont la garde vous étoit onéreuse.

VALENTIN.

Et Scandal vous donnera une bon-
ne réputation.

Mlle FRAIL.

C'est plus qu'il n'a lui-même. Et
vous M. Tattle, que me donnerez-
vous ?

TATTLE.

Moi ? Je vous donne mon ame,

Mlle FRAIL.

Oh, je vous en rends grace : la mienne ne me donne déjà que trop d'embarras... Allons... Je viendrai pourtant vous voir un de ces matins : on m'a dit que vous aviez nombre de jolis tableaux.

TATTLE.

J'en ai une charmante collection, à votre service : j'ai même des originaux.

SCANDAL.

Lui ? Il a, pour toutes peintures, d'exécrables copies des *quatre Saisons*, & des *douze Césars*, avec les *cinq Sens de nature* aussi maussadement représentés que vous les voyez en lui ; & vous ne verrez chez Tattle d'autre original que lui-même.

Mlle FRAIL.

Fort bien ! Mais j'ai oui dire qu'il avoit un beau Cabinet.

SCANDAL.

Où si vous voulez l'en croire, il renferme les portraits de toutes celles qui ont eu des bontés pour lui.

342 AMOUR POUR AMOUR,
Mlle FRAIL.

Oùi da? Je veux voir cela, M^r.
Tattle.

TATTLE.

Ah, Madame, tout cela est consacré à l'amour & à la contemplation. Personne, à l'exception du Peintre & moi, n'a joui du bonheur de les voir.

Mlle FRAIL.

Je veux bien vous en croire : Mais une femme...

TATTLE.

Une femme n'y peut être admise, qu'en consentant d'y laisser placer aussi son portrait, parce qu'alors on peut compter sur la discrétion.

SCANDAL.

Non, non, venez chez moi si vous voulez voir des peintures.

Mlle FRAIL.

Chez vous !

SCANDAL.

Oùi, sans doute. Je suis en état de vous montrer votre propre portrait, & celui de plusieurs de vos connoissances, tirés d'après nature.

pleins de vie, & dignes du pinceau de *Kneller*.

Mlle FRAIL.

Ah, quel menteur!... Qu'en pensez-vous, Valentin? Peut-on croire un mot de ce qu'il dit?

VALENTIN.

Pour cette fois, il dit la vérité: car, de même que Tattle a les portraits de toutes celles dont il a reçu quelques faveurs, Scandal a ceux de toutes les femmes qui l'ont refusé: si tant est que des satyres, des descriptions, des caractères, & des couplets cyniques puissent être regardés comme des peintures.

SCANDAL.

Presque tous mes tableaux ne sont composés que de blanc, & de noir.... J'en ai pourtant quelques-uns, tant de femmes que d'hommes, en couleurs naturelles. Je puis, par exemple, vous montrer l'orgueil, la folie, l'affectation, la légèreté, l'inconstance, l'avarice, la dissimulation, la malice, & l'ignorance, tout cela dans un même personnage. Je puis vous montrer ensuite le mensonge,

344 AMOUR POUR AMOUR ;
la fatuité, la vanité, la poltronnerie ;
la fanfaronnade, la débauche, l'im-
puissance, & la difformité, dans un
autre *pendant*. Ce qui vous étonnera
pourtant, c'est que l'original du pre-
mier Tableau est une de nos beautés
célèbres, & celui du second un de nos
Beaux des plus à la mode. J'en ai en-
core d'autres qui ne sont pas moins
plaisans.

Mlle F R A I L.

Oh, dites-les-nous, de grace !

S C A N D A L.

J'ai un *Beau* dans le bain, que l'on
ventouse pour lui donner du tein ; &
que l'on fait suer pour lui rendre la
taille légère.

Mlle F R A I L.

Bon !

S C A N D A L.

Une Dame, avec un Cocher de
Fiacre, faisant de l'Eau-de-vie brûlée
dans une cave.

Mlle F R A I L.

Ah, l'horreur ! Mais qui peut croire
une pareille Histoire ?

S C A N D A L.

J'ai aussi quelques Hieroglyphes.

Un Avocat avec cent mains, deux têtes, & rien qu'un visage. Un Soldat, avec sa cervelle dans son ventre, & son cœur où sa tête devoit être.

Mlle FRAIL.

Quoi il n'a point de tête.

SCANDAL.

Point.

Mlle FRAIL,

Belle invention ! N'auriez - vous point aussi un Poëte ?

SCANDAL.

Oui, vous y verrez un Poëte pesant les mots, & vendant louanges pour louanges, tandis qu'un critique le dérobe. J'ai un autre grand tableau représentant une Ecole, où l'on voit une Assemblée de Critiques d'une taille gigantesque, & d'un aspect inspirant la terreur : leurs perruques sont énormes, leurs habits sont galonnés, ils portent des *steinkerques* en guise de Cravattes ; ils ont un Appeau dans la main, & un *Abécé* complet autour du col. Vous en verrez encore quelques autres de ce genre, qui ne sont pas mal peints.

346 AMOUR POUR AMOUR ;

Mlle FRAIL.

Eh bien, j'irai voir tout cela, ne fût-ce que pour critiquer à mon tour.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

JEREMY.

Monsieur, c'est l'Intendant de M. votre pere qui redemande à vous parler.

VALENTIN.

Je vais te suivre Permettez-vous Madame ? Je vous rejoins dans le moment.

Mlle FRAIL.

Non, je pars ... Qui de vous veut bien me conduire jusqu'à la Bourse, où je dois prendre ma sœur *Forefight* ?

SCANDAL.

Moi. j'ai quelques idées sur elle.

Mlle FRAIL.

Cela est fort poli !

S C A N D A L.

Parceque je me sens du penchant pour vous. Tandis que Tattle vous amusera , je pourrai jaser avec elle.

V A L E N T I N.

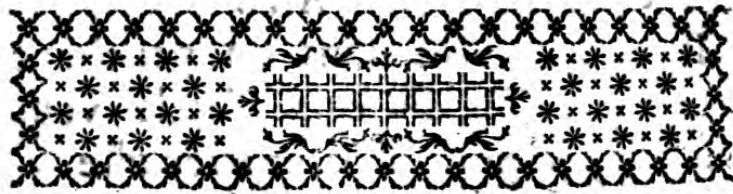
Apprenez à Angélique que je suis prêt à tout sacrifier pour racheter ma liberté , & le bonheur de la revoir.

S C A N D A L.

Je me charge de faire valoir la générosité de votre procédé. Si l'imprudence est une preuve d'amour, vous êtes l'amant le plus parfait que je connoisse ... (*à part.*) Imagina-t-on jamais, que le moyen de toucher une femme fût de se ruiner de fond en comble !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORESIGHT. *Un Domestique.*

FORESIGHT.

COMment ! Personne à la maison.
Ma femme n'est pas revenue , ni ma
sœur , ni ma fille ?

LE DOMESTIQUE.

Non , Monsieur.

FORESIGHT.

Miséricorde ! Que signifie un pa-
reil événement ?.. La Lune est sure-
ment dans toute sa force , Ma Nièce
Angélique est-elle au logis.

LE DOMESTIQUE.

Oui , Monsieur.

FORESIGHT.

Je crois que vous mentez , Mon-

A C T E II. 342

sieur. Rien ne scauroit me réussir :
Je suis né sous le signe de l'Ecrevisse ,
toutes mes affaires vont toujours à
reculons.

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que je ne puis vous dire ,
Monsieur.

FORESIGHT.

Je le sçais bien , Monsieur ; mais
moi je puis le dire , Monsieur ; & le
prédire , Monsieur.

S C E N E II.

FORESIGHT. *Le Domestique.*
La Nourrice.

FORESIGHT.

EH bien , Nourrice , où est votre
jeune Demoiselle ?

LA NOURRICE.

Où elle est , vraiment ? Et qui le
sçait , bon Dieu ? Tout le monde est
en campagne , personne n'est encore
revenu. La pauvre petite ! elle ne

350 AMOUR POUR AMOUR ;
connoît point la ville , elle brûloit de
la parcourir hélas , plaife au Ciel
que quelqu'un lui ait donné à dîner !...
Mais , que vois-je ? Ah , ah , ah , que
cela est drôle !... Ah , ah , ah , vit-on
jamais rien de pareil ?...

FORESIGHT.

Qu'est-ce ? D'où partent ces éclats
de rire ?

LA NOURRICE.

Que le Ciel vous donne bonne jour-
née : l'un de vos bas est à l'envers.

FORESIGHT.

Oh , oh ! J'en suis ma foi charmé :
cela est de bonne augure. J'ai encore
eu ce matin d'autres présages , j'ai
étternué en me levant. Il est vrai que
j'ai fait un faux pas , en descendant les
escaliers , & que j'ai rencontré un bé-
lette , ce qui est de mauvais augure :
mais le bien & le mal , le plaisir & la
peine , l'abondance & la disette , le
jour & la nuit , remplissent le cours
de la vie humaine. L'aventure du
bas à l'envers me plaît j'en suis en
vérité charmé.... Ah , voilà ma nièce !..
(*au domestique.*) Cours dire à *Sir*
Sampson que j'ai à le voir , s'il en a le

A C T E II. 351

loisir... Il est trois heures, tems propice pour les affaires : *Mercur*e gouverne cette heure-là.

S C E N E III.

ANGELIQUE. FORESIGHT.

La Nourrice.

ANGELIQUE.

NEst-elle pas aussi favorable au plaisir, mon Oncle ?.. Mon Carosse est cassé, prêtez-moi je vous prie le vôtre.

FORESIGHT.

Quoi, vous voulez courir aussi ? Oh, toutes les femmes sont sûrement folles aujourd'hui !.. Ceci ne peut annoncer que quelque chose de funeste pour un Pere de famille... Je me rappelle une vieille Prophétie de l'Arabe *Messelah*, jadis traduite par un vénérable *Barde* de la Province de *Buckingham*, qui dit que :

Lorsque dans la belle saison,
Femmes déferant la Maison,

352 AMOUR POUR AMOUR ;

Laisseront au mari tous le soin du ménage ;

On peut sans crainte parier ,

S'il porte tête folle ou sage ,

Qu'on la verra fructifier.

Fructifier ! .. Oui cela s'entend : les fruits de la tête d'un mari ne sont que trop connus... Ah ma chère Nièce , de grace ne sortez point :

ANGÉLIQUE.

Eh , de quel secours puis-je vous être ? Dépend-t-il de moi de détourner le malheur que vous paroissez craindre ?

FORESIGHT.

Oui , sans-doute ; la prophétie parle de femmes au pluriel : s'il en reste une à la maison , la menace est sans force.

ANGÉLIQUE.

Soit. Mais il n'en est pas de même de l'envie que j'ai de sortir. Prêtez-moi donc votre Carrosse , sinon je vais prendre un Fiacre , ou une Chaise , & vous laisser tranquillement consulter les Astres sur la conduite de votre Epouse. Si ses promenades vous causent tant d'inquiétudes , que ne lui

faites-vous garder la maison?

FORESIGHT.

Trêve d'impertinences, Mademoiselle; & surtout dispensez-vous de vouloir tourner en ridicule une science céleste....

ANGELIQUE.

Ah, mon Oncle, ne vous fâchez pas, sans quoi je fronde sans ménagement toutes vos fausses Prophéties, vos songes ridicules & vos vaines spéculations; & j'aurai pour moi tout le voisinage, qui vous regarde comme un perturbateur de son repos. Quel bruit, quel tapage n'avez-vous pas fait au sujet de la dernière Eclipse, qui fut cependant invisible? Quels approvisionnement de chandelles, de bougies, de mèches, & d'autres matières combustibles! On croyoit, en vérité, que nous allions tous vivre désormais sous terre, ou fixer notre demeure au fond du *Groenland*.

FORESIGHT.

Ah, la mauvaise langue!...

ANGELIQUE.

Prêtez-moi votre carrosse, encore un coup, ou je poursuis... j'apprendrai à toute la Terre, que vous avez

354 AMOUR POUR AMOUR ;
prédit le retour de l'ancienne Religion , sur le seul fondement que votre Sommélier avoit égaré quelques cuillers *apostoliques* *. Elles se sont retrouvées , adieu la prédiction ! Ma foi , mon oncle , je vous dénoncerai comme Visionnaire.

FORESIGHT.

Ah , c'est trop abuser de ma patience.

LA NOURRICE.

Pere Eternel , comme elle parle !

ANGELIQUE.

Et si j'allois révéler certaines parties secretes , certaines scenes de minuit qui se passent souvent entre vous deux ? . . .

LA NOURRICE.

Des scenes de minuit ! Qui moi ? avec mon Maître ? . . . Ciel , quelle infâme médifance ! . . . ah , Monsieur , que vais-je devenir . . . hélas , me vit-on jamais auprès de vous à cette heure-là , que pour bassiner votre lit , replier vos couvertures , ranger auprès de vous la chandelle & la tabatiere ,

Apostle Spoons.

& quelquefois vous réchauffer les pieds ? .. & l'on ose m'accuser ! ..

ANGELIQUE.

Là, là, calmez cette fureur... oui, ma mie, je vous ai vû tous deux, & plus d'une fois, par le trou de la serrure, lui comme *Saül*, vous comme la Sorciere d'*Endor*, tournant le fas, & faisant mille autres cérémonies magiques, le tout pour avoir révélation d'une petite rape à muscade qu'une pauvre servante avoit oubliée dans l'écuelle *auchaudeau*... j'en pourrois dire encore bien d'autres.

FORESIGHT.

Je t'en défie, basilic... mais je n'oublierai jamais ceci, & tu éprouveras bientôt ma vengeance. Tu es maîtresse de ton bien : mais ton indigne amant, ton dissipateur, ton Valentin payera pour tout. Je prétens que mes portes soient désormais fermées, & qu'il n'entre plus d'hommes chez moi... Oh, je te punirai.

ANGELIQUE.

Fort bien, mon Oncle ; fermez-les bien vite, avant que ma Tante rentre : vous aurez demain une Requête en

356 AMOUR POUR AMOUR ;
séparation. Mais , laissez - moi sortir
auparavant : interdisez ensuite votre
maison à tout le genre humain ; ne
conversez plus qu'avec les esprits élé-
mentaires , & les Signes célestes ; liez
un commerce aimable avec le *Tau-*
reau , le *Belier* , le *Bouc* , & toutes
les autres bêtes à cornes du Zodiaque ;
dont le nombre ne finit pas.

FORESIGHT.

En récompense , on n'y voit qu'une
Vierge.

ANGELIQUE.

Qui dès long-tems n'y feroit peut-
être plus si elle avoit été confiée à d'au-
tres qu'aux Astrologues . . . c'est peut-
être pourquoi ma tante aime si peu la
maison.

FORESIGHT.

Comment ! Que dites-vous ? C'est-
là ce qui la feroit sortir si souvent ? . . .
Oh , cela signifie quelque chose. Ne
me le cachez point : parlez , ma che-
re nièce , je vous pardonne tout ; vous
pouvez même disposer de mon caros-
se , de mon cocher , de mes chevaux . . .
quoi , ma femme se plaindroit-elle de
moi ? Parlez ; les femmes se confient

A C T E II. 317

quelquefois les unes aux autres : elle est jeune , vive , & née sous le Signe des *Gémeaux* , qui peuvent inspirer le goût de la société. J'ai remarqué de plus...

ANGELIQUE.

Ah , ah , ah ! ...

FORESIGHT.

Vous riez ? ... fort bien , Mademoiselle , c'est donc ainsi qu'on se moque de moi ? Je vais ... mais , non , parlez ma chere nièce ; n'inquiétez pas plus long-tems votre pauvre oncle ... quoi , je supplie envain ? Eh bien , je vais morbleu ...

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Un Domestique.

LE DOMESTIQUE , à Foresight.

Sir Sampson arrive pour vous voir.

ANGELIQUE.

Adieu , mon oncle ... que l'on m'ap-

358 AMOUR POUR AMOUR ;
pelle des Porteurs?... Je vais chercher
ma tante, pour l'avertir de ne point
rentrer. (*Elle sort.*)

FORESIGHT.

Je ne sçais où j'en suis !... j'en ai
pour plus d'une heure à me remettre...
Comment recevoir *Sir Sampson*?...
Allez, nourrice ; priez-le d'entrer.

LA NOURRICE.

J'y vais, Monsieur.

SCENE V.

FORESIGHT. SIR SAMP-
SOM, *un papier à la main.*

SIR SAMPSON.

L'Affaire est faite, il n'y a plus à
en revenir : la voilà, je la tiens, vieux
Ptolomée, mon prodigue apprendra à
me respecter... regarde, vieux *Nostra-*
damus?... Mon coquin de fils pen-
soit, sans doute, qu'un pere n'étoit
fait que pour supporter les égare-
mens & les sottises de ses enfans ; il

croyoit pouvoir braver mon autorité , rire de mes corrections , mépriser mon pouvoir , & ne me laisser en m'offençant que le droit de lui pardonner ses fautes. Le fat se croyoit né pour danser toujours , & moi pour toujours payer les violons. Mais je tiens enfin sa signature , par laquelle aussitôt que mon fils *Benjamin* sera arrivé , Valentin s'oblige à lui transporter son droit d'aînesse. Où est donc ma future belle-fille , que je l'embrasse ? ... Ah , vieux *Merlin* , tu ne saurois croire à quel point je suis charmé de me vanger !

FORESIGHT.

Voyons , voyons donc ce papier?... ma foi , cela est fort bon , si cela tient. Je voudrois que la cession fût déjà consommée & ratifiée en bonne forme... A quelle heure ceci a-t'il été signé ? Vous auriez dû me consulter là-dessus. N'importe , il faudra nous dépêcher.

SIR SAMPSON.

Sans doute. Mon fils *Ben* sera ici ce soir , & j'ai déjà ordonné à mon Avocat de tenir les Actes tout prêts.

360 AMOUR POUR AMOUR ;
Quant à l'heure où celui-ci a été si-
gné, eh que m'importe à moi ? Laisse-
là toutes ces superstitions : je ne con-
nois de moment que le moment pré-
sent : le passé est passé , & ce qui doit
arriver arrivera. Si le Soleil luit pen-
dant le jour , & les étoiles pendant la
nuit , nous n'aurons pas besoin de
chandelle pour nous voir ; & c'est à
cela seul que les étoiles sont bonnes.

FORESIGHT.

Comment , Sir Sampson ! à cela
seul ? Permettez-moi de n'être pas de
ce sentiment , & de vous apprendre
que vous êtes un ignorant.

SIR SAMPSON.

Et je t'apprens moi, que je suis sage :
sapiens dominabitur Astris ; ces trois
mots seuls confondent & détruisent tes
Ephémérides... Tu oses me traiter d'i-
gnorant ! Tu ne sçais donc pas que
j'ai voyagé, que je connois le globe,
que j'ai vû les *Antipodes* où le Soleil
se lève à minuit , & se couche en
plein midi ?

FORESIGHT.

Mais j'ai voyagé moi dans les sphé-
res célestes , je connois les Signes, les
Planettes,

Planettes , & leurs maisons ; je calcule leurs mouvements directs ou rétrogrades , *les sextiles , les quadrates , les trimes , leurs oppositions ; les trigônes ignés , & les trigônes aquatiques.* Je sçais si la vie sera longue , ou courte , heureuse , ou malheureuse , si la maladie sera curable ou incurable , les jours fortunés , les entreprises favorables , les biens perdus recouvrés ; je sçais....

S I R S A M P S O N .

Je sçais , moi , la grandeur du pied du Roi de la Chine , j'ai baissé la pantoufle du grand Mogol , & j'ai chassé sur un éléphant avec le Kam des Tartares ... Merci de moi ! Le vieux Roi de *Bantam* a vu de mes œuvres , & son Successeur est un peu mon parent.

F O R E S I G H T .

Et moi , je sçais quand les voyageurs mentent , ou parlent vrai ; & toujours bien mieux qu'eux-mêmes.

S I R S A M P S O N .

J'ai connu un Astrologue , qui en observant une étoile errante , s'en trouva tout-à-coup deux fixes sur le front ; & un Magicien qui ne put ja-

362 AMOUR POUR AMOUR,
mais parvenir à chasser le diable d'au-
près de sa femme.

FORESIGHT, *à part.*

Quoi ! prétend -t- il aussi tirer sur
moi , par rapport à ma femme ? Il
faut le faire expliquer (*haut.*)
Est-ce de ma femme que vous pré-
tendez parler , *Sir Sampson* ? Mor-
bleu , malgré vos exploits de *Bantam* ,
je jure par le corps du Soleil

SIR SAMPSON.

Et moi par les cornes de la Lune ,
mon cher *Capricorne*

FORESIGHT

Capricorne toi-même , archi-men-
teur que tu es , & plus menteur en-
core que *Ferdinand Mendez Pinto*.
Sors de chez moi , remporte tes pa-
perasses , & renvoye ton fils à la mer :
je marierai plutôt ma fille à une Mo-
mie d'Egypte , qu'au fils d'un contemp-
teur des Sciences , & d'un diffamateur
de la vertu.

SIR SAMPSON, *à part.*

Foin de moi , j'ai poussé les choses
trop loin Quoi , mon ami , tu te
fâches contre moi , pour un simple ba-
dinage ? En ce ce cas c'est moi qui ai

tort. Calme ta colere, mon cher *Albuzar* ; & crois que je regarde le soleil, la lune, & toutes les étoiles avec le plus profond respect. Je veux même, pour réparer mon crime, te faire présent d'une Momie : que dis - je, d'une momie ? J'ai en ma possession l'épaule d'un Roi d'Egypte que j'ai jadis volée dans une des Pyramides ; elle est couverte d'hieroglyphes, & je te prie de l'accepter. Une Pièce aussi curieuse attirera bientôt chez toi tout ce que Londres a de Sçavant dans la Physique & dans l'Astrologie. Quel champ pour faire briller ta science !

FORESIGHT.

Mais, *Sir Sampson*, qu'avez-vous appris de ma femme ?

SIR SAMPSON.

Ta femme, est une constellation de toutes les vertus : Je la regarde comme la Lune, & toi comme l'homme qui est dans la Lune. Que dis - je ? Elle est, à mes yeux, plus respectable que la Lune ; elle est chaste sans être inconstante... Oh, ne t'avises plus de prendre mon badinage au sérieux !

Qij

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

SIR SAMPSON.

Que veux-tu ? Qui te demande ici ?

FORESIGHT.

Quel est ce personnage ? Sa physionomie ne me plaît pas.

JEREMY.

M^r. Valentin , mon maître , qui sort aujourd'hui pour la première fois , vient pour vous rendre ses devoirs ... le voilà qui entre.



SCENE VII.

SIR SAMPSON. FORESIGHT.

VALENTIN. JEREMY.

VALENTIN, à Sir Sampson.

Votre bénédiction, Monsieur.

SIR SAMPSON.

Vous l'avez déjà, Monsieur: je crois vous avoir envoyé ce matin un billet de 4000 liv. Sterlins. . . . C'est bien de l'argent, frere Foresight!

FORESIGHT.

Oui, c'est bien de l'argent, pour un jeune homme. Je ne conçois pas ce qu'il en pourra faire.

SIR SAMPSON.

Je le conçois bien moi . . . Au reste, Valentin, si la somme excède tes besoins, tu peux me rendre le surplus; entens-tu mon fils?

VALENTIN.

Le surplus, Monsieur! Hélas, le

Q iij

366 AMOUR POUR AMOUR,
tout suffira à peine pour acquitter
mes dettes J'espère même que vous
ferez assez indulgent pour ne pas exi-
ger de moi des conditions aussi rigou-
reuses que le sont celles que la néces-
sité m'a fait signer.

SIR SAMPSON.

Qu'entendez-vous par là, je vous
prie ?

VALENTIN.

Que vous ferez assez bon pere pour
ne pas me priver totalement de votre
suceffion.

SIR SAMPSON.

Oui da ! Je vous entens N'est-ce
que cela ?

VALENTIN.

C'est tout ce que j'attens de votre
bonté ... Si pourtant vous aviez des-
sein de mieux faire encor, je vous en
aurois une double obligation.

SIR SAMPSON.

Et qui douta jamais, mon très-res-
pectueux fils, que votre piété filiale n'é-
galât pas ma tendresse paternelle?.. Que
dites-vous de ce Coquin, frere Fore-
sight, qui le matin signe un Acte pour
toucher une somme considérable, &

A C T E II. 367

qui l'après-midi voudroit s'en faire relever ? & la conscience & la probité, où sont-elles M. le Bel-Esprit ? Voilà donc un échantillon de votre morale ?.. Scélérat ! N'ai-je point ta signature, & ton sceau ?... Oses-tu le nier ?

VALENTIN.

Dieu m'en garde, Monsieur !

SIR SAMPSON.

Eh bien, tu seras pendu un jour ; je vivrai peut-être assez longtems pour re voir danser à *Holborn-Hill*... frere Foresight, tu te connois en phisionomie : n'a-t'il pas dans les yeux quelque chose de sinistre, quelque chose d'un pendar ?

FORESIGHT.

Hum!... je ne veux pas décourager un jeune homme ... entre nous, sa phisionomie m'annonce une mort violente ; j'espere pourtant qu'il ne sera point pendu.

VALENTIN.

Quoi, c'est un pere qui peut me traiter ainsi !... Quant à ce vieux fou, je ne suis pas embarrassé comment lui répondre. Mais vous, Monsieur!...

Q. iij

368 AMOUR POUR AMOUR ;

SIR SAMPSON.

Vous, Monsieur, vous, Monsieur ...
& qui êtes-vous, Monsieur ?

VALENTIN.

Votre fils, Monsieur.

SIR SAMPSON.

C'est plus que je n'en sçais.

VALENTIN.

Plût au Ciel, que non !

SIR SAMPSON.

Quoi, malheureux, tu oses aussi
attaquer ta mere ? Ciel, vit-on jamais
une pareille audace !

VALENTIN.

Vous vous trompez, Monsieur : je
voudrais trouver des raisons qui ex-
cusassent votre inflexible dureté pour
un fils qui vous respecte.

SIR SAMPSON.

Tu voudrais m'excuser, moi ? Quel
comble d'impudence ! ai-je d'autre loi
que ma volonté ? n'es-tu pas mon es-
clave ? ne suis-je plus ton pere ? n'a-
t'il pas dépendu de moi de ne pas l'être ?
qui donc es-tu ? d'où viens-tu ? qui
t'a planté là sur tes deux jambes, avec
cet air impertinent qui semble me
brayer ? es-tu venu tout seul, & ve-

A C T E II. 369
lontairement dans ce monde ? ne dois-tu ton Etre qu'à toi-même ?

V A L E N T I N.

Je ne sçais pas plus pourquoi j'y suis venu , que vous pourquoi vous m'y avez appelé ; mais enfin je m'y trouve , & si vous m'abandonnez , j'aime-rois mieux n'y pas être.

S I R S A M P S O N.

Eh bien , déshabille-toi , & fors du monde comme tu y es entré.

V A L E N T I N.

J'aurois bientôt fait , Monsieur. Mais reprenez donc aussi la raison , le sentiment , les passions , les desirs , & toutes les autres affections de l'ame , inséparables de l'existence que vous m'avez donnée.

S I R S A M P S O N.

Merci de moi ! de quel monstre , de quel hydre me trouvai-je le pere !

V A L E N T I N.

Je ne suis par moi-même qu'une créature simple , traitable , & dont l'entretien devoit vous coûter peu. Mais les passions dont vous m'avez environné sont aussi insatiables qu'invincibles : Ce sont autant de Tyrans

Q v

670 AMOUR POUR AMOUR,
également jaloux de leur Empire.

SIR SAMPSON.

Que Diable avois-je besoin de faire des enfants ?.. Un particulier a-t-il affaire de tout ce cortège de passions ? Pour un Souverain puissant, pour un Empereur, passe, il a moyen de les satisfaire.... Mais un malheureux, qui n'a que quatre sols à dépenser, peut avoir l'estomach aussi chaud que l'Empereur.... cela n'est pas juste.

JEREMY.

Vous avez raison, Monsieur, je suis prêt à l'affirmer pardevant tous les Magistrats de Londres.

SIR SAMPSON.

Voilà encore un de nos Cormorans Es-tu mon fils aussi, toi ?

JEREMY.

En ne consultant que mes inclinations, je pourois me croire digne de cet honneur. J'ai tout au moins aussi bon appétit que mon Maître.

VALENTIN.

La fortune avoit assez abondamment pourvû à tous mes besoins, si vous m'eussiez laissé mon droit d'aînesse.

SIR SAMPSON.

Encore ! ... Ne t'ai-je point donné quatre mille livres sterlins ? Si je les retenois , tu ne m'arracherois pas un liard. Ingrat ! Je suis donc un Pélican à tes yeux ? Tu voudrois te nourrir de mes entrailles ? ... Va , laisse-moi : tu fus toujours entiché du Bel - esprit ; travaille , écris , vois s'il pourra te nourrir ... Ton frere arrive ce soir , ou demain matin au plus tard : prépare-toi à ratifier tes promesses. Quoi faisant , je suis ton ami & ton serviteur... Allons , frere Foresight.

SCENE VIII.

VALENTIN. JEREMY.

JEREMY.

J'Avois prévu l'effet de cette visite ... Je vous l'avois dit , Monsieur !

VALENTIN.

Je n'y suis point trompé ... Ce n'étoit pas pour lui que je venois , c'é-

Qvj

372 AMOÛR POUR AMOÛR ,
toit pour Angélique. Ne l'ayant point
trouvée, je me suis aisément déter-
miné à demander mon pere , & d'au-
tant plus que cette démarche ne peut
être interpretée que favorablement
pour moi Mais , j'apperçois Ma-
dame Foresight , & Mlle Frail
Elles sont en conversation sérieuse :
évitons-les ; passons par ici , & va tâ-
cher de sçavoir le moment du retour
d'Angélique.

SCENE IX.

Madame FORESIGHT.

Mlle FRAIL.

Mlle FRAIL :

IL vous sied fort d'épier ainsi toutes
mes démarches ! Apprenez que je suis
ma maîtresse.

Madame FORESIGHT.

Vous ?

Mlle FRAIL.

Oui , moi-même . . . Le grand ma

ACTE II. 573

d'avoir été en Fiacre à *Covent - Garden* ! & d'y avoir fait un tour de promenade avec un ami !

Madame FORESIGHT.

Un tour de promenade, Mademoiselle ? Je parierois bien pour deux ou trois.

Mlle FRAIL.

Eh bien, mettez-en vingt : qu'en feroit-il de plus ?... Si vous eussiez été de la partie, la chose vous paroîtroit des plus innocente. Eh, quelles sont donc les douceurs de la vie, si tout ce qui peut plaire nous est défendu ?

Madame FORESIGHT.

Qui vous empêche de recevoir ici vos amis ? Je conviens que rien n'est plus agréable que la conversation d'un aimable homme : ce n'est pas là-dessus que je vous querelle, je crois vos vuës très-innocentes. Mais de choisir un endroit public, pour se montrer en fiacre avec un homme connu, cela est très-scandaleux ! Si tout autre que moi vous avoit rencontrée, quels discours n'en tiendrait-on pas ?... En vérité, je n'ai jamais conçu que l'on pût être heureuse, lorsque l'on a toujours

374 AMOUR POUR AMOUR,
la censure à craindre !... Ajoutez, que
vous êtes ma sœur, & que les mauvais
propos retomberoient infailliblement
sur moi.

Mlle FRAIL.

Voilà bien du bruit pour rien ! cal-
mez, calmez vos craintes, Madame :
vous vous êtes sans doute trouvée plus
d'une fois en pareil cas Si j'avois
été seule avec un homme à *Knights-
Brige*, à *Chelsey*, à *Spring-Garden*,
ou à *Barn-Elms* * . . . peut-être auroit-
on pu en jaser.

Madame FORESIGHT.

Que prétendez-vous dire ! Me vit-
on jamais dans ces sortes d'endroits ?

Mlle FRAIL.

Et moi, peut-on m'en accuser ?

Madame FORESIGHT.

On vous a vu dans un lieu plus sus-
pect encore.

Mlle FRAIL.

Qui, moi ? avec un homme !

Madame FORESIGHT.

Je crois que vous n'auriez pas vou-
lu aller seule à *World's-End*.

Especes de Guinguettes de Londre, & des
environs.

Mlle FRAIL.

'A *World's-End* ? la raillerie est un peu forte.

Madame FORESIGHT.

Pauvre petite innocente ! elle ignore jusqu'au nom de cet endroit Vous feriez , en vérité , une excellente Comédienne.

Mlle FRAIL.

Quant à vous , Madame , votre impudence seroit insoutenable , même sur le Théâtre.

Madame FORESIGHT.

La réplique est vive. Mais voyons qui de nous deux doit l'emporter à cet égard..... Vous n'avez jamais été à *World's-End* ?

Mlle FRAIL.

Non.

Madame FORESIGHT.

Vous osez me le nier en face ?

Mlle FRAIL.

En face , en face ; & qu'est-ce que votre face ?

Madame FORESIGHT.

Peu importe : elle vaut du moins la vôtre.

Mlle FRAIL.

A cause de vos douze années de

376 AMOUR POUR AMOUR ,
plus, apparemment ? Soit : mais je n'en
nie pas moins positivement le fait à
votre face.

Madame FORESIGHT.

J'avoue maintenant que vous avez
quelque droit de la critiquer : votre
effronterie m'a totalement déconcer-
tée. Mais regardez ceci , Mademoi-
selle.... Où avez-vous laissé ce bijou
d'or?... Ah ma sœur ! ma sœur !

Mlle FR A I L , *à part.*

Mon aiguille de tête !....

Madame FORESIGHT.

Regardez , regardez-la bien.... Est-
elle à vous ?

Mlle FR A I L.

J'en conviens.... Mais vous , Madam
e , où l'avez-vous trouvée ? Parlez
à votre tour.... Ah , ma sœur !... Ma
sœur de toute façon !

Madame FORESIGHT , *à part.*

Peste soit de mon imprudence... Je
n'ai pû la convaincre , sans me trahir
moi-même.

Mlle FR A I L.

Ma Sœur , un Gentilhomme me di-
soit l'autre jour , qu'un bon Maître
d'Escrime , en poussant une botte , ne

doit jamais laisser son corps à découvert.

Madame FORESIGHT.

Il avoit raison, ma sœur. . . . Mais puisque tout est découvert, agissons comme deux braves gens qui se sont blessés tous deux en se battant : soutenons-nous, prenons soin l'une de l'autre, & devenons plus amies qu'auparavant.

Mlle FRAIL.

De tout mon cœur : nos blessures sont légères ; tenons-les seulement secrètes, elles sont guéries. Allons, signons la paix ; je vous la jure des plus sincère.

Madame FORESIGHT.

Je vous en jure autant, & de toute mon ame !

Mlle FRAIL.

Maintenant que nous sommes d'accord, je vous dirai pour première preuve de ma confiance, un projet que j'ai formé. Sans chercher davantage à nous flater, je crains, ma sœur, que le monde ne nous ait encor mieux observées que nous ne nous sommes observées l'une & l'autre. Votre époux .

378 AMOUR POUR AMOUR ;
est riche , & vous êtes bien pourvuë ;
& moi je suis fort embarrassée : mon
bien n'est pas plus considérable que
ma réputation , & je dois au plutôt
songer à me pourvoir. Sir Sampson a
un fils qu'il attend ce soir ; & ce fils ,
sur ce qui m'en est revenu , n'est pas
un grand forcier. Il doit pourtant être
reconnu pour l'héritier de Sir Samp-
son.... Si je pouvois parvenir à l'épou-
ser ? ... Qu'en dites-vous , ma sœur?...
Mentendez-vous ?

Madame FORESIGHT.

Parfaitement ; & je veux vous y ai-
der de tout mon pouvoir Il arrive
même quelque chose d'assez heureux
dans la conjoncture : ma maussade
belle-fille , que vous sçavez être dé-
signée pour être son épouse , s'est tout-
à-coup coëffée de M. Tattle. Si nous
pouvons fortifier cette passion , si nous
pouvons jeter dans son ame de bon-
nes sémences d'aversion pour le rustre
marin , il pouroit peut-être tourner
aisément de votre côté Mais j'ap-
perçois nos deux nouveaux Amans,
Faisons en sorte de les laisser bientôt
ensemble.

SCENE X.

Madame FORESIGHT.

Mlle FRAIL. M. TATTLE.

Mlle PRUE.

Mlle PRUE.

AH, ma mere, ma mere ! regardez ceci.

Madame FORESIGHT.

Fi donc, Mademoiselle ; est-il beau de brâiller ainsi ? . . . D'ailleurs, ne vous ai-je pas défendu de m'appeller ma mere ?

Mlle PRUE.

Comment faut-il donc que je vous appelle ? N'êtes-vous pas la femme de mon père ?

Madame FORESIGHT.

Vous devez m'appeller, Madame, entendez-vous ? (*à part.*) Je me croirois le double de mon âge, si cette grande nigaude continuoit de m'appeller sa mere . . . (*haut.*) Eh bien,

380 AMOUR POUR AMOUR,
Mademoiselle, peut-on sçavoir main-
tenant le sujet de vos transports ?

Mlle PRUE.

Voyez, voyez Madame, ce que M.
Tattle m'a donné voyez, voyez
ma cousine, la belle tabatiere !.. Il y
a du tabac dedans au moins en
voulez-vous goûter ? ... Ah, qu'il est
bon ! qu'il est doux !... tout sent bon
chez M. Tattle: sa perruque, ses gands,
son mouchoir même, tout sent com-
me la rose... sentez plutôt ma mère,
Madame, je veux dire... il m'a aussi
donné cette bague, da ! & il ne m'en
a coûté qu'un baiser encore

M. TATTLE.

Fi donc, Mademoiselle, il ne faut
pas dire cela.

Mlle PRUE.

Eh pourquoi ne le dirois-je pas à
ma mère ?... Oh, il m'a encore pro-
mis quelque chose qui me fera sentir
aussi-bon que cela... prêtez, prêtez-
moi votre mouchoir, Monsieur....
sentez cousine: est-il rien de plus pur ?
Non, je ne veux plus de lavande dans
mes chemises: je vais la défendre à
ma nourrice.

Mlle FRAIL.

Fi donc , Mademoiselle ! dites dans votre linge.

Mlle PRUE.

Quoi donc , ai-je dit une indécence ?

M. TATTLE.

En vérité , Mesdames , vous êtes trop sévères à son égard. Son extrême simplicité ne devrait pas vous déplaire : elle lui sied à ravir ne les en croyez pas , charmante Miss , conservez toujours cette aimable innocence.

Madame FORESIGHT.

Ah , monstre ! puisse-t'elle la conserver long-tems avec toi !

M. TATTLE.

Avec moi , Madame ? Ciel , quelle pensée ! je n'ai , sans doute , pas l'honneur d'être connu de vous.

Mlle FRAIL , *à part.*

Ah , démon cauteleux ! vous vous trompez , ma sœur ; Monsieur est la discrétion même il croit que nous ne le connoissons pas.

M. TATTLE.

Oh , pour ce qui touche la réputation

382 AMOUR POUR AMOUR,
Madame FORESIGHT.

Ils sont tous bâtis de même, ma
sœur. Dès qu'une jeune créature pa-
roît dans le monde, ils en sont aussi
curieux que d'une nouvelle mode,
ou que de la première représentation
d'une Pièce de Théâtre M. Tattle
seroit au désespoir que quelqu'un le
précédât.

M. TATTLE.

Ah, Madame, je vous jure que pour
l'Univers entier

Mlle FRAIL.

A vous permis de jurer, à nous de
ne pas vous croire Au reste, Miss
est aimable, jeune, innocente, elle
peut inspirer une passion.

Mlle PRUE.

Ah, ma cousine, comme vous me
railliez!

Madame FORESIGHT.

Ecoutez, ma sœur? (à part.)
je vous la garantis prise dès à présent.
Elle ne pourra jamais sentir le Marin
après avoir vû M. Tattle.

Mlle FRAIL.

Hélas, je le crains comme vous! ...
La pauvre créature! ... comment pou-

A C T E I I. 383

roit-elle supporter un Matelot grossier , toujours infecté de poix & de goudron , après avoir vû M. Tattle?... Peste soit du Séducteur.... Encor si elle étoit mariée...

Madame FORESIGHT.

C'est pourtant à nous que mon mari s'en prendra : Il nous accusera d'avoir favorisé leur passion.

Mlle FRAIL.

Oui sans doute. En ce cas sortons au plutôt ma sœur ... Ne nous exposons pas à être ici rencontrées avec eux.

Madame FORESIGHT.

Quel vacarme ne feroit-il pas ! ... Mais n'est-ce pas trop risquer que de la laisser seule avec lui ?

Mlle FRAIL.

Je ne sçaurois qu'y faire : mais je ne veux rien avoir à démêler avec mon frere.

Madame FORESIGHT.

Fuyons donc : quoi qu'il puisse en arriver , j'en suis innocente , je m'en lave les mains.

S C E N E X I.

M. TATTLE. Mlle PRUE.

ON peut aisément préssentir le contenu de cette Scene , trop libre pour pouvoir être traduite avec quelque ombre de décence. Tattle abuse de la simplicité de Mlle Prue ; qui se sauve dans son appartement , où il la suit.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE
ET SECONDE.

LA Nourrice est inquiète de Mlle Prue ; qu'elle a cherchée en vain par toute la maison. Tattle sort de la chambre de Mlle Prue , y fait entrer la Nourrice , & ferme la porte sur elle , en se plaignant de ce qu'elle est venue trop tôt.

SCENE III.

M. TATTLE. VALENTIN.
ANGELIQUE. SCANDAL.

ANGELIQUE.

DE quel droit m'accusez-vous d'être
Tome VII. R

386 AMOUR POUR AMOUR ,
tre inconstante : vous ai-je jamais dit
que je fusse sensible à vos feux ?

VALENTIN.

Je puis du moins vous accuser d'être
indécise , car vous n'avez jamais
voulu vous expliquer avec moi sur cet
article.

ANGÉLIQUE.

Ne vous en prenez qu'à mon indif-
férence , qui ne m'a point permis de
me sonder moi-même sur une flâme
qui m'intéressoit peu.

SCANDAL.

Ajoutez, que vous n'aviez pas assez
de bon naturel pour prendre la peine
de le tirer d'inquiétude.

ANGÉLIQUE.

Il sied fort , sans doute, à M. Scan-
dal, de parler de bon naturel.

SCANDAL.

Je puis du moins jouer celui-ci
comme les femmes jouent souvent
l'autre.

ANGÉLIQUE.

Ainsi , suivant vous , votre ami ne
doit m'accuser que de dissimulation ?

SCANDAL.

Ma foi , je ne connois guères de

A C T E III. 387

différence effective entre la dissimulation soutenuë, & la réalité. Ainsi, que lui en reviendrait-il ?

M. TATTLE, *s'approchant.*

Scandal, avez-vous ici quelque chose de secret à traiter ?

SCANDAL.

Oui, mais j'ai confiance en vous : il s'agit de la tendresse d'Angelique pour Valentin. J'espère que vous n'en parlerez pas.

M. TATTLE.

Jamais de la vie. Je sçais que c'est un secret qui ne se dit encore partout qu'à l'oreille.

SCANDAL.

Ah, ah, ah ! . . .

ANGELIQUE.

Qu'y a-t'il, M. Tattle ? De quoi parle-t'on partout à l'oreille ?

SCANDAL.

De votre amour pour Valentin.

ANGELIQUE.

Comment ?

M. TATTLE.

Non . . . de celui qu'il a pour vous, Madame . . . je n'ai en vérité jamais

388 AMOUR POUR AMOUR,
oui parler de votre passion pour lui,
qu'à ce moment.

ANGELIQUE.

De ma passion ! & qui diantre vous
a jamais parlé de ma passion, Mon-
sieur ?

SCANDAL, à Tattle.

Avez-vous le Diable au corps ? Ne
vous ai-je pas dit que c'étoit une cho-
se secrète ?

M. TATTLE.

Il est vrai : mais j'ai crû qu'on pou-
voit parler à quelqu'un avec confian-
ce de ses propres affaires.

SCANDAL.

Belle discrétion ! une femme s'en
fie-t'elle à elle-même ?

M. TATTLE.

Vous avez raison . . . je n'aurois ja-
mais imaginé, Madame, qu'une per-
sonne aussi spirituelle qu'aimable eût
pû long-tems recevoir les vœux d'un
Cavalier aussi accompli que Valentin,
sans y paroître enfin sensible. Daignez
donc me pardonner, si après avoir
pesé son mérite avec la finesse & l'é-
tendue de votre jugement, j'en avois

formé la balance d'une tendresse réciproque.

VALENTIN.

Miséricorde !.. dans quel damné Poëte a-t'il appris par cœur ce pompeux galimatias ?

ANGELIQUE.

Vous lui faites tort , Monsieur : je vous répons qu'il est de lui... M. Tattle a raison ; il juge du succès des autres par son propre mérite ; & je parierois qu'il n'a jamais trouvé de cruelles.

M. TATTLE.

Oh , bon Dieu , Madame, que vous vous trompez !

ANGELIQUE.

Cela n'est pas possible.

M. TATTLE.

Vous voyez en moi l'homme le plus malheureux , & le plus maltraité par les femmes.

ANGELIQUE.

Non , M. Tattle : je ne vois sûrement en vous qu'un ingrat.

M. TATTLE.

Ah , Madame , j'ose me flater du contraire... il y a autant d'ingratitude

390 AMOUR POUR AMOUR ,
à avouer les faveurs de certaines fem-
mes, qu'à bien cacher celles de certai-
nes autres.

VALENTIN.

Voilà mon homme enfilé.

ANGELIQUE.

Je ne vous entens pas. Je pensois
que vous n'aviez jamais rien demandé
que ce qui pouvoit être accordé par
une femme modeste , & avoué par
vous ?

SCANDAL.

Mon cher Tattle , tes affaires sont
faites ici : tu peux maintenant t'aller
vanter ailleurs.

M. TATTLE.

Moi , me vanter ? O Ciel ! ai-je
nommé quelqu'un ?

ANGELIQUE.

Non ; mais si vous l'eussiez pû, vous
l'eussiez fait , M. Tattle.

M. TATTLE.

Si je l'avois pû , Madame ! vous
pensez donc que je ne sois pas maître
de plus d'une réputation ?

SCANDAL , *à part.*

C'est, sans doute , ce que vous n'a-
vouerez pas , n'est-il pas vrai ?

M. TATTLE.

Non , vous avez raison , Madame ; les femmes n'ont rien à craindre de moi : il n'a jamais été en mon pouvoir de rien dire à leur préjudice . . . car (comme je vous le disois tout-à-l'heure) j'ai toujours été en amour le plus infortuné des hommes : jamais femme , non jamais une seule n'a daigné me confier son secret.

ANGELIQUE.

Quoi , pas une ?

VALENTIN.

Non , j'en suis caution.

SCANDAL.

Et je le certifie moi , car je suis sûr qu'il me l'auroit dit. Je vois bien , Madame , que vous ne connoissez pas M. Tattle.

M. TATTLE.

Non , en vérité , je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous : car certainement nos intimes amis auroient sçû . . .

ANGELIQUE.

Fort bien : c'est-à-dire , que si quelque femme vous avoit confié son se-

392 AMOUR POUR AMOUR,
cret, vous ne l'eussiez confié qu'à vos
amis ?

M. TATTLE.

La peste ! je me suis trop avancé...
ah, Madame, je n'aurois jamais rien
particularisé ; j'aurois tout au plus
parlé d'une personne tierce... j'aurois
fait une histoire détournée, en forme
de *Nouvelle*.... mais jamais, jamais de
la vie rien de positif.

ANGELIQUE.

Eh, d'où M. Tattle a-t-il donc ac-
quis la réputation d'homme discret, si
on ne lui a jamais rien confié ?

SCANDAL.

Attendez?... c'est un *dicton* vulgai-
re, mais on peut le lui appliquer....
on dit tous les jours, *le seul homme qui
soit discret, est celui à qui on n'a ja-
mais rien confié*... comme l'on dit,
*la seule femme qui soit vertueuse, est
celle à qui on n'a jamais rien deman-
dé*... N'est-ce pas cela ?

VALENTIN.

Voilà deux proverbes fort polis !
Reste à sçavoir qui vous en doit le plus
remercier, de M. Tattle, ou de Ma-
demoiselle. Car vous ne fondez la

A C T E III. 393

vertu de l'une que sur l'indifférence des hommes ; & la discrétion de l'autre , que sur la défiance des femmes.

M. TATTLE.

Il a raison : c'est un devoir dont il faut nous acquitter.... A mon égard , je... Mais , Madame , c'est à vous à parler la première.

ANGELIQUE.

Quant à moi , j'avouërai franchement que j'ai résisté à beaucoup de tentations.

M. TATTLE.

Et moi , que j'ai fait naître beaucoup de tentations auxquelles on n'a pas résisté.

VALENTIN.

Bravo !

ANGELIQUE.

Jé somme Valentin de déclarer à la Cour combien de fois j'ai rendu ses espérances vaines ; & de confesser publiquement ses sollicitations , & mes refus.

VALENTIN.

J'en passe l'aveu , sans restriction.

R. v.

394 AMOUR POUR AMOUR ,
SCANDAL.

Voilà qui est en forme : la déclaration est certifiée par un témoin.

M. TATTLE.

A la bonne heure, mais les miens ne font pas ici... Je puis seulement déclarer d'avoir reçu beaucoup de faveurs de beaucoup de personnes... Mais comme ces faveurs sont innombrables, je puis dire que les personnes sont... *innomables*.

SCANDAL.

Eh si, si, cela ne prouve rien.

M. TATTLE.

Non?... Eh bien, je puis produire des lettres, des bracelets, & des bagues. S'il faut d'autres témoins, je puis interpellier les servantes des Cafés, tous les porteurs de *Pall-Mall*, & de *Covent-Garden*, les Portiers de la Comédie, les garçons de Cabaret de *Locket*, de *Pontac*, de *Rummer*, de *Spring-Garden*, mon Hôtesse, & mon Valet de Chambre. Ils attesteront tous, que jamais Secrétaire d'Etat ne reçut plus de Lettres, ni d'homme à bonne fortune plus de messages. Il est même de notoriété publique,

A C T E III. 395

qu'après enquête faite dans une Eglise de Campagne pour sçavoir qui j'étois, on répondit que j'étois ce fameux Tattle qui avoit perdu un si grand nombre de femmes.

VALENTIN.

C'est là sans doute que vous gagnâtes le beau furnom de *Sultan* ?

M. TATTLE.

Justement : je fus appelé *Sultan Tattle* par toute la Paroisse Mais une femme de grande condition, que je ne nomme pas vint m'y relancer en carosse à six chevaux, & se donna en spectacle de façon à me faire de la peine pour elle . . . J'en fus en vérité au désespoir ! . . . Vous sçavez, Scandal, ce qui en est arrivé ?

SCANDAL.

Chut, M. Tattle !

VALENTIN.

Finissez donc : n'êtes-vous pas honteux ? . . .

ANGELIQUE.

Vit-on jamais rien de plus impudent ! . . . Fi, M. Tattle : je ne l'aurois jamais pû croire . . . Voilà donc cette discrétion tant vantée ?

R. vj

396 AMOUR POUR AMOUR,

M. TATTLE.

La chaleur de mon récit m'a emporté au-delà de ma discrétion, de même que la passion de la Dame l'a emportée plus loin qu'il ne falloit pour sa réputation... Mais j'espère que vous ignorez de qui je parle, car plusieurs autres qu'elle ont été dans le même cas.... Mais, que dis-je? Ah, que ne me suis-je mordu la langue!

SCANDAL.

Gardez-vous-en bien : nous serions privés du plaisir d'être vos Secrétaires.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. SIR SAMPSON. Mlle. PRUE. Un Domestique.

SIR SAMPSON.

MON fils Ben est, dit-on, arrivé. Où est-il, mon cher Ben? Où est-il?

A C T E I I I. 397

que je le voye , que je l'embrasse :
C'est maintenant , Mlle Frail , que
vous allez voir mon fils Ben , le seul
espoir de ma famille !... Il y a trois
grandes années que je ne l'ai vû...
Il sera bien grandi , je vous en répons...
Qu'on l'appelle ; qu'il se dépêche ? ..
La joie me transporte ; je suis prêt à
éclater ! (*Le Domestique sort.*)

Mlle F R A I L.

Apprêtez-vous, Miss ; vous allez voir
votre Epoux.

Mlle P R U E , *à part.*

Pish... Il ne le fera jamais.

Mlle F R A I L.

Silence ! laissez-moi faire : je vous
en délivrerai... Je vais faire signe à
M. Tattle , nous en jaserons ensem-
ble.

ANGELIQUE , *à Valentin.*

Ne restez-vous pas pour voir votre
Frere ?

V A L E N T I N.

Nous ressemblons à deux étoiles ju-
melles , qui ne peuvent briller dans
la même sphère : Quand l'une paroît
l'autre doit lui faire place.. D'ailleurs,
si je restois , mon Pere pouroit me pres-

398 AMOUR POUR AMOUR,
fer de signer sur le champ l'Acte de
cession que vous sçavez ; & c'est ce
que je veux retarder le plus que je pou-
rai... Eh bien , avez-vous pris enfin
quelque résolution ?

ANGELIQUE.

Non, je ne le puis. C'est à la réso-
lution à me venir prendre , ou je cours
risque de ne la jamais connoître.

SCANDAL.

Allons, Valentin , partons ensemble :
j'ai quelque chose en tête à vous com-
muniquer.

S C E N E V.

ANGELIQUE. SIR SAMP-
SON. M. TATTLE.
Mlle FRAIL. Mlle PRUE.

SIR SAMPSON.

Ou est donc mon fils Valentin ? Se-
roit-il esquivé de peur de voir son
frere ? Voilà un coquin bien dénaturé !
Quoi , Madame, votre présence même

A C T E III. 379

n'a pû le retenir ? L'amour n'a donc pas plus de droits sur lui que le devoir ? Et vous ne rompez point avec un pareil amant ! avec un fat que son seul intérêt guide , & qui ne chérit en vous que la fortune dont vous jouissez.

ANGELIQUE.

Nous sommes de pair , Monsieur : sa fortune seule auroit pû me tenter. Mais puisqu'il l'a perdue , tout est fini entre nous.

SIR SAMPSON.

Ah , que c'est bien pensé , Madame ! Plût au Ciel que toutes les jeunes personnes pensassent aussi solidement !

ANGELIQUE.

Non , Sir Sampson , si jamais je me détermine à prendre un époux , peu m'importe quel il soit , pourvû qu'il soit riche ; & si j'étois forcée de faire un choix , je vous préférerois à votre fils.

SIR SAMPSON.

Que de prudence ! Ah Madame , que je suis transporté de vous entendre parler ainsi ! Je craignois , je l'avouë , que vous n'aimassiez mon fils , & je vous en plaignois de tout mon

400 AMOUR POUR AMOUR ;
cœur. Chassez-le ; Madame , banissez-
le de votre présence , il se démasque-
ra : vous le verrez dans le moment
porter ses vœux aux pieds de quelque
Veuve mal-aisée. Ah, que j'aime à voir
un jeune Prodigue, forcé enfin par la
nécessité de s'attacher à une vieille
Epouse, comme le lierre à un vieux
chêne, pour en tirer sa subsistance !

SCENE VI.

*Les mêmes Acteurs. BEN. Un
Domestique.*

BEN.

DIs-moi donc où est mon Pere ?
LE DOMESTIQUE.

Vous êtes derriere lui.

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben ! mon cher enfant !
Que je suis enchanté de te revoir !

BEN.

Grand-merci , mon pere Je suis
aussi bien-aise de vous voir.

A C T E III. 451

SIR SAMPSON.

Embrasse-moi , mon fils ! ... Encor ,
encor , mon cher Ben

B E N.

Doucement , doucement donc , mon
pere Parbleu , j'aimerois mieux
embrasser ces Dames.

SIR SAMPSON.

C'est bien aussi mon intention
Angélique , c'est mon fils Ben.

B E N , *en les embrassant.*

Permettez-vous , Mesdames

T A T T L E.

Soyez bien de retour , Monsieur.

B E N.

Grand-merci , grand-merci , l'ami.

SIR SAMPSON.

Tu as vû bien du pays , mon cher
Ben , depuis que je ne t'ai vu .

B E N.

Bien vu ! Oui , oui , j'en ai bien
vu : N'en parlons plus Quelles nou-
velles à la maison ? Comment se porte
le frere *Rich* , & le frere *Val* ? *

* Abréviations des noms de Richard , &
de Valentin , comme *Ben* est une abbrévia-
tion de Benjamin.

402 AMOUR POUR AMOUR ;
SIR SAMPSON.

A quoi rêves-tu ? Ne t'ai-je pas
mandé à Ligourne, il y a plus de deux
ans, que *Dick* étoit mort.

B E N.

Cela est ma foi vrai. Je l'avois
oublié. Ce pauvre *Dick* est donc mort.
A la bonne heure. Mais comment ?
J'ai mille questions à vous faire. Etes-
vous remarié, vous ?

SIR SAMPSON.

Non, mon intention est de te ma-
rier, toi. C'est toi seul, mon cher
Ben, qui m'empêche de me remarié.

B E N.

Moi ! C'est moi qui vous en empê-
che ? Vous voudriez vous rema-
rier ? Eh bien je retourne à la
mer. Voguez où le vent vous pousse ;
je n'y mets point d'obstacle. Quant à
moi, je n'aime point le mariage.

Mlle F R A I L.

Ce seroit grand dommage qu'un
jeune Gentilhomme aussi aimable

B E N.

Aimable ! moi ? . . . Hé, hé, hé,
vous voulez rire, Madame . . . Eh bien,
rions si vous voulez, car j'aime à rire.

aussi moi, même au plus fort de la tempête... Mais je vais vous dire pourquoi le mariage me déplaît. C'est que j'aime à roder de Côte en Côte , & de Port en Port ; & que je ne sçaurois croupir dans un seul parage.

SIR SAMPSON.

Mon fils Bèn est un égrillard.

B E N.

Un homme marié , voyez-vous , ne ressemble pas plus à un autre homme , qu'un Galérien à un Matelot volontaire.

SIR SAMPSON.

Ben est un dégourdi : il a vraiment de la vivacité. Il est cependant un peu grossier , mais cela se polira.

Mlle FR A I L.

Je vous assure qu'il n'en a pas besoin. Pour moi , j'aime son humeur franche & sincère ; & je serois charmée de trouver un époux qui pensât de même.

B E N.

Cela seroit-il bien vrai ? ... Et moi j'en dis autant de vous. Qu'en dites-vous , Madame ? Auriez-vous quelque inclination pour la mer ? Vous pour-

404 AMOUR POUR AMOUR,
riez vous confier à moi, j'en connois
la manœuvre.

Mlle FRAIL.

J'en suis très-persuadée.

BEN.

Je vous avertis pourtant d'une chose,
au cas que vous soyez tentée de
naviger, ainsi que cette Dame.....
(*Montrant Angelique.*) C'est de ne
point surcharger votre tête de tant
de voiles.

Mlle FRAIL.

Pourquoi cela ?

BEN.

C'est que vous courriez risque de
faire bientôt capot ; hé , hé , hé...

ANGELIQUE.

Ma foi , M. Ben est charmant. C'est
un bel Esprit marin !

SIR SAMPSON.

Il a réellement de bonnes qualités.
Mais , comme je vous disois tout à
l'heure , il pêche un peu du côté de la
politesse : ne vous en offensez point,
Mesdames.

BEN.

J'espère de n'avoir pas fâché ces
Dames , mes intentions sont toujours

A C T E III. 405

bonnes ; si je raille quelquefois , je
sçais aussi entendre raillerie. Ainsi on
est toujours à son aise avec moi.

ANGELIQUE.

Ah , Monsieur , vous ne nous avez
point offensées... Mais je crois , Sir
Sampson , que votre intention est de
laisser les futurs époux ensemble ? ...
Allons , M. Tattle , ne troublons pas
ces jeunes Amans.

M. TATTLE , à *Mlle Prue*.

Je compte sur votre parole , au
moins ?

SIR SAMPSON.

Vous avez raison , Madame Re-
gardez , Ben ; voilà votre Maîtresse...
Approchez , Miss ; ne soyez point
honteuse. Nous allons vous laisser en-
semble.

Mlle PRUE.

Ma cousine ne peut-elle rester avec
nous ?

SIR SAMPSON.

Non , Mademoiselle allons ,
sortons tous.

BEN.

Mais , mon pere , il se peut qu'elle
n'ait pas de disposition à m'aimer ...

406 AMOUR POUR AMOUR ;
SIR SAMPSON.

Quel conte ! cela ne peut manquer :
je m'en charge.

SCENE VII.

BEN. Mlle PRUE.

B E N.

Vous plairoit-il de vous asseoir,
Mademoiselle ? car , si vous vous écar-
tez toujours, nous ne nous aborderons
jamais allons , je vais vous haler
une chaise. Mettez-vous là , & moi
ici.

Mlle PRUE.

Qu'avez-vous besoin de m'appro-
cher si fort ? Si vous avez quelque
chose à me dire , je puis vous enten-
dre d'un peu plus loin : je ne suis pas
sourde.

B E N.

Ni moi muet , Mademoiselle : on
peut m'entendre d'aussi loin qu'un au-
tre (*Il recule sa chaise.*) Je

A C T E III. 407

pourrois même au besoin trouver le moyen de vous parler , fussions-nous en mer à plus d'une lieue de distance . . . quoiqu'il en soit , Mademoiselle , vous voyez un homme fretté pour la côte du mariage , quoique cette navigation ne fût pas de mon goût : mais , il faut obéir à mon pere. Ainsi , parlez , Mademoiselle ; si le voyage vous plaît , je risquerai de l'entreprendre.

Mlle P R U E.

Je n'ai rien à vous dire.

B E N.

Rien ! J'en suis parbleu fâché . . . Mais , pourroit-on sçavoir ce qui vous rend si dédaigneuse ?

Mlle P R U E.

Quand on n'ose dire ce que l'on pense , je crois qu'il vaut mieux ne rien dire du tout . . . pourquoi mentirois-je ?

B E N.

Oh , vous avez raison : c'est sottise que de mentir ; car dire une chose , & penser le contraire , c'est regarder d'un côté & ramer de l'autre. Pour moi , je commerce franchement : ma

408 AMOUR POUR AMOUR ,
cargaison est toujours en évidence , je
ne cache rien sous le Tillac de mon
Navire . . . ainsi , si le voyage que je
vous propose n'est pas de votre goût ,
il n'y a point de mal à cela . . . il arri-
ve pourtant souvent qu'une fille se dé-
guise , & cache par pudeur la tendres-
se qu'elle ressent pour l'époux qu'on
lui propose. Si vous êtes dans le cas ,
ne vous gênez point : je prens votre
silence pour aveu.

Mlle PRUE.

Non , non , je parlerai plutôt que
de vous laisser croire cela ; quoi qu'on
doive , dit-on , toujours mentir aux
hommes , je vous dirai la vérité ; je
m'exposerai même à tout le courroux
de mon pere . . . Sçachez donc , Mon-
sieur , que je ne vous aime pas , &
que je ne vous aimerai jamais. Voilà
ma réponse : ainsi ne me parlez plus
d'un amour qui m'est odieux.

B E N.

Vous pourriez , jeune fille , appren-
dre à mieux répondre à ceux qui vous
parlent poliment. Votre amour , ou
votre haine m'embarassent fort peu ;
& je pense peut-être sur votre comp-
te,

A C T E III. 409

te , comme vous pensez sur le mien. Ce que j'ai dit n'étoit que pour obéir à mon Pere ; & je ne crains pas plus sa colere que vous celle du vôtre. Je vous dirai pourtant qu'un pareil langage , tenu dans un Vaisseau , auroit pû vous attirer quelque chose sur les épaules Et qui donc êtes-vous , pour oser me parler ainsi ? Avez-vous oublié avec quelle politesse j'ai été accueilli par les autres Dames ? Ignorez-vous qu'il y a moins de comparaison à faire de vous à elle , qu'entre un pot de petite biere , & un vase de *Punch* ? *

Mlle PRUE.

Fort bien. Mais , si vous vous avisez de me parler encore , vous avez vû ici un Gentilhomme aimable , qui m'aime , & que j'aime aussi de tout mon cœur : il vous étrillera de bonne grace , M. le *Veau-marin*.

B E N.

Vous parlez , sans doute , de ce beau

* Boisson composée d'eau-de-vie , d'eau de sucre , & de jus de citron , &c.

410 AMOUR POUR AMOUR ;
freluquet qui vient de sortir. C'est
donc lui qui m'étrillera ? Eh bien ;
qu'il y vienne , je l'attendrai , je l'at-
tendrai , Madame quel diable de
régal mon pere me donne-t-il à mon
arrivée ? . . . *Veau-marin ?* & j'épouse-
rois une pareille bégueule ! j'aimerois
mieux une sorcière de *Laponie* , du-
fai-je ne vivre avec elle que de vent ,
de tempêtes , & de naufrages.

Mlle PRUE , *criant.*

Quelle insolence ! comme il me
traite ! quels noms infâmes il me don-
ne ! . . . Si j'étois homme , oserois-tu
me parler ainsi ? . . . Ah , le vilain ba-
ril de goudron ! . . .

S C E N E V I I I .

Mlle PRUE. BEN. Madame FO-
RESIGHT. Mlle FRAIL.

Madame FORESIGHT.

ILs se querellent ? Bon ! c'est juste-
ment ce que nous demandons.

A C T E III. 411

B E N.

Baril de goudron ? Morbleu , con-
seillez à votre Amant musqué de m'ap-
peller ainsi , & nous verrons beau
jeu

Madame FORESIGHT.

Eh bon Dieu , Miss , qu'avez-vous
donc ? Vous pleurez !

B E N.

Laissez-la pleurer : petite pluie ab-
bat grand vent.

Madame FORESIGHT.

Venez , venez , mon-enfant : vous
me direz ce qui s'est passé.

Mlle FRAIL.

Que faire maintenant ? Voilà mon
frere Foresight , & Sir Sampson qui
viennent. Ma sœur , hâtez-vous de
conduire Miss dans la salle-basse , tan-
dis que je conduirai M. Ben dans mon
appartement. Il n'est pas à propos que
les peres sçachent rien de cet esclan-
dre . . . allons , Monsieur : osez-vous
vous embarquer avec moi ?

B E N.

Si je l'oserai ? Oui , Madame , dût
la mer être dans toute sa fureur.

SCENE IX.

SIR SAMPSON.FORESIGHT.

SIR SAMPSON.

JE les ai laissés seuls ici.... Que sont-ils devenus? Ben est un drôle alerte! l'auroit-il emmenée quelque part? Ah, le grivois; il est fils de son pere... Mais que vois-je, mon vieil ami! Te voilà bien rêveur, bien mélancolique! As-tu renversé une saliere? T'es-tu coupé les ongles le Dimanche?... Allons, allons, réveille-toi, reprends tes esprits, vieux Mage?... Que diable fait-il, les yeux fixés sur le plancher! Cherche-t'il des épingles?

FORESIGHT.

Sir Sampson, il faut les marier demain matin.

SIR SAMPSON.

De tout mon cœur.

FORESIGHT.

A dix heures.... A dix heures précises.

ACTE III. 419

SIR SAMPSON.

A la minute, à la seconde tu tireras ta montre, & l'on s'y conformera exactement de point en point.

SCENE X.

SIR SAMPSON. FORESIGHT.
SCANDAL.

SCANDAL.

Sir Sampson, mauvaises nouvelles.

FORESIGHT.

O Ciel !

SIR SAMPSON.

De quoi s'agit-il ?

SCANDAL.

N' imaginez-vous point ce qui est le plus capable de nous affliger tous ?

SIR SAMPSON.

Quoi, un nouvel impôt ? La Flotte des *Canaries* prise ? Les François à l'ancre à *Blackwall* ?

S. iij

ACTE IV. AMOUR POUR AMOUR ;
SCANDAL.

M. Foresight a sûrement prévu ce malheur , & auroit bien dû le prévenir.

FORESIGHT.

Seroit-ce un tremblement de terre ?

SCANDAL.

Non ; pas même un Ouragan : mais nous ignorons ce que cela pourra devenir Et l'accident est déjà de grande conséquence , pour tous tant que nous sommes.

SIR SAMPSON.

Ouais ! .. Hâtez-vous donc de nous l'apprendre.

SCANDAL.

Votre fils Valentin a eu je ne sçait quelle apparition . . . Il s'est allé coucher ; il est très-mal Votre fils , en un mot , parle peu , quoiqu'ayant beaucoup à dire , demande son pere , & le sage Foresight , prononce souvent le nom de *Raimond Lulle* , & croit voir l'ombre de *Lilly* : il a dit-il des secrets à vous confier , & je n'en tire que des sanglots. Mais il compte vous voir demain matin , & ne veut pas être interrompu cette nuit , parcequ'il

A C T E III. 419

doit faire un rêve très-important.

SIR SAMPSON.

Voilà donc ce grand malheur ? Peste soit de ses rêves, & de ses visions, qu'ai-je à démêler avec tout cela moi ? Je crois, Dieu me pardonne, que voilà une fourberie pour différer la signature qu'il a promise. Le diable lui défendra sans doute de se dessaisir de son droit d'aînesse, mais je lui ferai voir quelqu'un qui donnera le démenti au diable.

SCENE XI.

SCANDAL. FORESIGHT.

SCANDAL.

HElas, M. Foresight, j'ai bien peur qu'il n'y ait beaucoup d'injustice dans tout ceci Je connois votre sagesse, votre probité, & avec quel succès vos yeux percent l'obscurité de l'avenir. Je sçais aussi, que si vous vous trompez, c'est toujours après le

416 AMOUR POUR AMOUR,
plus mur examen, après les plus pro-
fondes réflexions ...

FORESIGHT.

Ah, cher M. Scandal!....

SCANDAL.

Trêve de modestie, M. Foresight: je ne sçais point flater.... Mais avouez que Sir Sampson est bien vif?.. Oüi M. il est bien vif; & je tremble qu'il ne soit pas assez scrupuleux dans une circonstance aussi délicate que celle-ci!... Plaise au Ciel que vous lui donniez de bons conseils: il ne sçauroit être mieux dirigé. Mais, encor un coup, je crains qu'il n'ait agi un peu trop légèrement. Vous êtes sage, M. Foresight, vous n'êtes pas homme à prendre le change: cependant, je crois que vous pourriez....

FORESIGHT.

Hélas, M. Scandal.... *Humanum est errare!*

SCANDAL.

C'est la vérité: *errer est d'un mortel...* Mais vous, M. Foresight!.. qu'étoient les sages plus que vous? Comment se sont-ils rendus tels? N'est-ce point en consultant les Astres? N'est-ce

point par l'Astrologie? . . *Pineda* , dans son troisième livre, chap. 8. ne le dit-il pas formellement?

FORESIGHT.

Mais, vous êtes sçavant, M. Scandal.

SCANDAL.

Point sçavant, mais amateur... & les grands Hommes de l'Orient, à qui ont-ils dû leur science, si ce n'est aux étoiles? Tous les Auteurs ne l'attestent-ils pas? . . . *Albertus Magnus*, ne dit-il pas que cette science renferme toutes les autres, parce quelle nous enseigne la causation des causes, & les causes des choses?

FORESIGHT.

Ah, Monsieur! mon estime pour vous augmente à chaque instant . . . Je ne vous croyois pas aussi instruit sur cette matière . . . Il est si rare que les jeunes gens . . .

SCANDAL.

Je rends graces à mon étoile de m'avoir inspiré le goût de la vraie science . . . Mais je crains toujours qu'un mariage qui dépouille de ses droits un héritier légitime n'allume le courroux

418 AMOÛR POUR AMOÛR ;
céleste. Je le prévois , je le prédis , M.
Forefight : Puissai-je n'avoir pas le sort
de *Cassandre* , qu'on ne croyoit ja-
mais qu'après l'accomplissement de
ses prophéties ! ... La tête de Valen-
tin est déjà dérangée : quelle en peut
être la cause ? Sir Sampson s'aban-
donne à des violences qui ne furent
jamais dans son caractère ... Je trem-
ble , M. Forefight , je tremble qu'il
ne soit emporté par quelque mouve-
ment étranger : je crois même apper-
cevoir quelque altération dans sa phi-
sionomie.

FORESIGHT.

Sir Sampson a toujours été d'un
tempérament chaud , impétueux.... à
l'égard du mariage dont vous parlez ,
j'ai consulté les Astres , & je n'y ai
rien remarqué que de favorable.

SCANDAL.

Parlons vrai , Monsieur Forefight :
à Dieu ne plaise que je vous croye
capable de vous abandonner à la cu-
pidité des biens terrestres ; votre ex-
trême probité m'est trop connue. Mais ,
malgré tout cela , ce mariage ne vous

A C T E III. 419

Donne pas ce qu'on appelle une satisfaction pure & sans mélange.

FORESIGHT.

Et pourquoi non ?

SCANDAL.

Non , je le répète..... Je suis fâché de vous le dire : mais votre ame n'est pas absolument satisfaite.

FORESIGHT.

A quoi donc cela paroît - il , M. Scandal ? Quant à moi , je me trouve très-content.

SCANDAL.

M. Foresight : de deux choses, l'une , ou vous cherchez à vous faire illusion , à vous tromper vous-même ; ou vous ne vous ne vous connoissez pas.

FORESIGHT.

Vous m'étonnez !... Daignez du moins vous expliquer.

SCANDAL.

Dormez-vous bien la nuit ?

FORESIGHT.

A merveille.

SCANDAL.

Réellement ?... Il n'y paroît pourtant pas à votre visage.

S.vj

420 AMOUR POUR AMOUR,
FORESIGHT.

Je crois pourtant me bien porter.
SCANDAL.

Valentin parloit tantôt de même,
lorsque je lui ai trouvé le même air.

FORESIGHT.

Quoi donc ! Vous me trouvez chan-
gé?... Je ne m'en étois pas apperçu.

SCANDAL.

Cela se peut : mais votre barbe est
beaucoup plus longue qu'elle n'étoit il
y a deux heures.

FORESIGHT.

En vérité?... (*à part.*) Miséricorde!..

SCENE XII.

FORESIGHT. SCANDAL.

Madame FORESIGHT.

Madame FORESIGHT.

NE vous couchez-vous point,
Monsieur ? Sçavez-vous qu'il est dix

A C T E III. 421

Heures ? Votre servante , M. Scandal.

SCANDAL , *à part.*

Peste soit de la femme : voilà mes projets dérangés Servons - nous d'elle , s'il est possible , pour en hâter la réussite . . . (*haut.*) Vous êtes bien exacte , Madame ?

Madame FORESIGHT.

M. Foresight est régulier : mais nous veillons après son coucher.

FORESIGHT.

Ma chere , prêtez - moi , je vous prie , votre miroir de poche.

SCANDAL.

Hatez-vous de le lui donner , Madame : je vous en dirai la raison
(*Elle donne le miroir ; Scandal lui parle à l'oreille.*) Oui , Madame , ma passion est devenue si violente , que je n'ai plus été maître de vous la cacher . On nous a interrompus ce matin dans le moment où vous aviez la bonté de m'entendre , & j'avois conçu l'espérance de retrouver l'occasion après laquelle j'aspirois , de vous dévoiler toute l'ardeur & la sincérité de mes sentimens : mais le Ciel m'a envié ce

422 AMOUR POUR AMOUR ;
bonheur. Pardonnez à mon inquiétude , à mes agitations , la liberté que j'ai prise de revenir à une heure aussi peu convenable....

Madame FORESIGHT.

Vit-on jamais une telle impudence ! Vous osez me parler d'amour , aux yeux même de mon mari ? Je vous jure qu'il va le sçavoir.

SCANDAL.

Vous le pouvez : mais je serai victime de mon amour plutôt que de me résoudre à m'en départir... Ecartons nous pourtant un peu : je veux vous faire part du projet que j'avois conçu pour nous débarasser de votre mari. (*Il lui parle à l'oreille.*)

FORESIGHT.

Je ne vois cependant aucune altération dans ma Phisionomie.. J'ai l'œil net , & le teint bon... Un peu pâle pourtant.. Oiii un peu pâle... Mais les roses de mes jouës ont effuié bien des hyvers... (*Il touffe*) Hem , hem , hem : cela n'est pas robuste... Le cœur va assez bien : il palpite cependant... Voyons le pouls :... ah ! je n'en sens point... hum... je le sens , je le

A C T E III. 424

tiens.... Ciel, comme il galope ! ta, ta, ta, ta, ta, où diantre prétend-t'il me conduire?... Bon, le voilà reparti.... je ne le sens plus.... & me revoilà foible, me revoilà pâle!... hem, hem, hem.... ma respiration se précipite.... hem, hem, hem.

SCANDAL, à *Madame Foresight*.

Cela prend bien : il se croit malade... Au nom de l'amour, achevez de le lui persuader !

MADAME FORESIGHT.

Comment vous trouvez-vous, M. Foresight ?

FORESIGHT.

Hum... pas si bien que je le pensais. Donnez-moi la main.

SCANDAL.

Pourquoi se déguiser avec moi?... votre épouse m'apprend que votre sommeil n'est pas du tout tranquille.

FORESIGHT.

Cela pourroit bien être.

MADAME FORESIGHT.

Il est très-interrompu : je ne vous l'ai pas dit de crainte de vous allarmer.... Il parle même, il s'agite en dormant.

424 AMOUR POUR AMOUR ;
FORESIGHT.

Et cela ne m'étoit-il pas déjà arrivé
quelquefois ?

Madame FORESIGHT.

Jamais , jamais avant les trois der-
nières nuits. je puis jurer que vous
n'aviez jamais troublé mon sommeil.

FORESIGHT.

Je vais me coucher.

SCANDAL.

C'est le mieux que vous puissiez
faire Il me semble pourtant que
vous êtes mieux depuis un moment.

Madame FORESIGHT.

Nourrice , Nourrice , venez.

FORESIGHT.

Le croyez-vous ainsi , M. Scandal ?

SCANDAL.

Oui , oui , je compte , si vous vous
conservez , vous revoir sur pied de-
main matin.

FORESIGHT.

Dieu le veuille !



SCENE XIII.

*Les mêmes Acteurs. LA NOU-
RICE.*

Madame FORESIGHT.

Nourrice, votre Maître se trouve incommodé. Allez le mettre au lit.

SCANDAL.

J'espère que vous serez en état de voir demain Valentin dans la matinée. Croyez-moi, prenez un peu de *Dia-codium*, & d'eau dormitive ; couchez-vous sur le dos. Vous rêverez peut-être... Tant mieux.

FORESIGHT.

Je vous remercie, M. Scandal : je le ferai... Hem, hem!.. Bonsoir.



SCENE XIV.

Madame FORESIGHT.
SCANDAL.

SCANDAL.

B Onfoir au bon M. Foresight.
Madame FORESIGHT.
Eh bien, quel avantage prétendez-vous tirer maintenant de cette Comédie? Vous seriez-vous flatté d'en réussir plus aisément auprès de moi?

SCANDAL.

Oui, en vérité. J'ai trop bonne opinion, & de vous, & de moi, pour n'avoir pas lieu de l'espérer.

Madame FORESIGHT.

Vit-on jamais une pareille vipère! Parlez, démon? Avez-vous jamais eu assez de foi pour croire qu'il y ait eu une honnête femme?

SCANDAL.

Oui: j'en connois même plusieurs. Il est vrai qu'elles sont un peu fripon-

A C T E III. 427

nes aux cartes : mais ce n'est rien que cela.

Madame FORESIGHT.

Je parle de femmes véritablement vertueuses. Pensez-vous qu'il y en ait ?

SCANDAL.

Oui sûrement, je crois qu'il se trouve des femmes vertueuses, comme des hommes courageux : mais c'est par crainte, par pure foiblesse . . . Pourquoi l'homme paroîtroit-il aimer le danger, & la femme dédaigner le plaisir ? Je vais vous l'apprendre.

Le reste de cette Scene, où Scandal débite avec chaleur tous les lieux communs & les maximes propres à autoriser le libertinage, ne peut être traduit en François par plus d'une raison : il suffit de sçavoir, qu'il parvient aisément à faire goûter son système de Morale à Madame Foresight ; & que dans le moment où ils sont à peu près d'accord, Mademoiselle Frail paroît avec Ben.



SCENE XV.

Madame FORESIGHT.

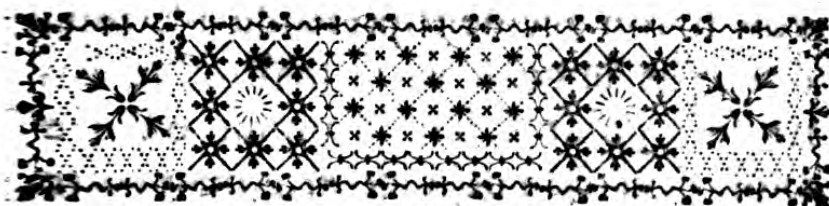
SCANDAL. Mlle FRAIL.

BEN.

BEN est enchanté de Mademoiselle Frail : il jure qu'il n'aura jamais d'autre épouse ; & après avoir regalé la Compagnie d'une chanson très-licentieuse , il appelle des *matelots* , qui forment un Ballet. Madame Foresight s'apperçoit enfin que la nuit s'avance : elle congédie l'Assemblée , & se retire dans son appartement , où Scandal la suit.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SCANDAL. JEREMY.

SCANDAL.

EH bien, ton maître est-il prêt ?
A-t-il l'air bien égaré ? Tient-il de bons
propos ?

JEREMY.

En doutez-vous ? Un homme qui
hier matin vouloit devenir Poëte, peut-
il mal jouer aujourd'hui le Rôle d'Ex-
travagant ?

SCANDAL.

Veut-il faire part de son projet à
Angelique ?

JEREMY,

Non, Monsieur, pas encore. Il veut

430 AMOUR POUR AMOUR ;
voir si son accident prétendu n'attendrira pas le cœur de sa maîtresse , ou ne fera point éclater l'amour qu'elle avoit peut-être déjà secrètement pour lui.

SCANDAL.

Je viens de la voir monter en carrosse , avec sa Femme de Chambre ; & je me trompe fort si elle n'a pas dit au Cocher de la conduire ici.

J E R E M Y.

Je n'en serois pas surpris , car j'ai dit ce matin à la Femme de Chambre d'Angelique , que les seules rigueurs de sa maîtresse avoient fait tourner la tête à mon maître mais j'entens une voiture ? . . . Si c'étoit elle , Monsieur , je crois que mon maître ne voudroit la voir qu'après avoir sçu comment elle prend la chose.

SCANDAL.

C'est elle-même . . . laisse - moi faire ; je vais sonder ses dispositions.



SCENE II.

SCANDAL. JEREMY. AN-
GELIQUE. GENNY.

ANGELIQUE.

JE crois que M. Scandal ne regardera pas comme un prodige de voir une femme rendre visite à un homme le matin ?

SCANDAL.

Non, Madame, surtout quand les intentions sont bonnes. Mais quand une femme pousse la tyrannie au point de venir insulter à la misère d'un Amant malheureux ; quand elle vient étaler à tous les yeux le triomphe de ses charmes, c'est un excès de cruauté qui a quelque droit de me surprendre.

ANGELIQUE.

Je n'aime pas que l'air sérieux accompagne la raillerie.... Parlez, Je-

432 AMOUR POUR AMOUR,
remy, qu'y a-t-il ici de nouveau?

J E R E M Y.

Rien, Madame; mon maître extravague, voilà tout. Ce n'est pas d'aujourd'hui, sans doute, que Madame s'en est apperçûe.

A N G E L I Q U E.

Qu'entendez-vous, par extravaguer?

J E R E M Y.

J'entens, qu'il extravague, parce qu'il a perdu l'esprit: comme on dit d'un homme, qu'il est ruiné, parce qu'il a perdu ou dépensé son argent. A l'égard de mon maître, sa tête est aujourd'hui aussi vuide que sa bourse; & quiconque a un mauvais marché à faire, peut maintenant traiter avec lui de sa fortune.

A N G E L I Q U E.

Si ce que vous dites est vrai, toutes ces gentilleses sont un peu hors de saison.

S C A N D A L, *à part.*

Elle est inquiète, elle est piquée: elle l'aime.

A N G E L I Q U E.

Quoique vous en disiez, M. Scandal,
dal,

A C T E I V. 433

dal , vous ne pouvez me soupçonner d'être assez inhumaine pour ne pas compâtrir au malheur d'un homme pour lequel je dois conserver du moins quelque reconnoissance ... de grace, apprenez-moi la vérité !

SCANDAL

Ma foi , Madame , je désirerois de tout mon cœur qu'un mensonge pût apporter quelque remede aux maux de mon ami ... mais cet accident n'est pas le premier qu'ait causé une passion malheureuse.

ANGELIQUE , à part.

Je ne sçais plus qu'en penser ... je ferois pourtant au désespoir d'être jouée ! .. (*haut.*) Ne puis-je du moins le voir ?

SCANDAL

Je crains que le Médecin ne l'ait défendu ... Jeremy , allez vous en informer.



SCENE III.

SCANDAL. ANGELIQUE.
JENNY.ANGELIQUE, *à part.*

HA ! je l'ai vû sourire c'est un tour qu'on me jouë voyons si je me trompe . . . (*haut.*) Il faut vous avouer une foiblesse que je voudrois cacher à tout le monde : je crains que mon repos ne dépende de la santé de Valentin ; ainsi je vous conjure , comme son ami , de me dire sans détour ce que j'ai à esperer , ou à craindre de . . . la douleur me coupe la voix ! . . mais , vous m'entendez , Monsieur ; & vous sçavez assez ce que j'attens de votre compassion.

SCANDAL.

Oui , cela devient assez clair . . . Ne vous affligez pas , Madame ; je compte que sa condition n'est pas totalement désesperée. Peut-être même que

A C T E IV. 435

le plus simple aveu de votre tendresse
lui rendra la santé aussi promptement
que vos dédains la lui ont fait perdre.

ANGELIQUE, *à part.*

Oui-da ! Me voila bien convaincue
de la supercherie.... oh , si je ne rends
pas ruse pour ruse , puissai-je ne ja-
mais goûter le plaisir de la vangean-
ce... (*haut.*) c'est donc un aveu de
ma tendresse que vous me demandez ?
J'apperçois, Monsieur , que l'excès de
ma compassion vous induit en erreur ,
& me fait soupçonner d'une foiblesse
dont mon cœur n'est pas susceptible.
Mais je suis trop sincere pour vous
tromper , & trop charitable pour vou-
loir qu'un malheureux se repaisse plus
long-tems d'une vaine espérance. L'hu-
manité m'interesse pour lui , mais je
ne veux , ni ne puis lui offrir d'autres
sentimens. L'amour ne dépend pas de
nous ; & si pour guérir Valentin il faut
absolument que je l'aime , je crains
fort qu'il ne recouvre son bon sens
que lorsque j'aurai perdu le mien.

SCANDAL.

Le bon petit cœur de femme!...

T ij

436 AMOUR POUR AMOUR ,
ainsi , dût-il le désirer , vous ne voulez
donc plus le voir ?

ANGELIQUE.

Doit-on quelques égards aux desirs
d'un insensé ? d'ailleurs , je ne le
verrois pas sans ressentir quelque pei-
ne . . . si je pars sans le voir cette peine
sera beaucoup moins vive . . . si je par-
viens même à l'oublier , je ne ferai
que ce qu'il a peut-être déjà fait lui-
même oui , ce dernier parti est le
plus sage : je m'y arrête , & je sens ma
douleur diminuer de plus de la moitié.

SCANDAL.

J'admire cette gradation de tendres
sentimens ! . . vous disiez pourtant tout-
à-l'heure , que vous deviez quelque re-
connoissance à ceux de mon ami ?

ANGELIQUE.

Oui ; mais je viens de réfléchir. Les
passions sont involontaires , n'est-il pas
vrai ? Si votre ami a de l'amour pour
moi , est-ce ma faute ? Si je n'ai point
de retour pour lui , est-ce ma faute en-
core ? A-t-il plus de droit de s'en pren-
dre à moi qu'à la nature , pour l'avoir
fait homme , & moi femme ? Suis-je
comptable même du manque d'incli-

A C T E IV. 437

nation qui m'empêche de rester plus long-tems ici? C'est ce que je vous laisse à décider..... allons, *Jenny*, partons.

SCANDAL.

O genre féminin, que ta composition est admirable!

SCENE IV.

SCANDAL. JEREMY.

JEREMY.

Comment, Monsieur, est-elle partie?

SCANDAL.

Partie? A-t'elle jamais été ici? A-t'elle jamais été ailleurs? Puis-je même être assuré de l'avoir vûe? Peux-tu l'être toi-même?

JEREMY.

Voilà de bonne besogne faite!... j'apperçois que mon maître n'est pas le seul qui extravague ici.... il desire pourtant ardemment de la voir; & la

438 AMOUR POUR AMOUR ;
joye de son arrivée a presque rendu sa
folie effective.

SCANDAL.

Tout notre espoir est renversé, ne
m'en demande pas davantage : je vais
retrouver Valentin. Si nous ne réussis-
sons pas mieux avec son pere qu'avec
sa maîtresse, notre ami n'a rien de
mieux à faire que de tomber du plus
haut degré de l'extravagance dans le
chemin battu du sens commun.....
mais j'entens Sir Sampson..... songe
à ton Rôle : Je vais rejoindre ton maî-
tre.

SCENE V.

JEREMY. SIR SAMPSON.

M. BUCKRAM.

SIR SAMPSON.

QU'a-t-il à dire, encore un coup ?
Peut-il nier que ce papier ne soit signé
de sa propre main ?

M. BUCKRAM.

Et voilà l'acte de cession en bonne forme dans cette boîte. Il ne s'agit plus que de sçavoir s'il est en état de le signer.

SIR SAMPSON.

S'il est en état ? merci de moi , il faut bien qu'il le soit : sa feinte maladie ne l'excusera point vis-à-vis un père... mais voici son fripon de laquais... Eh bien , coquin , où est ton Maître ?

JEREMY.

Hélas , Monsieur , il n'y est plus !

SIR SAMPSON.

Il n'y est plus ! quoi donc , est-il mort ?

JEREMY.

Non , Monsieur , il n'est pas mort.

SIR SAMPSON.

Comment : Est-il parti ? S'est-il sauvé ? M'a-t-il attrapé ? Parle , maudit.

JEREMY.

Rien de tout cela , Monsieur. Plût au Ciel qu'il fût en état d'agir comme je le voudrois !... Hélas , le pauvre Gentilhomme !... Il est ici , Monsieur ; & cependant , il n'y est plus !

440 AMOUR POUR AMOUR;
SIR SAMPSON.

Quoi , scélérat , tu oses me jouer ?
Parle , dis-je ? Où est ton Maître ? je
prétens le trouver.

J E R E M Y.

Je le fouhaite , Monsieur , car il ne
peut se retrouver lui-même. J'y ai per-
du tout mon latin , & je n'y puis pen-
ser sans gémir. La seule pensée de son
malheur me rend plus triste qu'un con-
voi , plus affligé qu'un Cheval en four-
rière !

S I R S A M P S O N.

Que le Ciel te confonde avec tes
comparaisons ! . . . Parle - moi clair ,
double coquin , ou je te casse la tête.

J E R E M Y.

La tête ! C'est là même, Monsieur,
c'est là où mon Maître a mal . . . Le
pauvre Gentilhomme ! La sienne est
brisée , Monsieur , il n'en a plus . . . Pour
parler clair enfin . . . Il est fou.

S I R S A M P S O N.

Il est fou.

M. B U C K R A M.

Quoi . . . seroit-il *non compos* ?

J E R E M Y.

Justement. *Non compos* , Monsieur !

A C T E IV. 441

M. BUCKRAM.

En ce cas, Sir Sampson, tout est dit.
Si M. votre fils est *non compos mentis*,
Tout ce qu'il a signé, tout ce qu'il
pouroit signer, sera de nul effet aux
yeux de la Justice.

SIR SAMPSON.

Je ne crois rien de tout cela : je veux
le voir.... Je lui ferai bientôt retrou-
ver son bon sens : laissez moi faire.

JEREMY.

M. Scandal est auprès de lui. Je vais
frapper à la porte.

(*Jeremy frappe. L'intérieur du Théâtre
s'ouvre.*)

S C E N E V I.

SIR SAMPSON. VALENTIN.

SCANDAL. JEREMY.

BUCKRAM.

(*Valentin est sur un lit, dans un grand
désordre.*)

SIR SAMPSON.

EH bien, qu'y a-t-il à faire ici ?

T v

442 AMOUR POUR AMOUR.

VALENTIN, *tressaillant.*

Qui est là ?

SCANDAL, *à Sir Sampson.*

Au nom du Ciel, M. parlez d'un ton plus bas, & plus doux ! .. Ne provoquez point le malade.

VALENTIN.

Répons donc ? .. Qui est là ? Qui es-tu toi ? Qui est-il lui ?

SIR SAMPSON.

Miséricorde, il ne me reconnoit pas ! Sa folie seroit-elle mauvaise ? parlons plus amicalement *Val, Val,* ne me reconnois-tu pas, mon fils ? Ne reconnois-tu pas ton pere, mon cher Val ? ... Regarde donc : c'est ton pere qui te vient voir, avec l'honnête M. *Bref Buckram* l'Avocat.

VALENTIN.

Cela se peut . . . Je ne vous connois point Oui, le monde est rempli Il est des Nations que nous connoissons, d'autres que nous ne connoissons pas : cependant le soleil luit aussi pour elles Il est des peres qui ont plusieurs enfans, & des enfans qui ont plusieurs peres Cela est étonnant !

ACTE IV. 443

Mais je suis la vérité ... Je viens pour démentir le monde.

SIR SAMPSON.

Je suis confondu ! Je ne sçai plus que lui dire.

VALENTIN.

Pourquoi cet Avocat est-il tout noir ?
porte-t-il sa conscience à l'envers ? ...
Avocat, qui es-tu ? suis-je connu de toi ?

BUCKRAM.

O Ciel, que lui dirai-je ? ... Oüi,
Monsieur.

VALENTIN.

Tu mens, malheureux ! car je suis
la vérité... Je n'ai jamais trouvé
d'azile chez les gens de ta robe.

SIR SAMPSON.

Il y a quelquefois du sens dans ce
qu'il dit ... Il a apparemment des in-
tervalles.

JEREMY.

Très-courts, Monsieur !

BUCKRAM.

Je n'ai rien à faire ici tant qu'il sera
dans cet état ; & je vous rends vos
papiers, Monsieur ... Ne nous expo-
sons pas aux caprices d'un furieux...

T. vj.)

444 AMOUR POUR AMOUR,
S'il reprend son bon sens, Monsieur,
je suis à vos ordres.

(*Il se sauve.*)

S C E N E V I I.

SIR SAMPSON. VALENTIN.
SCANDAL. JEREMY.

SIR SAMPSON.

Restez, restez donc ? Ne vous en
allez pas.

SCANDAL.

Il vaut mieux le laisser sortir, Mon-
sieur, faut à le rappeler si le cas y
échoit. Je crois que sa présence irrite
les accès de M. votre fils.

VALENTIN.

L'Avocat est-il parti ? ... A la bonne
heure ! nous pouvons maintenant boire
un coup en liberté . . . Parlez, ho ?
Quelle heure est-il ? . . . Que vois-je ?
mon pere ! ... Votre bénédiction, Mon-
sieur.

A C T E I V. 445

S I R S A M P S O N.

Grace au Ciel, il revient! ... Bonjour, mon cher *Val* Comment va mon garçon ?

V A L E N T I N.

Un peu mieux, Monsieur ... Ne voulez-vous pas prendre un siège ?

S I R S A M P S O N.

Oui, mon fils. Sieds-toi auprès de moi. .

V A L E N T I N.

Monsieur, je sçai trop mon devoir.

S I R S A M P S O N.

Non, non, mets-toi, mon cher *Val* : Je le veux ... Eh bien, comment te trouves-tu ? Donne-moi ton pouls. ... Cela ne va pas mal maintenant, mon garçon. J'étois ma foi fâché de te voir malade ; & je suis bien charmé de te trouver mieux.

V A L E N T I N.

Bien obligé, Monsieur.

S C A N D A L, *à part.*

Miracle ! Le monstre s'attendrit.

S I R S A M P S O N.

Laisse-moi encore toucher ta main, mon cher *Val* ... Mais, elle est assez ferme. Comment donc ? Si tu voulois,

446 AMOUR POUR AMOUR,
tu pourrois même écrite ... Tu pour-
rois du moins, sans peine, signer
ton nom ... Jeremy, cours chez M.
Buckram : dis-lui qu'il apporte au plû-
tôt ses papiers Vîte, vîte, dépê-
che-toi ... (*Il parle bas à Jeremy.*)

SCENE VIII.

SIR SAMPSON. VALENTIN.
SCANDAL.

SCANDAL, *à part.*

J'Etois bien dupe, de croire ce vieux
payen susceptible de remords !..

SIR SAMPSON.

Reconnois-tu ce papier, *Kal ?... Oh,*
oui, je sçais que tu es honnête homme :
tu rempliras ta promesse.

(*Il lui montre le papier de loin.*)

VALENTIN.

Approchez-le, Monsieur, je vous
en prie. Vous me le montrez de si loin,
que je ne puis vous dire si je le recon-
nois, ou non.

SIR SAMPSON.

Eh, tu le vois mon enfant.. Ne reconnois-tu pas ta propre main ?.. Tien, je le lis d'ici sans peine moi ; regarde...
(Il lit.) Les conditions de cette obligation... C'est le commencement de l'Acte , & je le lis tout couramment... Et à la fin. *En témoignage de quoi, j'ai signé les présentes, Valentin en grandes lettres, comme tu vois !..* Cela est clair comme le jour. Aurois-je de meilleurs yeux que toi ?... Je pourrois même lire encor de plus loin... voyons... *(Il étend son bras le plus qu'il lui est possible.)*

VALENTIN.

Voudriez vous me laisser tenir l'acte, Monsieur ?

SIR SAMPSON.

Te le laisser tenir ? Oui-da, de tout mon cœur... Mais qu'as-tu besoin de le tenir ? Ne sçais-tu pas ce qu'il contient ?... Non, mon cher *Kal* : je le remets dans ma poche ; il sera là en sûreté. Mais je te le promets, mon garçon, dès l'instant que tu en auras signé un autre.

SCENE IX.

Jeremy revient avec Buckram. Valentin dès qu'il l'apperçoit rentre en fureur. L'Avocat épouvanté le sauve.

SCENE X.

Valentin continue ses extravagances ; & rentre dans son Appartement, après avoir raillé vivement son Pere.

SCENE XI.

SIR SAMPSON. SCANDAL.
FORESIGHT. Madame FO-
RESIGHT. Mlle FRAIL.

Sir Sampson, au désespoir, dit force impertinences. Il reproche à Foresight de n'avoir pas prévu l'accident qui vient d'arriver à Valentin, & sort furieux.

SCENE XII.

SCANDAL. FORESIGHT.

Madame FORESIGHT.

Mlle FRAIL.

FORESIGHT.

AH, Sir Sampson ! que le Ciel conserve votre tête. *Nemo omnibus horis sapit* . . . Il est pourtant sorti, & même en blasphémant contre une science Divine. Le courroux des Astres, & l'ignorance finale, seront désormais son partage.

SCANDAL.

Daignez n'imputer son crime qu'à la douleur dont il est accablé . . . son fils est *non compos mentis*, & par conséquent incapable de signer la cession de son droit d'aînesse. Cet événement détruit tous les projets de Sir Sampson.

FORESIGHT.

Cela est-il possible ?

750 AMOUR POUR AMOUR ,
Mlle F R A I L , à part à Madame F o-
resight.

Ainsi l'ancre , sur lequel mon amant
marin fondoit ses espérances est donc
perdu.

Madame F O R E S I G H T.

Que ferez-vous de lui maintenant ,
ma sœur ?

Mlle F R A I L.

Ce que j'en ferai ? Je le renverrai
en mer au premier beau tems.

F O R E S I G H T.

Comment ai - je pû me tromper
au point de n'avoir point prévu tout
ceci ?...

(Il rêve profondément.)

S C A N D A L.

Madame , nous pourrions vous &
moi lui apprendre encore quelque au-
tre chose qu'il n'avoit point prévu.

Madame F O R E S I G H T.

Que voulez-vous dire ?.. Je ne vous
entens pas.

S C A N D A L.

Chut ! doucement , ma chère.... Je
parle d'hier au soir.

Madame F O R E S I G H T.

D'hier au soir ! peut-on scavoir ce

ACTE IV. 451

que votre impudence prétend inférer d'hier au soir ?

SCANDAL.

Cherchez-vous à me déconcerter ? Madame ? ... Parlez-vous sérieusement ? ... De grace rappelez votre mémoire.

Madame FORESIGHT.

Oh, oui je me rappelle à présent que vous fûtes fort impertinent... Et voilà tout.

SCANDAL.

Et voilà tout !... Absolument ?

Madame FORESIGHT.

Sans doute. De quel front osez-vous donc faire entendre autre chose ?

SCANDAL.

J'avois déjà oui parler de quelques prodiges semblables à celui-ci, mais je ne pouvois les croire.... Madame, je suis le plus humble de vos Admirateurs !... Et vous, M. Foresight, comment va aujourd'hui ? Comment avez-vous reposé cette nuit ?

FORESIGHT.

Mon sommeil a été troublé par tant de visions interrompues, & de rêves peu suivis, que j'en ai perdu la mémoire.

452 AMOUR POUR AMOUR ;
SCANDAL.

C'est un malheur qui étoit attaché à cette nuit Mais ne voulez-vous pas voir Valentin ? Vous pourrez peut-être l'entendre. Pour moi , je suis presque tenté de croire qu'il y a du mystère dans ses propos déconfus , & que nous ne les croyons extravagans que parce que nous ne les comprenons pas.

FORESIGHT.

Vous parlez très-sensément, Monsieur Scandal. Et sur cette matiere je suis , ainsi que vous , de l'opinion des Turcs , qui regardent les insensés avec une sorte de vénération. Allons voir Valentin.

Mlle F R A I L.

Suivez-les , ma sœur , je vais chercher mon tendre amant , pour lui expédier son congé , & je vous rejoins sur le champ mais , justement le voici ,



S C E N E X I I I .

B E N . M l l e F R A I L .

B E N .

JE ne vois aujourd'hui que des fous...
Sauvons-nous de ce côté.

M l l e F R A I L .

M . Benjamin est en colère ?

B E N .

· Votre rencontre me console un
peu . . . Ah , Mademoiselle , je viens
d'essuyer , par rapport à vous , un ter-
rible Ouragan !

M l l e F R A I L .

Par rapport à moi ! De quoi donc
s'agit-il ?

B E N .

Mon Pere m'a surpris , disputant
avec la mijaurée dont il veut faire ma
femme... Il m'en a demandé la raison,
& me l'a demandée d'un ton si brus-
que.... (Mon frere *Val* est, dit-on, de-
venu fou , & c'est ce qui le met de
si mauvaise humeur : mais sçavois-je

454 AMOUR POUR AMOUR ;
cela moi ? & quand je l'eusse sçu ? Que
m'importe ?). Il m'a donc parlé fort
brusquement ; & je lui ai répondu de
même. Quoiqu'il soit mon Pere , je
ne suis pas son laquais... Ainsi , je lui
ai dit nettement, que je voulois me ma-
rier , non pas pour lui , mais pour moi-
même ; & qu'à l'égard de la femme
qu'il m'avoit destinée , je la croyois
plus propre à apprendre à coudre , ou
à filer , qu'à penser à un époux ; &
quant à moi , que je ne serois pas le
sien... Oh , j'ai bien un autre voyage
à faire ! Qu'il le prenne comme il
voudra.

Mlle F R A I L.

Ainsi , vous comptez vous embar-
quer au premier jour.

B E N.

Non , non , c'est de vous que j'en-
tens parler : mais il n'en sçait rien en-
core... je trouverai le moyen , m'a-
t'il dit , de te faire bientôt mal au
cœur : si je rencontre une femme à ma
fantaisie , je me marierai moi-même.
A la bonne heure , ai-je répondu ; mais
si vous êtes assez fou pour risquer l'a-
venture , à votre âge , vous aurez

A C T E I V. 455

plus mal à la tête que je n'aurai mal au cœur.. Oh, cette botte l'a terrassé ! il est resté sans réplique ; & je l'ai planté-là tout de suite , avec ma prétendue peut-être est-il homme à l'épouser lui-même : j'y consens de toute mon ame.

Mlle F R A I L.

Et vous faites gloire d'avoir osé parler aussi durement à un pere ?

B E N.

Durement !.. C'est lui qui a commencé... Pourquoi m'a-t'il fait ainsi ?

Mlle F R A I L.

Quelle horreur ! Ciel , que j'étois trompée ! A quel monstre d'ingratitude allois-je livrer mon cœur ? Ah , que je suis heureuse d'avoir découvert les écueils & les sables mouvans que cachoit la surface d'une mer si séduisante !

B E N.

Qu'entens-je ! . . . Seriez-vous aussi fâchée contre moi ?

Mlle F R A I L.

Ne me regardez jamais . . . né parmi les rochers , allaité par une baleine , bercé par la tempête , élevé par

456 AMOUR POUR AMOUR,
les vents , tu n'es maintenant à mes
yeux qu'un poisson vorace , toujours
prêt à fondre sur sa proie.

B E N.

Hélas , hélas , elle extravague aussi !
Pauvre jeune fille , l'amour lui a tour-
né la tête. Que ferai - je pour la ra-
mener à la raison ?

Mlle F R A I L.

Ne t'en inquietes pas , monstre : il
m'en reste assez pour te connoître...
As-tu le front de m'offrir un époux
d'un caractère aussi détestable ? Si tu
méconnois ton pere , connoîtrois-tu
ta femme ? Ciel , de quel sort
m'avez-vous préservée !

B E N.

Doucement , Mademoiselle : s'il est
vrai que vous soyez dans votre bon
sens , j'ai bien l'air d'avoir joué plus
gros jeu que vous. Si je me suis
brouillé avec mon pere , vous seule
en êtes la cause... Quels sont donc vos
desseins ? Après toutes les avances que
vous m'avez faites , après toutes les
caresses que j'ai reçues de vous , pré-
tendez-vous me faire échouer ?

Mlle

Mlle FRAIL.

Au contraire, je veux vous remettre à flot, pour que vous puissiez partir en liberté.

B E N.

Quoi ! seriez-vous inconstante ?

Mlle FRAIL.

Que voulez-vous ! le vent change quelquefois.

B E N.

Le vent change ? Celui-ci est un mauvais vent, Mademoiselle, & il est d'autant plus honteux à vous de vous en servir... Si tel est votre caractère c'est peut-être un bonheur pour moi de le connoître... Mais quel étoit donc votre but ? Est-ce un sot que vous vouliez faire de moi ?

Mlle FRAIL.

Ce que vous voudrez : mais jamais un mari.

B E N.

Un mari ! Dussiez-vous m'aimer autant que je vous aime encore, dussiez-vous m'apporter en dot votre pésant d'Or & de Bijoux, je ne voudrois morbleu plus l'être.

458 AMOUR POUR AMOUR ;
Mlle F R A I L.

Vous m'aimez donc, cher petit Mar-
foüin ?

B E N.

Peu importe, si je vous aime : mais
trêve de ces noms-là... Je ne vous aime
du moins pas assez pour souffrir vos
impertinences ; & je suis charmé d'a-
voir vû le fond de votre caractère. ...
Ceux qui ne vous connoîtront pas,
pourront vous épouser : quant à moi
je me sauve.... Vous me rappellerez
peut-être quand il n'en sera plus
tems.... Adieu.

Mlle F R A I L.

Ha, ha, ha ! tu peux vivre avec
cette esperance.... (*Elle chante.*)

Mon tendre Amant va s'embarquer....

S C E N E X I V.

Mlle F R A I L. Madame F O.
R E S I G H T.

Mlle F R A I L.

O, Ma sœur, une minute plutôt ;

A C T E II. 459

vous eussiez vû une belle rupture !..
Mon cher marin vient de partir ; il
a brisé ses nœuds avec autant d'in-
différence qu'il les avoit formés... O
rage ! je suis presque à demi piquée
de l'insensibilité d'une brute que je
méprisois.

Madame FORESIGHT.

Il a donc soutenu le choc en Héros ?

Mlle F R A I L.

En Tyran... Le brutal a gagné le
vent sur moi , & m'a laissée bien loin
derrière lui... Mais n'oublions pas
une nouvelle qu'il m'a apprise. Sir
Sampson est furieux , & projette de
se rematier... S'il étoit possible de
l'attirer de mon côté ?...

Madame FORESIGHT.

Le vieux Renard est trop madré ;
& d'ailleurs il ne nous aime guères
ni l'une ni l'autre. Mais je travaille
à un autre projet , & j'en conçois
déjà quelque espérance. Je suis en
marché avec Jeremy , le laquais de
Valentin , pour nous vendre son Maî-
tre.

Mlle F R A I L.

Pour nous le vendre ! qu'entendez-
vous par là ?

460 AMOUR POUR AMOUR ;
Madame FORESIGHT.

Valentin n'a la tête occupée que d'Angelique : il m'a pris tantôt pour elle ; & Jeremy m'assure qu'il en seroit de même de toute autre femme... Je lui ai promis des monts d'Or si, dans un des accès de son Maître, il veut vous faire passer auprès de lui pour Angelique, & l'engager à vous épouser. La chose une fois faite, il n'y a plus de retour ; & Valentin recouvrant son bon sens ne pourra se dispenser de vous assurer un bon douaire... Ils viennent ; écartons-nous un peu : & dites-moi ce que vous en pensez.

SCENE XV.

Madame FORESIGHT. Mlle
FRAIL. VALENTIN.
SCANDAL. FORESIGHT.
JEREMY.

SCANDAL, à *Jeremy*.

AS-tu fait part à ton Maître du tour qu'on veut lui jouer ?

JEREMY.

Oüi, Monsieur ; il veut bien s'y prêter , & feindre de la prendre pour Angelique.

SCANDAL.

Tant-mieux, cela fera une bonne scène.

FORESIGHT.*

Juste Ciel !...

VALENTIN:

Silence : garde-toi de m'interrompre ; ce que je te prédis t'aidera à faire de belles prophéties. Te voilà bien instruit du passé : voyons maintenant l'avenir. Sçais-tu , par exemple , ce qui doit arriver demain ?.. Ne me répons pas , je vais te l'apprendre. Demain , les fourbes chercheront à s'enrichir par leur subtilité , & les sots en se livrant à la fortune ; la probité agira toujours à l'ordinaire. Allons , interrogez-moi tous sur les événements de demain.

SCANDAL.

Parlez , M. Foresight.

FORESIGHT.

Dites-moi , je vous prie , ce qui se passera à la Cour ?

* Ecoutant Valentin , qui lui parle bas.

462 AMOUR POUR AMOUR,
VALENTIN.

Scandal peut vous le dire... Je suis la Vérité : je n'habitai jamais ce pays-là.

FORESIGHT.

Parlons donc de la Cité.

VALENTIN.

L'Office s'y fera aux heures ordinaires, dans des temples déserts. Tu verras pourtant mille visages portant l'empreinte du zèle & de la piété, dans le fond des comptoirs, qui feront croire aux étrangers que la Religion se vend ici dans les boutiques. Les choses iront toujours méthodiquement dans la Cité; on sonnera douze heures à midi, & à deux heures à la bourse. Les femmes & les maris auront leurs commerces séparés; des soins & des plaisirs différens occuperont les mêmes familles. Les Caffés seront remplis de fumée, & de ruses. Les apprentifs, & les courtaux, après avoir balayé le matin la boutique de leur Maître, auront sûrement sali sa chambre à coucher avant la nuit. Mais voici deux choses qui te paroîtront bien étranges! Tu verras des épouses coquettes, avec les jambes

A C T E IV. 463

libres , & des maris très-benins le col chargé de chaînes.... Mais doucement: que je t'examine, avant que d'aller plus loin: Tu m'as l'air suspect. Serois-tu un mari?

FORESIGHT.

Oüi, Monsieur, je suis marié.

VALENTIN.

Pauvre Créature!.. Ton épouse n'est-elle pas de la Paroisse de *Covent-garden*?

FORESIGHT.

Non, elle est de *S. Martin des Champs*.

VALENTIN.

Le pauvre homme! Tes yeux sont enfoncés, tes mains ridées, tes jambes décharnées, ton dos voûté: hâte-toi d'invoquer les Dieux, obtiens une Métamorphose.... Jette-toi dans le Chaudron de *Médée*, pers-y ta figure & ton âge: fors-en avec des bras de *Cyclope*, des reins d'acier, & des épaules d'*Atlas*.

FORESIGHT.

Sa frénésie me paroît montée au plus haut degré.

464 AMOUR POUR AMOUR ;
SCANDAL.

C'est comme une marée de Printems !

FORESIGHT.

La comparaison est juste : vous êtes expert sur cette matière, Monsieur *Scandal* ; & je serois charmé de conférer avec vous sur tout ce qu'il vient de nous débiter.... Ses propos me paroissent mystérieux, & hiéroglyphiques..

VALENTIN.

Pourquoi donc Angelique me prive-t-elle si longtems de sa présence ?

JEREMY.

Monsieur , elle est ici.

Madame FORESIGHT.

Allons , ma sœur , approchez.

Mlle FRAIL.

Ciel ! Que vais-je lui dire ?

SCANDAL.

De grace , Madame , ayez quelque complaisance pour lui.

VALENTIN.

Où est-elle?... Oh, je la vois enfin!... Je crois appercevoir à la fois en elle l'opulence , la santé , & la liberté , qui viennent au secours d'un malheureux... Ah,soyez la bienvenue!

A C T E I V. 463

Mlle FR A I L.

Comment vous portez-vous , Monsieur ? Puis-je vous être de quelque secours ?

V A L E N T I N.

Ecoutez : j'ai un secret à vous confier.... *Endymion* , & la *Lune* doivent nous rencontrer cette nuit sur le mont *Latmos* , où nous serons mariés à la faveur des ténèbres. Mais n'en parlez pas !... Pour que la chose soit secrète , l'Hymen doit mettre son flambeau dans une lanterne sourde ; *Junon* fera prendre à son Paon de l'eau de pavots , pour qu'il plie sa queue brillante , & que les cent yeux d'*Argus* soient fermés. Personne enfin n'en sçaura rien , excepté Jeremy.

Mlle FR A I L.

Non , non , la chose sera secrète ; je vous en répons ; travaillons-y tout-à-l'heure.

V A L E N T I N.

Le plutôt vaut le mieux.... approche, Jeremy ? ... Plus près encore , de crainte que l'on ne nous entende.... Je vais t'apprendre une nouvelle... Angélique vient de se faire Religieuse ;

V. v.

466 AMOUR POUR AMOUR,
elle a pris le voile : je vais aussi le
prendre, & nous nous marierons sans
que qui que ce soit s'en puisse apper-
cevoir. Songe bien à cela.

J E R E M Y.

Comptez sur moi, Monsieur.

V A L E N T I N.

Ecoute . . . Parlons bas.

S C E N E X V I.

*Les mêmes Acteurs. ANGELI-
QUE. TATTLE.*

ANGELIQUE.

OH, M. Tattle, ne me parlez
point d'amour : vous dérangez tous
mes projets ; je voulois vous faire
mon confident.

M. TATTLE.

Mais, Madame, pouvez-vous aimer
encore cet homme ? Une fortune aussi
considérable, sera-t'elle le partage d'un
insensé ?

ANGELIQUE.

Je vous dirai, en confidence, que je

ne l'avois pas aimé avant son accident. Mais, gardez-moi le secret, je vous en prie.

SCANDAL, *à part.*

Voici du nouveau. Tattle, Dieu me pardonne, en conte à Angelique !

M. TATTLE.

Vous me recommandez le secret ! A moi, Madame ! Ah, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Puis-je m'occuper d'autre chose, que de la passion que vous m'avez inspirée depuis longtems ?... Hélas, ce n'est que depuis l'instant où j'ai crû que Valentin n'étoit plus digne de vous, que j'ai commencé à concevoir quelque espérance, & que j'ai osé vous faire l'aveu de l'amour le plus tendre & le plus discret... Daignez ouvrir les yeux, Madame, daignez jeter un regard attentif sur vos deux amans. Vous verrez, en Valentin, les déplorables restes d'un homme ruiné de toutes façons : vous verrez, en moi, un vivant Tableau de la jeunesse & de la santé, un homme d'un sens mûr & raffiné, & qui plus est, le plus passionné des Amans.

V vj

468 AMOUR POUR AMOUR ;
ANGÉLIQUE.

Ecoutez, M. Tattle... Quand je vous
verai dans l'état où est Valentin, je
commencerai à croire que vous m'ai-
mez. C'est le plus fou des deux qui
l'emportera...

VALENTIN, à *Jeremy*.

Cela te suffit... Ah! qui est là?...

Mlle FRAIL, à *Jeremy*.

L'arrivée d'Angélique va tout gâter.

JEREMY.

Non, Madame, il ne la reconnoi-
tra pas. Au-pis aller, je lui persuade-
rai qu'il se trompe.

VALENTIN.

Scandal, qu'est-ce que tout ce mon-
de-là? ... des Etrangers? S'ils sont
tels, approche, que je te dise ma pen-
sée.... (*bas à Scandal.*) Tâche de les
faire tous sortir, à la réserve d'An-
gélique, pour que je puisse l'instruire
de mon projet.

SCANDAL.

Laissez-moi faire.... Tattle, à ce
que j'apperçois, se radoucit pour An-
gélique: il conviendrait bien mieux
à Mademoiselle Frail; ils sont faits
l'un pour l'autre. Si nous pouvions

A C T E I V. 469

les accoupler ? ... Qu'en dis-tu ?

(*Il continue de parler bas à Valentin.*)

Madame. FORESIGHT, à An-
gélique.

Il ne vous reconnoitra pas : il ne
connoît personne.

M. FORESIGHT.

Mais il connoît, en même tems,
plus que personne.... O, ma chere
nièce ! il connoit le passé, l'avenir,
& les profonds secrets de tous les
tems.

M. TATTLE.

Ecoutez, M. Foresight, ma métho-
de n'est pas de m'étendre beaucoup
sur une matiere, ainsi je ne ferai pas
long.... Je vous dirai donc, en bref,
que je parie cent guinées que je sçais
plus de secrets que lui.

FORESIGHT.

Vous me surprenez ! Je ne lis pour-
tant rien de cela sur votre visage....
Apprenez-moi donc ce que vous sça-
vez.

M. TATTLE.

Croyez-vous que je vais vous le di-
re ? ... Il prétend lire sur mon visage !
Non, non, Monsieur, c'est dans mon

470 AMOUR POUR AMOUR,
cœur que tout cela est écrit; c'est là
où mes secrets sont à l'abri des yeux
les plus perçants. Me prenez-vous pour
un bavard?

VALENTIN, *à Scandal.*

Instruis-en Jeremy, il conduira cela
fort bien... Je vais leur apprendre moi-
même, que je suis charmé de les voir...
(*haut.*) Pourquoi me regardez-vous
de mauvais œil? Il faut donc vous
parler nettement. (*en rejoignant la
Compagnie.*) Je suis la Vérité même :
je hais un ancien ami avec un nou-
veau visage.

(*Scandal se retire à côté avec Jeremy.*)

M. TATTLE.

Me reconnoissez-vous, Valentin?

VALENTIN.

Vous! Qui êtes-vous?

M. TATTLE.

Jack Tattle, votre bon ami.

VALENTIN.

Mon ami : Je n'ai ni femme, ni ar-
gent; de quel usage puis-je être pour
un ami?

M. TATTLE.

Il parle librement. Je ne lui confie-
rois pas un secret.

ACTE IV. 471
ANGELIQUE.

Et moi , Valentin, me reconnoissez-vous ?

VALENTIN.

Oh , très-parfaitement.

ANGELIQUE.

Qui suis-je ?

VALENTIN.

Une femme... Un être que le Ciel
orna de tous les charmes de la beauté,
lorsqu'il enta la rose sur des ronces.
Oh , je vous connois , car j'ai aimé
longtems, tel que vous me voyez ; &
si bien aimé, que j'ai fait une décou-
verte admirable. Je sçais , à coup sûr ,
à quoi une femme est propre.

M. TATTLE.

Ah , daignez nous dire à quoi ?

VALENTIN.

A garder un secret.

M. TATTLE.

Bon !

VALENTIN.

Oui sans doute, à garder un secret :
car , dût-elle le révéler , elle a encore
l'avantage de n'être pas cruë.

M. TATTLE.

Bravo !

472 AMOUR POUR AMOUR ,
VALENTIN.

Allons, un peu de Musique... donnez-moi cet air que j'aime à entendre....



CHANSON.

Oui, ma chere *Charmion*, s'il étoit possible que je recommençasse ma carrière amoureuse, toi seule recevrais encor mon premier hommage. Je sens que mes yeux conduiroient encor mon cœur vers un si bel objet; que je te renouvellerois tous mes anciens sermens: mais, pour te parler avec sincérité, je crois que je te mentirois encor!



Malgré toutes nos protestations, j'ai éprouvé que l'amour ne peut se fixer totalement à un seul objet; ce Dieu est aussi léger, aussi volage que l'imagination. Ne cherchons donc jamais à enchaîner ce qui veut & doit être libre. Mais, pour le bonheur des deux sexes, consentez, puisque les femmes aiment le changement, que les hommes l'aiment aussi.

VALENTIN.

C'en est assez: je suis trop mélancolique.

A C T E I V. 473

(*Il se promène en rêvant.*)

J E R E M Y , à Scandal.

Comptez, Monsieur, que cela sera fait.

S C A N D A L.

Je crois, Monsieur Foresight, qu'il est tems de le quitter : j'augure que l'accès dont il nous menace sera terrible, & peut-être dangereux.

F O R E S I G H T.

Je me sou mets à vos lumières.

J E R E M Y , à Mademoiselle Frail.

Attendez-moi, Madame.... J'aurai soin que tout soit bien disposé.

Mlle F R A I L.

Je laisse tout entre tes mains. Si nous réussissons, compte sur ma reconnaissance.

M. T A T T L E , à Angelique.

Madame, aurai-je l'honneur d'être votre Ecuyer ?

A N G E L I Q U E.

Non, je reste ici : M. Scandal me protégera.... Ma Tante, M. Tattle désireroit fort de vous donner la main.

M. T A T T L E.

Dequoi diantre se mêle-t'elle ? je ne puis maintenant m'en dédire.... Ma

474 AMOUR POUR AMOUR,
dame veut-elle bien m'accorder cet
honneur ?

Madame FORESIGHT.

M. Tattle n'avoit pas besoin de tant
de cérémonie.

SCENE XVII.

ANGELIQUE. VALENTIN.

SCANDAL.

SCANDAL.

Jeremy, suivez M. Tattle.

ANGELIQUE.

M. Scandal, je ne reste au moins
qu'en attendant ma Suivante, & pour
me délivrer du cher M. Tattle.

SCANDAL.

Je suis charmé, Madame, d'avoir
entendu votre conversation avec lui.
Ses impertinences vous ont arraché un
aveu en faveur de Valentin, que ni
les souffrances de ce tendre Amant,
ni mes instances, n'avoient pû obtenir
de vous. C'est à Valentin à profiter

A C T E I V. 479

de cette découverte , à vous à ne plus lui cacher son bonheur , & à moi de ne point troubler une explication dont je suis enchanté.

ANGELIQUE.

O Ciel ! prétendez-vous me laisser seule avec un homme qui extravague ?

SCANDAL.

Je laisse mon ami avec la seule personne qui puisse le guérir.

SCENE XVIII.

ANGELIQUE. VALENTIN.

VALENTIN.

NE craignez rien , Madame ; je sens que je reviens à moi-même.

ANGELIQUE.

J'en suis bien-aïse , Monsieur. . . .
(*à part.*) mais je ne m'y fie pas.

VALENTIN.

Vous voyez , Madame , à quels déguisemens l'amour me force de recourir. Les Dieux , pour une aussi belle

476 AMOUR POUR AMOUR,
cause, ont souvent usé de Métamorphoses plus étranges. Ils n'ont pourtant jamais déguisé que leur corps : l'amour m'a forcé d'oser davantage. Daignez le pardonner, Madame, au plus passionné, & au plus malheureux des amans !

ANGELIQUE.

Qu'entens-je ! Comme il parle ? ...
Le pauvre Valentin !

VALENTIN.

Cessons de nous contrefaire, & parlons un moment de bonne foi... La Comédie tire à sa fin, Madame : redevenons ce qu'en effet nous sommes ; & si vous avez quelque retour pour moi, daignez songer que j'en ai mérité l'aveu.

ANGELIQUE, *soupirant.*

Je voudrois vous avoir aimé ! ...
Car le Ciel sçait combien je vous plains. Si j'avois prévu les funestes suites de votre passion, j'aurois sans doute fait d'autres efforts.... Mais, hélas, il est trop tard !

VALENTIN.

De quelles suites funestes entendez-vous parler ? ... Et pourquoi donc est-

il trop tard ? Ma prétendue démence a trompé mon pere , & m'a donné le tems de songer aux moyens de me raccommo-der avec lui : elle m'a , du moins , conservé jusqu'à ce moment mon droit d'aînesse , que j'étois engagé par écrit de céder à mon frere dès ce matin. Mon intention étoit de vous instruire tantôt de tout cela ; mais vous étiez sortie de chez moi , avant même que je fusse votre arrivée.

ANGELIQUE.

Comment donc ? Je m'imaginois que l'amour seul avoit excité les égaremens de votre raison.... & j'apprens maintenant qu'un but mercénaire , qu'un sordide intérêt vous les a fait feindre ?

VALENTIN.

Vous m'outragez , Madame !.. Si quelque intérêt m'a conduit , c'est le vôtre. L'amour seul me rendoit-il digne de vous ?

ANGELIQUE.

Ainsi vous me croyez l'ame intéressée.... Mais je suis bien bonne d'en croire à un intervalle de raison : J'oublois , en vérité , votre maladie.

478 AMOUR POUR AMOUR ;
VALENTIN.

Madame , ce dernier trait est bien
barbare !

SCENE XIX.

ANGELIQUE. VALENTIN.
JEREMY.

ANGELIQUE.

OH, voici un homme raisonna-
ble. Il n'aura pas l'effronterie de m'en
imposer plus longtems... Approche,
Jeremy ? avouë , enfin , que la folie de
ton Maître n'est qu'un jeu concerté.

JEREMY.

Moi , Madame ? Moi ! Je le sou-
tiens aussi complètement fou que le
plus déterminé Fanatique , Chimiste ,
Amant , ou Poëte de l'Europe.

VALENTIN.

Tu mens , coquin : je ne suis pas
fou.

ANGELIQUE.

Ah , ah , ah ! Tu vois qu'il te dé-
ment.

J E R E M Y.

Hélas, Madame, vit-on jamais un fou assez fou pour avouer sa maladie ?

V A L E N T I N.

Maraut ! Ne crains-tu pas ? . . .

A N G E L I Q U E.

Il parloit tout à l'heure très-sensément.

J E R E M Y.

Pourquoi non ? Il a de très-bons intervalles. . . . Mais, voyez comme ses yeux recommencent à s'égarer ! . . .

V A L E N T I N.

Ah, tête de fer ! je vais te prouver que la farce est finie, & que je ne veux plus être fou.

(*Il le bat.*)

A N G E L I Q U E , *riant.*

Eh bien, qu'en dis-tu maintenant ? Est-il fou, est-il sage ?

J E R E M Y.

Entre les deux, je crois, car il n'a pas deux heures de tenuë. . . . Je l'ai laissé dans le moment d'humeur à être fou, & je ne le crois pas fort tranquille à présent. Je m'y perds ! . . . (*On frappe à la porte.*) . . . Qui est là ?

480 AMOUR POUR AMOUR ;

V A L E N T I N , *fâché.*

Vois qui c'est , double sot.... Je croyois vous toucher , Madame : j'ai du moins le bonheur de vous amuser.

A N G E L I Q U E .

Je ne vous croyois pas si susceptible.... Mais il en est des fous , comme des yvrognes , qui prétendent encore avoir de la raison quand ils en ont le moins. J'étois prête à vous croire , lorsque j'ai touché votre endroit sensible. Mais je reviens à mon premier sentiment , & je vous plains.

J E R E M Y *rentre.*

Votre-Pere, Monsieur , envoie sçavoir si vous vous trouvez mieux.... Plaît-il à Monsieur d'être fou , ou raisonnable ?

V A L E N T I N .

Imbécile que tu es ! Tu sçais que tout ce que j'ai au monde dépend de cet aveu Oui , je suis fou , coquin ; je suis fou pour tout le genre humain , excepté pour Madame.

J E R E M Y .

Fort bien... Madame , votre Suivante est ici.

A N G E L I Q U E .

ACTE III.
ANGELIQUE.

481

Qu'elle entre.

SCENE XX.

ANGELIQUE. VALENTIN.
JEREMY. JENNY.

ANGELIQUE.

Avez-vous été où je vous ai dit ?

JENNY, *bas.*

Oui, Madame, Sir Sampson vous attend dans le moment.

VALENTIN.

Pourrez-vous me laisser dans cette cruelle incertitude ?

ANGELIQUE.

Il faut être aussi malade que vous l'êtes, pour faire une pareille question. L'incertitude, & l'attente du bonheur font seules les charmes de la vie ; la sécurité est insipide ; elle émousse ou prévient le désir, elle apprécie tout à sa juste valeur. Croyez moi, mon cher Valentin, ne cherchons pas

Tome VII.

X

482 AMOUR POUR AMOUR ;
à nous connoître mieux ; dès l'instant
qu'on se voit face à face , le plaisir de
la mascarade est passé. Mais avant que
de nous quitter , j'ai deux choses à
vous apprendre : je ne suis pas aussi
dupe que vous me l'avez crue ; & vous
êtes plus fou que vous ne croyez.

SCENE XXI.

VALENTIN. JEREMY,

JEREMY.

QUoi , la voilà encore partie ! J'espère du moins que vous vous entendez maintenant.

VALENTIN.

Son ame est aussi indéchiffrable
qu'un Hieroglyphe Egyptien, ou qu'un
Manuscrit Irlandois.

JEREMY.

J'ai oui-dire , Monsieur , que l'Hébreu se lisoit à rebours. Ne pourriez-vous pas interpréter ainsi ses sentimens ?

A C T E I V. 483
VALENTIN.

On dit aussi que les prières des Sorciers, les rêves, & les Almanachs Flamands doivent être entendus dans le sens contraire. Il y a du moins une méthode en cela; on sçait à quoi s'en tenir. Mais Angélique est une médaille sans inscription, & sans revers, des deux côtés également indifférente. Cependant, puisqu'elle ne paroît pas me haïr, je persisterai dans ma poursuite; je connoîtrai, s'il est possible, le fond de son ame, en dépit de l'opinion satyrique de mon ami Scandal, qui prétend, *qu'il en est d'une femme comme d'un tour de gibeciere, qui ne nous étonne qu'autant que nous ne le comprenons pas.*

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans un appartement de M. FORESIGHT.

ANGELIQUE.

OU donc est Sir Sampson ? Ne m'aviez vous point dit qu'il seroit ici avant moi ?

JENNY.

Il est dans l'autre Chambre, vis-à-vis d'un grand miroir, occupé à mettre sa perruque & sa cravatte.

ANGELIQUE.

Oui-da ? J'en suis bien-aise.... Apparemment que je lui plais, puisqu'il a envie de me plaire. Il prévient mes desseins.

A C T E V. 485

J E N N Y.

Je l'entens , Madame.

A N G E L I Q U E.

Laissez-moi... Ecoutez ? Si Valentin vient, ou envoie pour me parler , je ne suis point visible.

S C E N E II.

A N G E L I Q U E. S I R S A M P -
S O N.

S I R S A M P S O N.

IL y a longtems , Madame , que je n'ai été honoré des commandemens d'une belle Dame.. Ce bonheur me fait revivre... Il ne m'est en vérité pas arrivé depuis l'âge de trente-cinq ans !...

A N G E L I Q U E.

Eh bien , Sir Sampson , vous n'êtes pas si à plaindre que vous le dites. Y a-t-il si longtems que vous avez atteint cet âge ?

X iij

486 AMOUR POUR AMOUR ;
SIR SAMPSON.

Ce tems est toujours bien long , Madame , pour un homme qui aime à rendre hommage à la beauté.

ANGELIQUE.

Comment donc , Sir Sampson est un vrai Courtisan !

SIR SAMPSON.

Point du tout , Madame : vous me faites tort. Suis-je assez âgé pour avoir l'air de ces gens-là : ils n'ont rien de bon que la langue... J'ai cinquante ans, il est vrai , mais cet âge est-il si méprisable ?

ANGELIQUE.

Méprisable ! Tout au contraire. Cinquante ans ? .. Eh , que deviendroient donc les trois quarts de nos *Beaux* ? J'en vis un ces jours passés à la Comédie , bien plus âgé que vous , qui à la chandelle n'en paroissoit pas vingt-cinq.

SIR SAMPSON.

Murailles replâtrées , vieux bâtimens recrépis qui péchent par les fondemens ! Je suis d'une autre pâte que tous ces *vers-luisants* là , Madame : aucun de mes Ancêtres ne s'est marié avant

l'âge de cinquante ans , & tous ont laissé une postérité nombreuse Mais, daignez m'apprendre en quoi je puis vous être utile ? Quelque étourdi vous a-t-il manqué de respect ? Faut-il se couper la gorge avec lui ? Parlez, Madame , je suis prêt.

ANGELIQUE.

Non , Sir Sampson , je n'eus jamais d'outrages à vanger ; j'ai plus besoin de votre tête que de votre bras ; & pour vous parler net , je vous dirai qu'ennuyée de vivre seule , je pense enfin à choisir un époux.

SIR SAMPSON.

Madame , ce seroit dommage de ...
(à part.) Qu'elle est aimable ! Ah , si je pouvois lui plaire , que j'attraperois bien mes coquins de fils ! ...
(haut.) Madame , vous méritez de trouver un époux digne de vous ; & il seroit fâcheux que vous tombassiez dans les mains d'un de ces jeunes fous , dont cette Ville abonde : mauvaises têtes qui ne pensent qu'une heure après avoir agi ; qui se marient aujourd'hui par caprice , & s'en repentent demain sans sçavoir pourquoi Prenez-y

488 AMOUR POUR AMOUR,
garde, Madame... Défiez-vous des
jeunes gens!

ANGELIQUE.

Je ne veux consulter que vous ;
Sir Sampson. Je suis assez riche pour
faire la fortune de celui qui pour-
ra me plaire ; & s'il étoit possible
de trouver un jeune homme d'une
figure agréable, & d'un bon caractère,
je pourrois peut-être me décider en
sa faveur.... Mais je ne veux, ni d'un
bel esprit de profession, ni d'un sot.

SIR SAMPSON.

Ma foi, Madame, vous êtes dif-
ficile. Un jeune homme, qui à ses pro-
pres yeux n'est pas un bel esprit, ni
un sot aux yeux du Public, est bien
difficile à rencontrer!

ANGELIQUE.

Je pense, Sir Sampson, que celle
qui épouse un sot, expose à la fois & sa
réputation & son jugement à la censure
du monde ; & que celle qui choisit ce
qu'on appelle un homme de beaucoup
d'esprit, s'assujettit dès ce moment à
supporter toute la sévérité du caractère,
& toute l'insolence de la conduite de
son époux. J'aimerois assez le dernier

pour amant , parceque mon amour-propre seroit flaté d'une pareille conquête : mais je ne voudrois être ni femme , ni son ennemie ; car j'aurois autant à craindre de sa malice si j'en étois haïe , que de sa jalousie si j'en étois aimée.

SIR SAMPSON.

Aucune des Sybilles du vieux Foresight ne prononça jamais de plus grandes vérités ! Vous m'avez subjugué , Madame , je hais les beaux esprits autant que vous les haïssez. Ils sont cause de la perte d'un de mes fils qui sembloit promettre quelque chose La manie du bel esprit lui a fait perdre sa fortune , & la misère dans laquelle il est tombé lui a fait perdre l'esprit.

ANGELIQUE.

Sir Sampson , en qualité de votre amie , je dois vous avertir que l'on vous trompe : Votre fils n'est pas plus fou que vous.

SIR SAMPSON.

Ah , que ne puis-je en avoir quelque preuve !

ANGELIQUE.

Je pourrais vous mettre à portée de

450 AMOUR POUR AMOUR,
cela Mais je paroîtrois peut-être
prendre un intérêt trop sensible à ce
qui vous touche.

S I R S A M P S O N , *à part.*

Me trompai-je ! M'aimeroit-elle ?...
Ah , Madame , si tout ce que je possé-
de étoit digne d'un seul de vos re-
gards , avec quelle ardeur ne m'em-
presserois-je pas de vous l'offrir ?... Si
dans une main j'avois le Pérou , le
Méxique dans l'autre , & sous mes
pieds l'Empire de l'Orient , tant de
grandeur ne serviroit qu'à illustrer la
victime que j'oserois offrir à vos at-
traits.

A N G E L I Q U E .

Qu'entens-je , Sir Sampson !.. à quoi
tend ce discours ?

S I R S A M P S O N .

Ma foi , Madame , à vous dire que
j'aime... & que si vous vous en rap-
portiez à moi sur le choix d'un époux...

A N G E L I Q U E .

Doucement , Sir Sampson : je vous
demande un avis , & vous vous offrez
vous-même Mon dessein , qui n'é-
toit rien moins que sérieux , étoit bien
de vous proposer quelque chose de

A C T E V. 491

semblable, uniquement pour vous faire avoir raison de votre fils Valentin. J'avois pensé qu'un accord simulé entre vous & moi lui feroit bientôt retrouver son bon sens, dans la crainte de me perdre ; & la passion qu'il m'a longtems témoignée sembloit me répondre du succès.... Mais....

SIR SAMPSON.

Ah, Madame, l'invention est admirable ! Profitons-en, je vous en supplie !.... Mais pourquoi notre accord ne seroit-il que simulé ? Qui empêche qu'il ne soit réalisé par un bon Contrat ?

ANGELIQUE.

Ah, Sir Sampson, que dites-vous ? Et que diroit le monde !

SIR SAMPSON.

Le monde dira que vous êtes une femme prudente, & moi un homme heureux.... Vous pouvez du moins compter sur un amour extrême pendant ma vie, & sur un bon douaire après ma mort.

ANGELIQUE.

Je le crois, Sir Sampson, votre bon cœur m'est assez connu... Mais oubliez-

492 AMOUR POUR AMOUR ;
vous que vous avez les mains liées ?
& que si votre fils Valentin reprenoit
son bon sens , il doit céder son droit
d'aînesse à son frere Cadet ?

SIR SAMPSON.

Peste , que vous êtes rusée !... Tant
mieux , je vous en aime davantage...
Sçachez pourtant , que j'ai fait insérer
dans l'Acte une clause en ma faveur...
Sçachez encore , que j'ai un moyen
certain pour faire tomber tous les biens-
fonds aux enfans mâles qui pourront
naître de nous. Fiez-vous-en à ma
prévoyance : donnez-moi seulement
des enfans , leur bien est tout trouvé.

ANGELIQUE.

Eh bien , voulez-vous me confier
l'Acte , pour consulter mon Avocat ?

SIR SAMPSON.

Quoi , auriez - vous quelque dé-
fiance ?.. Je me fie à vous moi. Tenez ;
si c'est un marché fait , je compte sur
votre parole.

ANGELIQUE.

Quand j'aurai vû mon Avocat , s'il
trouve la chose praticable , vous au-
rez sur le champ ma réponse,

A C T E V. 493
SIR SAMPSON.

J'y consens de tout mon cœur!.. rentrons , Madame , je vais vous remettre l'Acte en question ; & tandis que vous irez consulter l'Avocat , j'irai avertir le Ministre. Que je suis transporté ! Je n'ai plus que vingt-cinq ans , Madame... L'espoir de vous posséder m'a rendu la jeunesse !..

(*Il lui baise les mains , & l'accable de caresses ridicules.*)

S C E N E III.

M. TATTLE. JEREMY.

M. TATTLE.

Est-elle sortie ?

JEREMY.

Oui, Monsieur , elle est partie pour se rendre à l'endroit convenu. . . Ah ! Monsieur , si vous n'agissez pas dans cette affaire avec toute la fidélité & la circonspection possible , vous causerez la mort de l'homme du monde qui vous est le plus sincèrement attaché !

M. TATTLE.

Quel est cet homme ?

JEREMY.

C'est moi, Monsieur ; c'est moi ; qui, quoique indigne, aspire depuis un tems infini à l'honneur de vous servir. Le dérangement de la cervelle de mon ancien maître m'en procure enfin l'occasion ; & j'ai cru ne pouvoir entrer chez vous par une plus belle porte, qu'en mettant dans vos bras une aimable & riche héritière, dont je vous sçavois vivement épris.

M. TATTLE.

C'est assez ; ta fortune est faite. Tu es assez bien bâti, & tu me paroïs avoir l'éloquence nécessaire pour faire joliment un message auprès des femmes. J'aurai soin de toi.

JEREMY.

Sçavez-vous, Monsieur, que j'ai des Fleurs de Rhétorique dans la tête ? que j'ai été à *Cambridge* ?

M. TATTLE.

Tant-mieux : il n'y a pas de mal qu'un Domestique ait été élevé dans une Université : mais cette éducation seroit un peu trop pédantesque pour un

homme de condition. Je compte que tu sçais te taire , & que l'on peut te confier certains secrets?... Tu m'entens ?

J E R E M Y.

Oh , que oui , Monsieur : c'est le talent où j'excelle le plus. Je suis aussi caché que la tête du *Nil*.

M. T A T T L E.

Qui est ce Monsieur *Nil* ? N'est-il pas du Conseil-Privé ?

J E R E M Y.

(*à part.*) Oh l'ignorant !... (*haut.*) Non , Monsieur , c'étoit un malin Egyptien , dont les bras s'étendoient par tout son pays , sans qu'on ait jamais pû parvenir à découvrir sa tête.

M. T A T T L E.

Quel rusé coquin ! Mais il est tems de songer à nos affaires. Angelique , dis-tu , sera voilée ; & je dois l'être aussi , n'est-il pas vrai ?

J E R E M Y.

Oui , Monsieur , voilé , encapuchonné comme un faucon , pour tomber à la première vue sur la proie que je vous destine. C'est une nouvelle fantaisie du cerveau gâté de mon

496 AMOUR POUR AMOUR ;
Maître , d'épouser Angelique dans cet
accoutrement ; & elle est assez folle
de lui pour se prêter à tout ce qui
peut lui plaire. La pauvre Demoiselle
aura bien lieu de me remercier , lors-
que comptant d'avoir épousé un ex-
travagant elle se trouvera l'épouse
d'un Gentilhomme aussi spirituel , aussi
accompli que l'est Monsieur !

M. TATTLE.

En peux-tu douter , mon cher Je-
remy ? Elle est ma foi bienheureuse
d'avoir rencontré un ami tel que toi...
je pourrois même te jurer que je l'é-
pouse au moins autant par compas-
sion que par amour.

JEREMY.

C'est , ma foi , un acte de charité ,
d'empêcher qu'une fille charmante ,
& riche de 30000 livres sterlings , se
jette ainsi à la tête d'un homme qui
ne vous vaut pas à cent picques près.

M. TATTLE.

J'ai toujours pensé ainsi j'en au-
rois même autrefois sauvé plusieurs
autres , si j'avois pû me familiariser
avec le mariage.

A C T E V. 497
J E R E M Y.

Je vais lui dire de se tenir prête ,
& que mon Maître va venir. Dans un
demi-quart-d'heure , je suis chez vous ,
avec votre déguisement. Ayez soin
surtout de contrefaire votre voix , &
de lâcher quelques extravagances , de
crainte qu'elle ne vous reconnoisse.

M. TATTLE.

Oh , laisse - moi ce soin : tout ira
bien , je t'en réponds. Vole , je vais
t'attendre.

S C E N E I V.

M. TATTLE. Mlle PRUE.

AH , mon cher M. Tattle , que
je suis aise de vous rencontrer ! je
vous cherchois partout , & j'en suis
toute fatiguée.

M. TATTLE , *à part.*

Peste soit de la Niaise ! Com-
ment m'en défaire ?

Mlle PRUE.

Oh , j'ai de bonnes nouvelles à vous.

498 AMOUR POUR AMOUR ;
apprendre..... Je n'épouserai pas le
Marin : mon pere me l'a dit. C'est
vous qui serez mon époux, n'est-ce
pas ? Vous m'avez dit que vous m'ai-
miez , n'est-il pas vrai ? Eh bien ,
vous pouvez m'épouser quand il vous
plaira.

M. TATTLE.

Eh si donc , Mademoiselle. . . . Qui
vous a dit cela ?

Mlle PRUE.

Mon pere je lui ai dit que vous
m'aimiez.

M. TATTLE.

Si donc , encore un coup , Made-
moiselle . . . qui vous a dit cela ?

Mlle PRUE.

Qui m'a dit cela ? Vous-même ap-
paremment. Ne me l'avez-vous point
dit ?

M. TATTLE.

Oh , mais il y a long-tems ; c'étoit
tout au moins hier : j'ai dormi toute
une nuit depuis, & je n'en ai seulement
pas rêvé.

Mlle PRUE.

Et moi j'ai rêvé que nous étions ma-
riés.

A C T E V. 499

M. TATTLE.

Cela se peut : mais votre pere vous dira qu'il faut toujours croire le contraire des songes.

Mlle PRUE.

Vous ne m'aimez donc plus autant qu'hier ?

M. TATTLE.

Pourriez-vous vouloir encore de moi ?

Mlle PRUE.

Oui, sans doute.

M. TATTLE.

Vous vous trompez, j'en suis certain... vous ne sçavez pas ce que vous voulez.

Mlle PRUE.

Eh bien, voilà mon pere, il le sçait bien lui.



SCENE V.

M. TATTLE. Mlle PRUE.
FORESIGHT.

FORESIGHT.

Vous êtes bien discret, M. Tattle. J'aurois cru cependant que votre tendresse pour ma fille étoit un secret que vous pouviez me confier. Vous vouliez essayer si ma science pouvoit le pénétrer ; en ce cas, je vous le pardonne... mais voyons donc... Oui-da !... hum... ah, ah ! je crois réellement voir quelque ressemblance dans vos physionomies ; & ma fille me ressemble beaucoup.

M. TATTLE.

Et vous induisez de-là, que nous nous ressemblons... (*à part.*) Que veut dire ce vieux Coquin ? Il faut que je m'en amuse, & que je le plante-là après m'être moqué de lui... (*haut.*)

A C T E V. 501

Je crois , Monsieur , que vous vous connoissez mal en phisionomie.

FORESIGHT.

Je m'y connois mal ! Comment me prouverez-vous cela ?

M. TATTLE.

Par votre art même , j'ai dans la phisionomie quelques traits délicats , & engageans , qui ne sont pas sensibles pour les yeux vulgaires ; ce sont pourtant des indices certains d'un prochain retour de fortune , qui m'annonce un lot très-avantageux dans la lotterie des femmes. C'est un présage indubitable , qui me promet une grande & riche beauté , que la fortune par un decret caché du destin a réservée pour moi seul , & qu'elle a soustraite aux regards perçans des Astrologues , & des étoiles mêmes.

FORESIGHT.

Bon ! & moi je vais vous prouver que tout ce que vous venez d'avancer est impossible.

M. TATTLE.

Pardon , Monsieur : je suis extrêmement pressé.

302 AMOUR POUR AMOUR,
FORESIGHT.

De quoi ?

M. TATTLE.

De me marier.

FORESIGHT.

Eh bien, Monsieur, partons : nous
irons ensemble.

M. TATTLE.

Non, Monsieur : la chose est secret-
te... je n'ai jamais de confidens.

FORESIGHT.

Soit... mais j'espère que vous n'é-
pouserez point ma fille, sans mon con-
sentement.

M. TATTLE.

Qui, moi Monsieur ! .. & qui dian-
tre en veut à vous, ou à votre fille ?

FORESIGHT.

Miséricorde ! Quel est le quantième
de la Lune ?

M. TATTLE.

Peu m'importe, Monsieur : mais je
vous le répète, je n'ai pas plus d'a-
mour pour votre fille, que d'amitié pour
vous. Je conserve dans mon cœur un
secret que vous seriez charmé de sça-
voir, & que vous ne sçaurez pas ; que
vous pourrez pourtant sçavoir dans la

suite , mais dont vous ne serez pas content. Je vous répète encore , que je suis sçavant comme les étoiles , & discret comme la Nuit . . . que je vais me marier dans le moment , quoique je n'en sçusse rien il y a une demie heure ; & que celle que je vais épouser n'en sçait pas plus que vous . . . Vous aimez , dit-on , à expliquer les choses difficiles à comprendre : vous pouvez vous exercer sur celle-ci. Avant qu'il soit un quart-d'heure , je vous dirai le mot de l'Enigme.

S C E N E V I.

FORESIGHT. Mlle PRUE.

Mlle PRUE.

QUoi , mon pere , vous le laissez sortir ? Ne me l'aviez-vous pas promis pour époux ? . . .

FORESIGHT.

Ciel , de quels maux sommes-nous menacés ? Je ne vois aujourd'hui que des extravagans.

504 AMOUR POUR AMOUR,
Mlle PRUE.

Je ne serai donc pas mariée aujourd'hui, mon Pere ? Vous voulez donc que je sois toujours un enfant, sans autre compagnie que celle de ma vieille Nourrice ? Eh bien, je ne dis pas ce que je ferai moi.

FORESIGHT.

O Ciel ! ma fille extravagante aussi...
Taisez-vous, morveuse. Il vous sied bien de demander un mari... je vous donnerai des verges.

Mlle PRUE.

Des verges ! à moi ? C'est un mari que je prétens avoir ; & si vous me le refusez, j'épouserai *Robin* le sommelier : il dit qu'il m'aime, il est aimable, & j'en ferai mon époux.

FORESIGHT.

Il vous a dit qu'il vous aimoit ? Cela est bon à sçavoir... il faut au plutôt chasser ce coquin-là...



SCENE

SCENE VII.

M. FORESIGHT. M^{lle} PRUE.
SCANDAL.

FORESIGHT.

Approchez, approchez, Nourrice :

LA NOURRICE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

FORESIGHT.

Conduisez votre jeune maîtresse dans son appartement, & tenez-l'y renfermée jusqu'à nouvel ordre.... surtout point de réplique, & que mes volontés soient exécutées... ordonnez de ma part à *Robin* de préparer son compte du linge & de la vaisselle... Adieu, partez, quand je vous le dis.



S C E N E V I I I .

FORESIGHT. S C A N D A L .

Madame FORESIGHT.

B E N .

Madame FORESIGHT :

Voilà M. Ben ; il nous dira si son pere est rentré.

B E N .

Mon pere ? Oui , il est rentré , & bien puni.

Madame FORESIGHT.

Puni ! Comment cela ?

B E N .

Comment cela ? Parbleu il est fou ;

FORESIGHT.

Le Ciel me soit en aide ! voilà ce que je craignois.

B E N .

Et cette jeune personne , cette belle héritiere dont mon frere *Val* étoit ,

A C T E V.

307

dit-on, amoureux, & dont elle a causé la folie, est, je crois, folle aussi.

FORESIGHT.

Ah, ma pauvre nièce! ma pauvre nièce.... mon tour ne peut tarder à venir.

Madame FORESIGHT.

Mais, expliquez-vous donc? Quel est le genre de leur folie?

B E N.

A vous permis de deviner. Mais je pars pour *Antigoa*, & je compte être de retour avant qu'aucun de vous ait touché le but.

Madame FORESIGHT.

C'est nous renvoyer aux *Kalendes Grecques*..... Parlez donc de grace, M. Ben? Nous vous en prions tous.

B E N.

Apprenez donc, qu'ils vont se marier.

SCANDAL.

Qui, va se marier?

B E N.

Mon pere, & cette jeune personne dont je ne puis retrouver le nom.

Y ij

508 AMOUR POUR AMOUR,
SCANDAL.

Angelique ?

B E N.

Elle-même.

Madame FORESIGHT.

Angelique épouse Sir Sampson ! Cela ne se peut.

B E N.

J'y consens : mais je suis sûr de ce que je vous dis.

SCANDAL.

C'est un conte que cela . . . Je n'en crois rien.

B E N.

Ecoutez, mon ami, peu m'importe que vous le croyiez ou non. Mais ce que je dis est vrai : ils sont actuellement mariés, ou prêts à l'être.

FORESIGHT.

Soit : mais ce n'est pas là être fous, ni lunatiques.

B E N.

J'ignore ce que vous appelez folie ; mais je ne la crois pas trop sage d'épouser un vieux penard, ni lui de s'empêtrer d'une si jeune femme . . . Tenez, les voilà tous deux.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. SIR SAMPSON. ANGÉLIQUE. BUCKRAM.

SIR SAMPSON.

OU est notre vieux devin?.. Ah vieux Foresight, ah mon vieil oncle, viens partager ma joye; viens faire des vœux pour ma félicité, & comme oncle, & comme Astrologue: voilà un événement qui n'étoit pas dans tes *Ephémérides!*.. Aurois-tu jamais imaginé devoir danser aujourd'hui à ma nôce? Tu danseras pourtant, c'est moi qui t'en répons.

FORESIGHT.

Je suis pétrifié! Quoi vous avez épousé ma niece?

SIR SAMPSON:

Pas tout à fait encor, cher oncle: mais; comme tu vois, cela ne tardera pas.... *Il embrasse Angélique.*)

310 AMOUR POUR AMOUR,
ANGELIQUE.

Cela est vrai, mon oncle : je compte
que vous me tiendrez lieu de pere,
& que vous y consentirez.

SIR SAMPSON.

Il faut bien qu'il y consente, ou je
brulerai tous ses globes.

SCANDAL.

Je ne sçais où j'en suis. Que diable
fait maintenant Valentin ?

(*Il sort.*)

SCENE X.

SIR SAMPSON. ANGELI-
QUE. FORESIGHT. Mada-
me FORESIGHT. BEN,
BUCKRAM.

Madame FORESIGHT:

Tout ceci est bien surprenant !

SIR SAMPSON.

Pourquoi donc surprenant, ma tan-
te ?

A C T E V. S I R

Madame FORESIGHT.

Je suis charmée , Sir Sampson , de
vous voir tant d'ardeur !

B E N.

Je crains bien que cette ardeur ne
soit qu'un phosphore.

S I R S A M P S O N.

Qui es-tu ? qui t'interroge coquin ?
Un poisson doit être muet : fuis , re-
tourne à ton Elément. Donne à ta tête
un meilleur gouvernail.

B E N.

Et vous , songez à garantir la
vôtre.

S I R S A M P S O N.

Que dit cet impudent Matelot ?
Tu insultes ton pere , je crois ! Eh
bien , tu auras le tems de t'en mordre
les pouces ... M. Buckram , avez-vous
eü soin de dresser l'Acte de maniere
que ce drôle-là ne puisse pas esperer
un sol dans ma succession ?

B U C K R A M.

Oui , Monsieur , je l'ai dressé con-
formément à vos intentions.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. M. TATTLE. Mlle FRAIL.

Mlle FRAIL.

O Ma sœur, quel fatal accident !
Madame FORESIGHT.

Ciel ! De quoi est-il question ?

M. TATTLE.

Vous voyez le couple le plus malheureux qui soit au monde !

FORESIGHT.

Hélas, qu'est-il donc arrivé ?

Mlle FRAIL.

Ah ! M. Tattle & moi, le pauvre
M. Tattle & moi Je n'ai pas la
force de le dire . . .

M. TATTLE.

Hélas, ni moi non plus ! . . La pauvre
Mademoiselle Frail & moi . . . Nous
sommes

Mlle FRAIL.

Mariés.

ACTE V. 513

Madame FORESIGHT.

Mariés ! Comment donc ?

M. TATTLE.

Subitement... avant même de savoir que nous le fussions !... cet infâme Jeremy, à la faveur d'un déguisement, nous a trompés tous deux.

FORESIGHT.

Vous ne mentiez donc point, en me disant tout-à-l'heure que vous alliez vous marier ?

ANGELIQUE.

M. Tattle comptoit, dit-on, que c'étoit avec moi ? Je lui en rends bien des graces.

M. TATTLE.

Hélas oui, Madame, mes intentions étoient bonnes !... mais, n'est-il pas bien cruel de se trouver marié sans savoir comment, ni pourquoi, avec une femme dont on n'avoit jamais compté faire la sienne ?... Non, je n'ai de ma vie été plus affligé...

ANGELIQUE.

Si vous ne vous sentez pas d'inclination l'un pour l'autre, je conviens que cela est fâcheux.

514 AMOUR POUR AMOUR,
M. TATTLE.

D'inclination ? Point du tout , du moins pour ce qui me regarde. Jamais il ne m'est arrivé de lui rien dire de tendre sérieusement ; & de toutes les femmes que j'ai connues , c'est celle que j'aimois le moins la pauvre créature ! je souffre aussi pour elle , car je n'ai pas lieu non plus de la haïr : mais je sens que son sort ne sera pas heureux avec moi.

Madame FORESIGHT , *à part*
à Mademoiselle Frail.

Il vaut encore mieux lui que rien . . . quoiqu'il ne soit qu'un sot.

Mlle F R A I L.

Heureusement qu'il n'est que cela . . . c'est l'homme du monde que je méprisois le plus. Le seul titre de mon époux pouvoit me le faire mépriser davantage !

M. TATTLE.

Ecoutez . . . ne pourroit-on pas tenir ceci secret ? Je suppose qu'il n'est personne ici qui nous refuse cette grace.

Mlle F R A I L.

Mais , songez donc , mon cher , que cela n'est pas possible. Le ministre , &

ACTE V. 515

ce fripon de Jeremy , ne le publieront-ils pas ?

M. TATTLE.

Oui , ma chere , cela me paroît probable.

ANGELIQUE.

Et moi , j'espere que vous vous aimerez avant qu'il soit peu. Le tems , & l'habitude , sont deux grands maîtres.

M. TATTLE.

Non , Madame , je répons de moi... mais voilà notre extravagant.

SCENE DERNIERE.

VALENTIN. SCANDAL. SIR SAMPSON. ANGELIQUE. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. M. TATTLE. Mlle FRAIL. BEN. JEREMY. BUCKRAM.

VALENTIN.

SI l'on doute encore de ma folie , je

516 AMOUR POUR AMOUR ;
suis prêt à en signer un certificat au-
tentique.

SIR SAMPSON.

Quel est ton dessein ?

VALENTIN.

De reconnoître mes erreurs , & de
vous en demander pardon.

SIR SAMPSON.

Tu as retrouvé ton bon sens fort à
propos , & je t'en félicite.

VALENTIN.

Je vous trompois , Monsieur : ma
maladie étoit feinte.

SIR SAMPSON.

Qu'entens-je !... M. Scandal , est-il
bien vrai que?..

SCANDAL.

Oui , Monsieur : tout ceci n'étoit
qu'un jeu.

VALENTIN.

J'en avois conçu quelques espéra-
ces que je croyois fondées... mais l'é-
vénement me prouve trop que mon
projet ne valoit rien.

SIR SAMPSON.

Cela est fâcheux : le Ciel a eu tort,
sans doute , de ne pas favoriser le pro-

A C T E V. 517

jet d'un fils qui vouloit attraper son pere.

V A L E N T I N.

Votre dureté à mon égard , pouvoit peut-être m'excuser.

S I R S A M P S O N.

Fort bien ! M. Buckram , tout est prêt je crois allons , M. Valentin , vous plaît-il de signer ?

V A L E N T I N.

Je suis prêt à vous obéir , Monsieur . . . je desirerois pourtant auparavant de pouvoir faire une question à cette Dame.

S I R S A M P S O N.

Une question ? Non , Monsieur . . . apprenez que vous ne lui devez plus que du respect ; & qu'elle doit être ma femme.

V A L E N T I N.

On me l'a dit , Monsieur. Mais , c'est de sa bouche que je voudrois l'apprendre.

S I R S A M P S O N.

Tu crois donc , que je t'en impose ?

V A L E N T I N.

Pardonnez-moi , Monsieur . . . mais

18 AMOUR POUR AMOUR ;
je jouois tantôt la folie.....d'autres
peuvent jouer l'amour.

SIR SAMPSON, à *Angelique.*

Parlez , parlez ma chere : confon-
dez son espoir allons , M. Buck-
ram , vite , une plume & de l'encre.

BUCKRAM.

Les voilà , Monsieur ; & voici le
contrat.

(*Valentin parle bas à Angelique.*)

ANGELIQUE.

Il est vrai , Monsieur , que vous
avez paru depuis long-tems avoir de
l'inclination pour moi ; j'ignore si elle
étoit sincere. Mais aujourd'hui je me
livre à la mienne , & personne , je
crois , n'a droit de me condamner.

SIR SAMPSON.

Eh bien , êtes-vous payé ? Vous
reste-t'il encore quelque scrupule ?

VALENTIN.

Non , Monsieur.

SIR SAMPSON.

Te voilà donc à bout de tes ruses !...
allons , finissons : veux-tu signer en-
fin ?

VALENTIN.

De tout mon cœur.

A C T E V. 513
SCANDAL.

Es-tu réellement fou maintenant ?
Songes-tu que tu vas signer ta ruine ?

VALENTIN.

Privé du seul espoir qui me faisoit aimer la vie , la perte de mes biens ne sauroit me toucher. Je n'aimai jamais la fortune que relativement aux plaisirs qu'elle pouvoit me procurer , & l'espoir de plaire à l'aimable Angélique les réunissoit tous. J'apperçois aujourd'hui que mes efforts sont vains ; que ma ruine même lui est indifférente.... donnez-moi le papier , je suis prêt à la signer.

ANGÉLIQUE , *à part.*

Généreux Valentin !

BUCKRAM.

Voilà le contrat , Monsieur.

VALENTIN.

Où est l'obligation , par laquelle je suis tenu de le signer ?

BUCKRAM.

Sir Sampson , vous l'avez , sans doute ?

ANGÉLIQUE.

Non , c'est moi qui l'ai ; & voilà l'usage que j'en fais.... (*Elle déchire*

520 AMOUR POUR AMOUR ;
l'acte) puissai-je disposer ainsi de tout
ce qui peut nuire à Valentin !

SIR SAMPSON.

Arrêtez, Madamé! que faites-vous?..

VALENTIN.

Que vois-je!...

ANGELIQUE, *à Valentin.*

Aurois-je l'Univers à vous offrir ;
je ne me croirois pas encore digne d'un
Amant aussi sincere , & aussi généreux.
Recevez ma main , cher Valentin :
mon cœur fut toujours à vous ; & n'a
que trop souffert dans cette dernière
épreuve de votre vertu !

VALENTIN.

Saisi de surprise & de joye... je ne
puis que tomber à vos pieds!...

SIR SAMPSON.

Ouais ! que signifie donc tout ceci ?

B E N.

Que le vent est encore une fois
changé , mon pere ; & que nous pou-
vons entreprendre un voyage ensem-
ble.

ANGELIQUE.

Sir Sampson , pour réparer la trom-
perie que je vous ai faite , j'ai un avis

à v
tr
fe
tu
j
i

A C T E V. 521

à vous donner pour en prévenir d'autres. Devenez bon pere , vous ne penserez point à une seconde femme. J'ai toujours autant aimé votre fils , que j'ai haï la dureté de votre caractère : J'ai voulu éprouver Valentin jusqu'au bout ; je vous ai éprouvé aussi : je vous connois tous deux. Vous n'avez pas plus de défauts qu'il n'a de vertus ; & je goûte à peine autant de plaisir en me rendant heureuse avec lui , que j'en ressens de vous punir autant que vous le méritez.

VALENTIN.

Si mon bonheur étoit susceptible d'accroissement , il naîtroit de cette aimable surprise.

SIR SAMPSON.

Ah , Crocodile !

FORESIGHT.

Sir Sampson , voilà une éclipse que je n'avois pas prévûë !

SIR SAMPSON.

Tu n'es qu'un ignorant, qu'un vieux fou.... & moi un autre.

M. TATTLE , à *Sir Sampson*.

Si c'est la perte d'une femme qui chagrine , Monsieur , je suis généreux.

322 AMOUR POUR AMOUR ;
il peut disposer de la mienne ah ?
vous êtes ici , M. Jeremy ? Je vous
rendrai grace de ma félicité.

J E R E M Y.

Je vous demande mille pardons ;
Monsieur : ne l'imputez qu'à pure mé-
prise . . . Vous voyez vous-même que
mon maître n'étoit rien moins que
fou que diantre pouvois-je faire
autre chose ?

V A L E N T I N.

Ne vous plaignez pas , mon cher
Tattle. Vous vouliez me régaler d'un
petit tour de votre façon . . . le ciel est
juste.

S C A N D A L.

Je crois entendre les violons que
Sir Sampson avoit fait appeller pour sa
nôce. Ne seroit-ce pas pitié de les
renvoyer ? Valentin , quoi qu'il soit
bientôt jour , ne danserons-nous pas ?

V A L E N T I N.

Nous ferons tout ce que tu vou-
dras , mon ami. Les transports de ma
joye ne sçauroient trop se signaler.

On danse.

S C A N D A L.

Madame , vous avez fait un acte

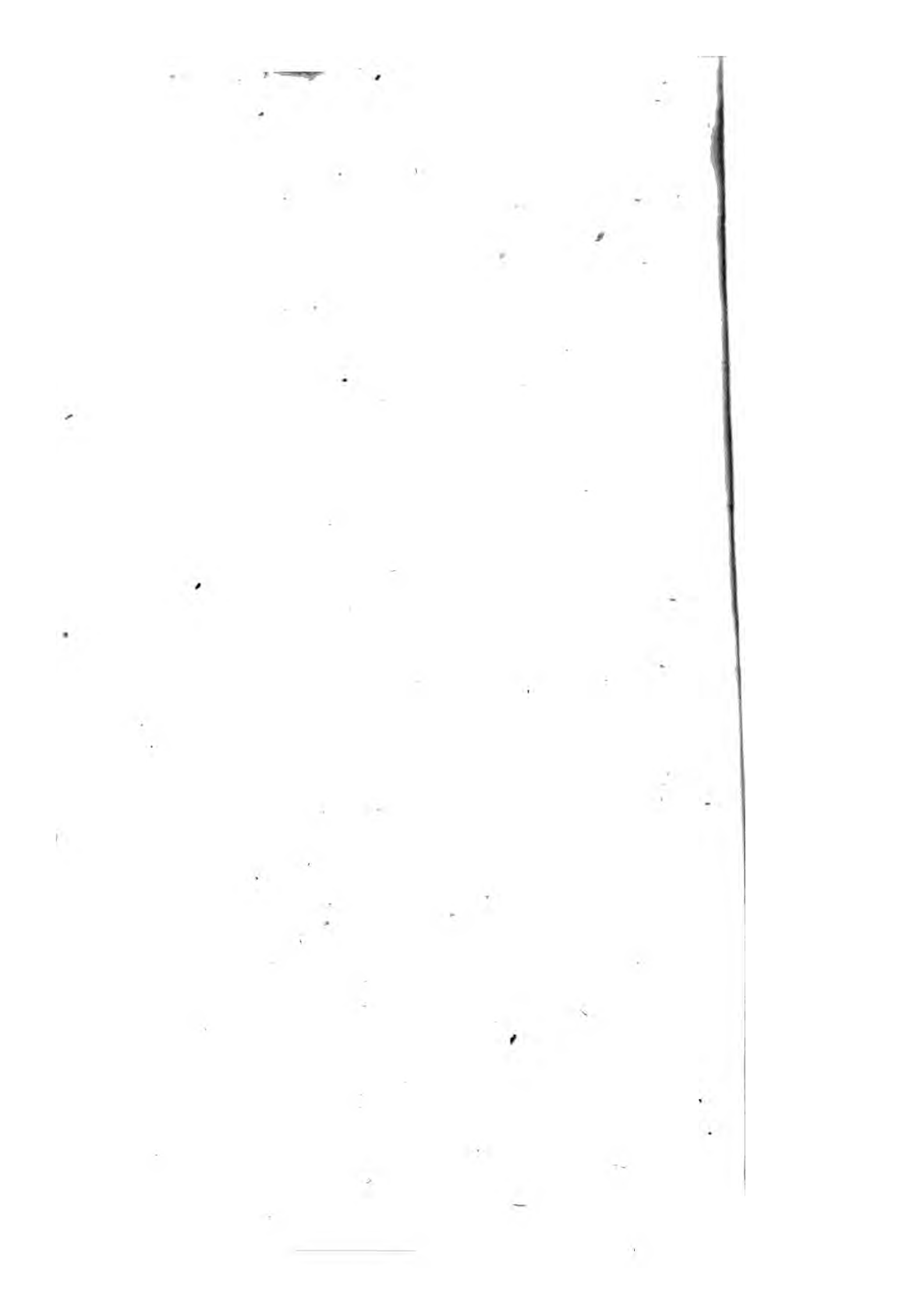
A C T E V. 523

Exemplaire de justice , en punissant un pere inhumain , & en récompensant un Amant fidèle : mais vous faites encor un plus grand œuvre , & pour lequel en mon particulier je vous dois des remercimens. J'étois un infidèle à votre sexe ; vous m'avez converti !.... Je croyois les femmes semblables à la fortune , aveugles pour le mérite , & prodigues de leurs faveurs pour ceux qui en sont les moins dignes : vous m'avez convaincu du contraire ; & j'abjure à vos pieds !

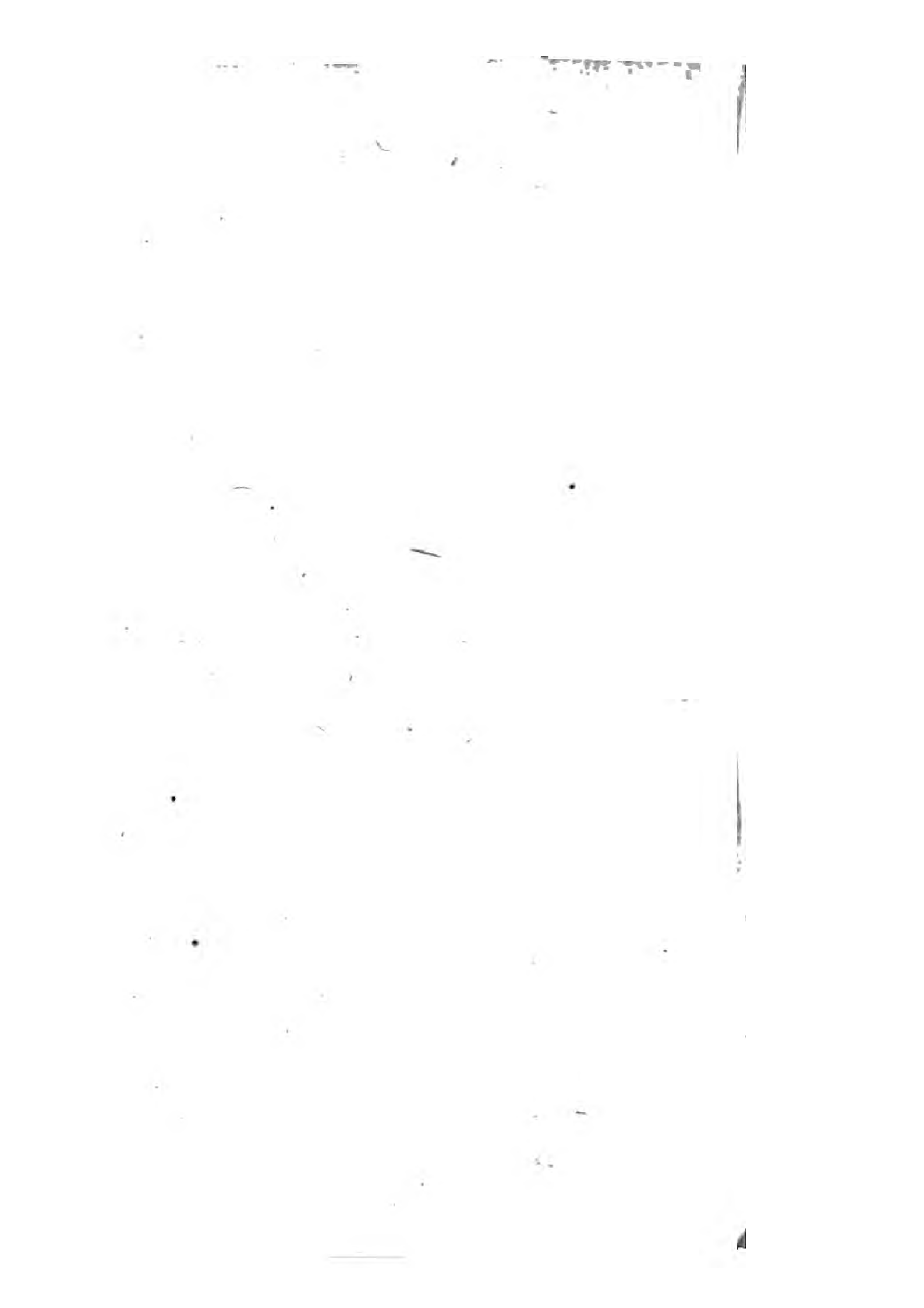
ANGELIQUE.

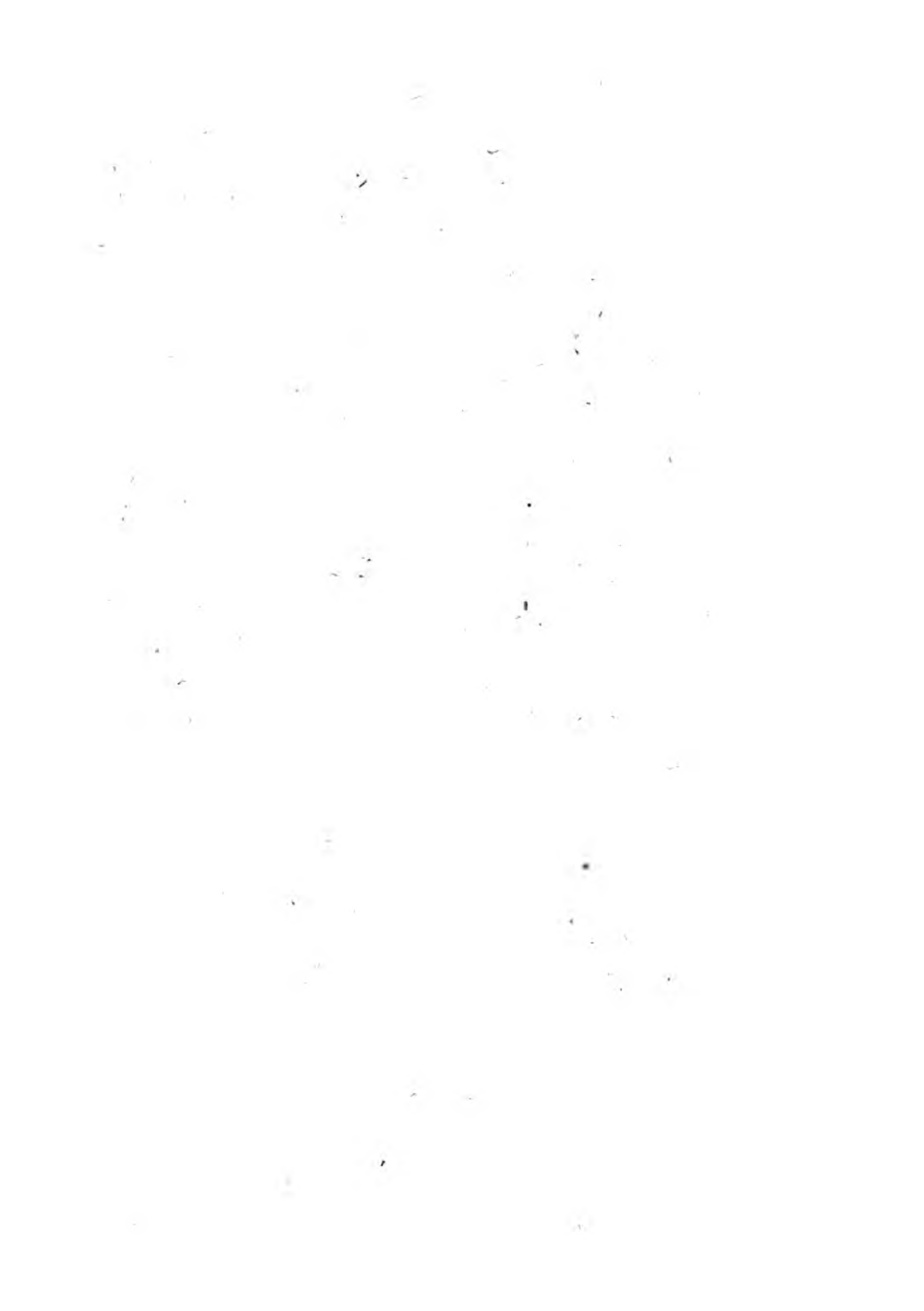
C'est à tort que vous accusez notre sexe : les hommes ne nous taxent d'injustice que pour couvrir leur peu de mérite. Tous prétendent être favorisés , & très-peu ont assez de confiance pour attendre qu'ils en soient dignes.

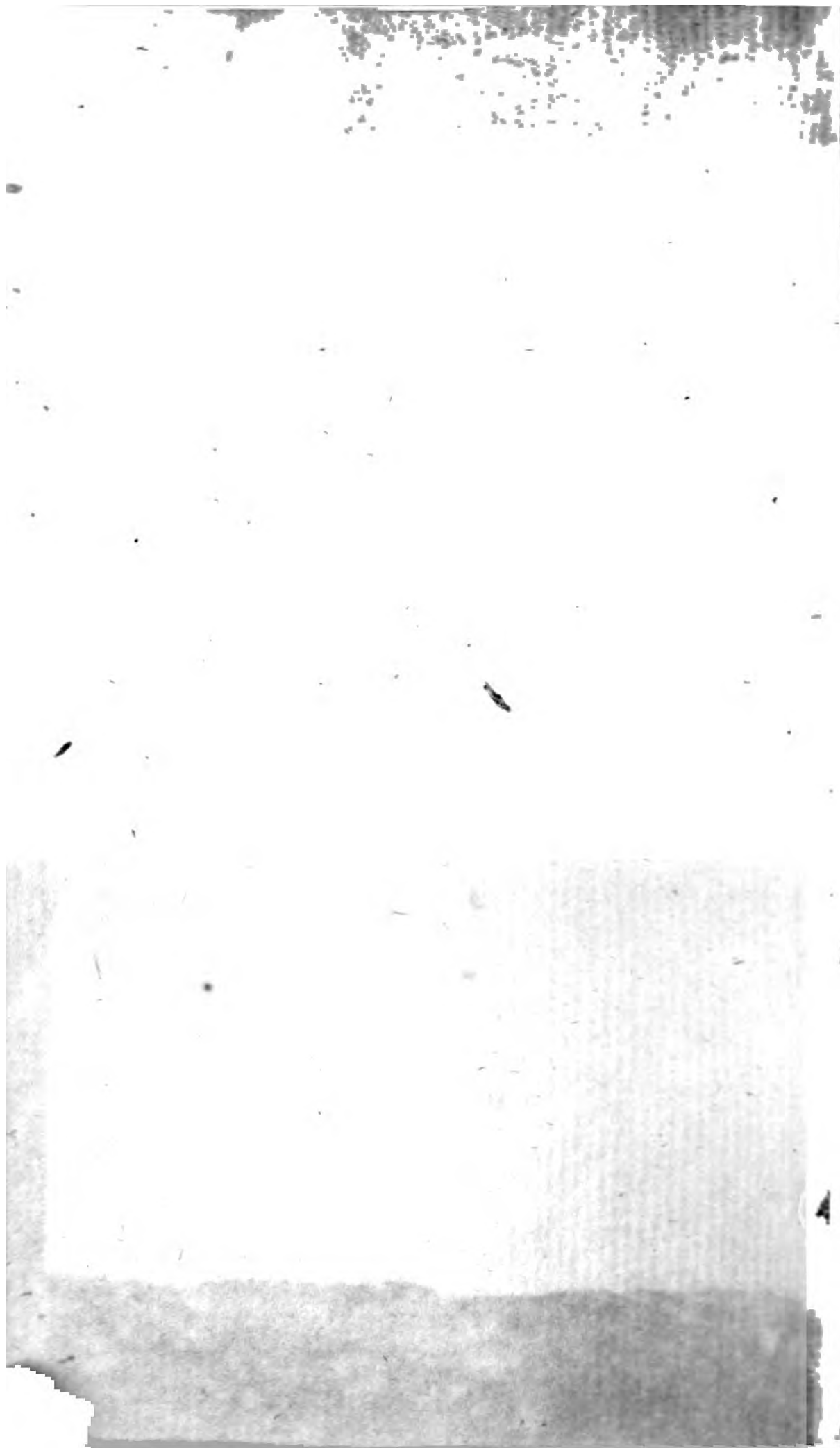
Fin du Tome VII.











4315

4



